

CÉLINE LAPERTOT

LES CHEMINS D'EXIL ET DE LUMIÈRE

ROMAN



Viviane Hamy
Éditions

CÉLINE LAPERTOT

LES CHEMINS D'EXIL
ET DE LUMIÈRE

ÉDITIONS VIVIANE HAMY

OceanofPDF.com

Céline Lapertot

Les chemins d'exil et de lumière ÉDITIONS VIVIANE HAMY

© Éditions Viviane Hamy, 2023

D'après une conception graphique de Pierre Dusser

Illustration de couverture © ctoelg / iStock ISBN Numérique :
9782381401157

ISBN Web : 9782381401171

Le livre a été imprimé sous les références : ISBN : 9782381401140

Ouvrage composé et converti par [Pixellence](#) (59100 Roubaix)

OceanofPDF.com

Le livre

Je suis Karelle Dia, congolaise, enfant de la République française, éloquente, forte en gueule, que mon courage soit mon talent.

Née d'un Ougandais et d'une Congolaise, Karelle a huit ans lorsque la guerre éclate à Kinshasa. Mère et fille se réfugient en France, pays de liberté, pour y vivre en paix. À ce premier exil du cœur s'ajoutent bientôt la difficulté et l'angoisse de se reconstruire et d'être acceptées.

Animées par cette fierté et cette dignité qui font leur grandeur d'âme, elles s'arment de courage. Il faut les connaître, ces hôtels insalubres où l'on fait son beurre sur le dos de la misère humaine. Il faut les endurer, ces sinistres coups du sort, sans rien céder de ses rêves. Karelle en fera l'expérience. Et de ses combats naîtra la plus éclatante des victoires.

Avec *Les Chemins d'exil et de lumière*, Céline Lapertot continue d'explorer avec justesse et pugnacité la veine sociale qui caractérise son œuvre. Inspirée de la vie de l'une de ses élèves, l'auteure nous livre le roman d'une femme qui affronte son destin pour mieux éblouir le monde de sa lumière.

OceanofPDF.com

Du même auteur
aux éditions Viviane Hamy

*Et je prendrai tout ce qu'il y a à prendre
Des femmes qui dansent sous les bombes
Ne préfère pas le sang à l'eau
Ce qui est monstrueux est normal
Ce qu'il nous faut de remords et d'espérance*

OceanofPDF.com

Les chemins d'exil et de lumière

OceanofPDF.com

À Marlaine Manyanga Mpungula
À l'association D-Clic, qui organise chaque année
le concours OGMA

OceanofPDF.com

Nous irons danser dans la vallée des Sauges En
souvenir de toutes les prières chantées En gardant en
mémoire les yeux de mon fils Ma fille sera à mes
côtés comme toujours
J'écouterai le silence des larmes
Coulant sur le visage des danseurs du soleil...

Rita Mestokosho, *Née de la pluie
et de la terre*, « Sundance »

J'ai voulu te paraître odieuse,
Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité mes inutiles soins ?
Tu me haïssais plus, je ne t'aimais pas moins ; Tes
malheurs te prêtaient encore de nouveaux charmes.
J'ai languï, j'ai séché dans les feux, dans les larmes :
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader, Si tes yeux
un moment pouvaient me regarder...

Racine, *Phèdre*, II, 5

Karelle aime venir en avance sur les plateaux de tournage ou les coulisses d'une scène de théâtre. Elle prend le temps d'observer les lieux, les décors, les petites attentions discrètes qu'on glisse près de la coiffeuse, pour elle. Karelle aime être parmi les premiers à se rendre sur place, à se mouvoir dans cet univers pour lequel elle s'est battue. Ce soir, à la Comédie-Française, elle joue *Phèdre*, son premier amour littéraire.

Ce soir, elle joue *Phèdre*.

Dans sa loge, le nez collé un bref instant au miroir, elle se souvient du jour où elle en a appris les mots au collège, où, prenant conscience de sa valeur et se lançant pour la première fois dans un concours d'éloquence, elle a lu à haute voix la déclaration de Phèdre à Œnone. Cet amour perdu d'avance, cet aveu de honte qui contient en lui-même le meurtre et le suicide. Comment ne pas être éblouie à 15 ans, quand les mots tout à coup prennent cette place insoupçonnée qu'ils ne rendront jamais. Karelle savoure le silence des locaux presque vides ; c'est le moment choisi, le moment rêvé, durant lequel elle calcule les kilomètres parcourus, le poids des êtres et des décisions à prendre, la froideur des nuits où il n'a fallu compter que sur son espérance. Elle aime cette dilatation des heures où les secondes s'égrènent avec lenteur, et lui laissent le temps, presque chaque soir, de se dire, *Je suis Karelle Dia, Congolaise à l'âme d'argile, au souffle aussi fort que la guerre de mon pays, je suis un roc, la scène est ma patrie.*

Karelle s'installe dans sa loge. Ce soir, elle portera un simple voile de coton blanc, parce que Phèdre est la pénitente, Phèdre est l'amante ignorée, la femme perdue qui se moque d'un joli bracelet au poignet, des robes tapageuses qui frapperaient comme une gifle sa beauté si vaine en cet instant. Elle a ôté les tresses de ses cheveux : elle les veut crépus et presque abandonnés, puisque Phèdre s'abandonne, et entache son nom de la plus

vile des trahisons : la condamnation de l'homme qui ne l'aime pas, celui qu'elle aurait dû aimer comme un fils, non comme un homme.

Karelle se sent prête, elle ne l'a jamais autant été.

Elle a la certitude qu'elle va tout donner, qu'elle va pleurer, s'étrangler devant ce public qu'elle a tant espéré, se griffer le visage et le ventre, elle sait – c'est une évidence – que sa carrière commence. Elle ébouriffe ses cheveux, elle les veut en pleine tourmente, parce que la tragédie, quand elle est jouée avec amour et avec précision, est magnifique de chaos. Ça la fait sourire : elle se souvient avec émotion d'un des sujets d'éloquence à défendre au collège, il y a de cela dix ans : *Y a-t-il de la beauté dans la destruction ?*

Bien sûr que oui, ne peut-elle s'empêcher de répondre à haute voix, en revivant cette époque cruciale.

Bien sûr que oui, prononce-t-elle en se frottant les yeux avec énergie, parce qu'elle les veut humides et gonflés. Elle sera malade, sur scène, malade et triste à en crever (ce qu'elle aura à jouer à la fin de la pièce). C'est ainsi qu'elle se veut en Phèdre, qu'elle se voit en Phèdre. Le corps d'une comédienne est le lieu de toutes les souffrances, de toutes les jouissances. Elle a connu les conquêtes difficiles, les jours où il ne fallait compter que sur sa volonté et celle de sa mère, pour survivre, et appeler ça vivre. Son corps est un matériau dans lequel elle puise chaque jour ; c'est un diamant brut qui la rend unique, c'est son talent, sa force vitale. Le choix des mots qu'elle fait naître avec volupté dans sa bouche habituée à déclamer, depuis qu'elle est en classe de troisième.

Karelle froisse un peu sa robe légère, son voile de coton blanc, froissé autant que l'âme de Phèdre. Elle s'abîme consciemment et avec tendresse, pour les besoins du rôle. En tapotant ses joues, elle se contemple encore dans le miroir et se dit *Je suis Karelle Dia, congolaise, enfant de la République française, éloquente, forte en gueule, que mon courage soit mon talent*. Elle se souvient de la jeune fille de 15 ans qui devait prononcer son discours en déclamant la passion de Phèdre. Elle avait recherché sur YouTube les traces des plus grandes qu'elles, les puissantes, dont une Dominique Blanc aux beaux yeux sombres et prête à la dévastation. Comme ça l'avait éblouie. *Je sentis tout mon corps et transir et brûler*.

Oui, brûler, d'une passion peu commune, celle des mots, que l'on hurle, que l'on murmure, que l'on chante, que l'on griffonne, entre deux tasses de café tiède. Elle a en mémoire le courage qu'il lui a fallu pour entrer au

Conservatoire, vaincre les stéréotypes, faire transpirer sa peau de tout le talent dont elle dispose, jusqu'à en faire oublier sa couleur. Entrer dans la lumière, parce qu'on s'est fait une promesse, à soi et aux autres : épouser la vie. Toutes les vies. Toutes celles qu'on aurait à vivre, des succès aux dégringolades, des chagrins d'amour aux ivresses réciproques. Tout vivre.

Tout écrire et tout déclamer, sur scène.

OceanofPDF.com

C'est l'effervescence dans les coulisses. Elle entend des pas qui se précipitent, des éclats de rire, des raclements de gorge. Elle entend les voix familières des autres comédiens, du metteur en scène, des costumières et des maquilleuses. Elle a déjà prévenu qu'elle n'en veut pas. Pas de maquillage. Elle se veut laide et fatiguée, parce qu'elle n'a jamais craint ce qu'on peut faire subir à son corps. Les écrivains suent sang et eau sur leur chaise de bureau ou les fesses au sol, le dos en vrac et les cernes bouffis. Les chanteurs sirotent des tisanes au miel, pour protéger l'écrin précieux qui dort au fond de leur gorge, mis à part ceux qui s'en cognent pas mal, et qui colorent leur voix de cigarettes et de whisky. Les comédiens et les acteurs sont les meilleurs complices de leur corps ; maigrir, grossir, se raser le crâne, s'enlaidir. Qu'importe, le résultat se doit d'être merveilleux. Karelle n'a pas peur d'utiliser son corps, elle sait les limites qu'il peut endurer, elle sait le faire danser. Il est loin le jour où sa voix partit dans les aigus lors d'un concours d'éloquence qui changerait sa vie.

Karelle peut à présent se contempler dans le miroir et se dire *Je suis une comédienne, je suis une actrice. Moi, Karelle Dia, je joue Phèdre, et ma peau d'ébène vous remercie.*

On la regarde. On frôle ses cheveux, on remet sa robe en place, autant par superstition que par professionnalisme.

— Tu es prête ?

— Oui, répond-elle.

On ne l'est jamais tout à fait ; il y a toujours une marge de progression dont il faut savoir se détourner, pour que le travail, enfin, soit terminé.

On vient la chercher, on vérifie une dernière fois son allure, l'amie colle un bisou sur la joue, le metteur en scène serre la main vigoureusement – un

peu trop peut-être, il n'est pas le seul à avoir le trac. Attentive, elle attend, puisqu'elle ne fera son apparition qu'à la scène trois du premier acte. D'abord, laissons Hippolyte et Thérémène s'expliquer ; rejoindre Thésée, fuir Phèdre, la dangereuse belle-mère un peu trop amourachée. Elle sait qu'il ne lui faudra pas longtemps avant de retrouver Œnone sur scène. Elle se prépare à la souffrance, à la marche traînante d'une femme qui renonce. Dans les coulisses, elle songe déjà qu'il lui faudra avoir mal au ventre, se crisper au point d'en avoir des crampes dans les bras et dans les jambes, il faudra parler, parler et encore parler, différer l'aveu de quelques minutes, avant de tout lancer au public, en un vomissement calculé et lyrique, *de l'amour j'ai toutes les fureurs*.

Elle n'a pas à chercher bien loin.

Elle a aimé, passionnément, celui qui ne la regardait plus. Elle a aimé à en crever, à vouloir s'ouvrir les veines. Elle a goûté la rage de celui qui partage ton amour pour mieux te le rejeter à la face, comme un boomerang, quand tout se meurt. Elle est Phèdre parce que toutes les femmes, un jour, l'ont été. Elle a goûté la misère, la hargne du travail bien fait, et celui que l'on hait d'amour. Comme elle est Phèdre ce soir. Elle en ressent toutes les amertumes de l'ego meurtri et des questions, insidieuses et inutiles, bêtement humaines et superficielles, *pourquoi n'ai-je pas été choisie, pourquoi une autre plutôt que moi, quelle est cette chose en plus que je n'ai pas*. Elle s'en servira sur scène, parce qu'elle sait ce que cela signifie, être une artiste. Elle a vu faire la romancière, une fois, la jeune professeure devenue amie. Écrire, jouer, tout cela fait partie d'une même œuvre où personnages et personnes se confondent ; le rôle n'est jamais tout à fait celui d'une composition. Alors, ce soir, elle sera Phèdre autant qu'elle sera Karelle : il y a assez de blessures en elle pour tout y puiser, pour tout transposer, pour tout magnifier.

Elle est Phèdre parce que les dernières heures d'une histoire d'amour lui ont permis de l'être.

Et pendant qu'elle jouera, pendant qu'elle tâchera de s'oublier, elle ne s'oubliera pas tout à fait : Gisèle veillera.

Gisèle a déjà pris place dans la salle et vient voir sa fille. Elle sait quels mots il faut célébrer, même les plus durs d'entre eux ;

Congo, Ouganda, guerre, liberté, représailles, migration, France, accueil, argent, fierté, régularisation, école, foyer, concours, avenir...

Ces mots sont l'histoire de sa famille, l'histoire de sa fille aux cheveux fous et à la légère robe blanche qui sculpte son corps sur scène. Elle va l'applaudir très fort et se souviendra de Kinshasa, de l'avion pour Paris puis du train pour Strasbourg, des emmerdes à n'en plus finir parce que les mots *asile politique* n'ont pas été entendus, et qu'il a fallu se battre, retrousser ses manches, faire oublier l'étrangère et appartenir de plein droit à la patrie dans laquelle on a posé nos valises. Alors ce soir, tu vas jouer, ma fille. C'est ta première, j'ai fait le chemin pour toi, comme je l'ai fait lorsque tu avais 8 ans. Je referai tous les chemins pour toi, pour te voir t'épanouir sur cette scène, voir, derrière Phèdre, ton histoire.

Ta belle et grande histoire.

OceanofPDF.com

Karelle ne vit que depuis huit petites années.

Réserve de faune à okapis, réserve nationale d'Itombwe, réserve de faune de Zemongo, réserve naturelle de Chinko, lac Édouard, lac Albert ; autant de richesses liées à Bukavu dont elle n'a pas le temps de s'inquiéter. Il faut se pencher, bêcher, gratter, creuser, pêcher, partager. Partager de force, avec le Rwanda, avec l'Ouganda. Partager nos richesses parce qu'on ne s'appartient plus. Partager nos minéraux, nos poissons, nos terres, avec les Hutus, les Iteramwe, les Maï-Maï, partager nos espoirs de liberté, d'indépendance, de vitalité. Partager nos femmes. Nos forces vives.

Se vider de nos blessures.

Se vider de nos croyances, de notre politique.

Subir les assauts d'autres pays, les conséquences de massacres qui ne sont pas les nôtres, d'un génocide auquel nous n'avons pas pris part. Qu'y pouvons-nous, si les Rwandais se machettent à qui mieux mieux, si les Ougandais revendiquent une souveraineté sur un territoire autre que le leur, si chaque homme aux frontières se veut le maître d'un territoire qui ne lui appartient pas. Qu'y pouvons-nous, nous qui voulons vivre, chanter, baiser la terre pour ce qu'elle nous offre, sans souffrir d'en donner la moitié à un peuple qu'on ne connaît pas, qu'on ne côtoie pas.

Karelle, elle, a d'autres chats à fouetter.

Kigali et Kampala se battent pour Kinshasa, lieu de naissance de sa mère. C'est si loin de ses jeux d'enfants, de ses rires et de la beauté de Gisèle, qu'elle admire chaque jour avec un grand respect. Elle a à peine conscience que ses racines épousent deux sols qui ne s'aiment pas. Congolaise et ougandaise, comment réconcilier son sang, quand, au sein de sa propre famille, les peaux se déchirent, se heurtent, se méprisent et s'évitent. Karelle et Gisèle prient, si ce n'est pour la paix de leur patrie, au moins

pour celle de leur foyer. Gisèle, la Congolaise dont le cœur bat pour un Ougandais, parcourt sa Bible, avec dans son cœur ce qu'elle espère pour sa fille, ce qu'elle lui doit, elle qui l'a mise au monde, elle qui l'a portée sur cette terre qui leur assure la vie. N'est-il pas écrit : « Ils arrivèrent à Capharnaüm. Lorsqu'il fut dans la maison, Jésus leur demanda : “De quoi discutiez-vous en chemin ?” Mais ils gardèrent le silence, car en chemin ils avaient discuté entre eux pour savoir qui était le plus grand. Alors il s'assit, appela les douze, et leur dit : “Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous et le serviteur de tous ¹” ». Voilà ce dont Gisèle rêve dans le secret de son âme que personne n'écoute. Il n'y a pas de plus grand, il n'y a pas de premier ou de dernier, il n'y a que des peuples, des mères, des pères, dont le dessein est d'assurer une subsistance à leurs enfants. Pas en les égorgeant, ni en les violant, ni même en les forçant à se séparer de leurs biens les plus précieux, leur soleil et leur terre, leurs chants et leurs couleurs, leurs rires.

Karelle ne sait pas encore qu'elle va partir.

Sa valise sera faite, ses tresses nouées, l'avion prêt à décoller, et la détresse dans ses yeux mettra du temps à s'apaiser.

Son instinct, si chétif, si maigre qu'elle ne l'écoute pas, lui murmure que quelque chose ne tourne plus très rond. Elle sent sa mère fébrile, elle sait son père absent. Elle n'imagine pas – comment le pourrait-elle – qu'elle est à l'aube d'une nouvelle destinée, qu'elle est à rien de plier bagage pour une destination dont elle n'a jamais rêvé. Qu'elle est à rien de laisser s'évanouir l'image de son père, qu'elle ne reverra pratiquement plus. Pour le moment, elle savoure la douceur d'une vie qui l'épargne. Elle n'est pas née au sein d'une famille pauvre. Gisèle et Pharel, militaire ougandais, n'ont pas à se battre pour assurer la subsistance de leur petite fille. Il s'agit d'autre chose.

Pharel s'est déplacé d'Ouganda par hasard, y a rencontré Gisèle. Grande, port de tête impeccable, pieuse, discrète, femme de caractère. Ce jour-là, Kampala épouse Kinshasa dans le cœur de deux jeunes êtres qui ne se soucient ni des frontières, ni de l'or, ni du diamant.

Chaque jour, les pêcheurs s'empoignent pour quelques poissons le long du lac Albert, lieu de représailles entre Ougandais et Congolais. Congo, terre de promesses, où le sol regorge de minéraux et de diamants, où l'eau offre tant de poissons qu'on ne songe plus à réguler la pêche ; terre de tumulte où il faut choisir son camp, entre les rames, les pioches et les barques.

Chaque jour, on se tue, on se pille, on se crache à la figure, pour un peu plus de colombo, de tantalite et de niobium. Les Congolais se meurent, perdent de vue le cobalt et le coltan, s'agenouillent devant la faillite de leurs entreprises, quand tant d'autres nations viennent plonger les mains dans leurs richesses. Les revendications sont territoriales et financières. Le cœur des hommes ne s'y trompe pas, pas plus celui de Pharel que celui des autres, d'ailleurs. On en veut plein les poches, on veut la richesse, la prospérité. Puisqu'on ne l'a pas chez soi, on prend ce qu'il y a chez les autres. C'est notre droit précieux, qui se cache derrière la politique et l'hypocrisie de nos langages. Gisèle la Congolaise aime Pharel l'Ougandais, et il n'est rien, pas même une arme entre les mains, pour les empêcher de se marier.

Mais voilà, leur union ne peut rien contre la guerre. Dieu a les mains liées devant la folie des hommes éblouis par les pierres précieuses, éblouis par les mines au fond desquelles de jeunes gosses aux côtes proéminentes ramassent en pleurant de quoi fabriquer des batteries de téléphone. Elles sont des dizaines à plier sous le poids d'un homme qui s'allonge entre leurs

cuisses maigres de petites filles, ils sont des dizaines à plier sous le poids de sacs plus lourds les uns que les autres, et qu'on charge sur leurs épaules décharnées d'où surgissent deux omoplates aussi saillantes que des os mis à nu.

Pharel aime Gisèle, et lui, l'Ougandais, ne voit pas pourquoi il devrait faire la guerre au pays de sa bien-aimée.

Il joue le jeu de la guerre dans les premiers temps. Il espère réussir à maintenir la paix. Il croit en sa capacité d'action, Pharel. Il n'a jamais été naïf et sait que les ordres qu'il reçoit sont dictés par l'argent qui domine le monde, et que la conquête du pouvoir est un puissant élixir. Posséder les terres, posséder les pierres, posséder les eaux, posséder tout ce petit monde autour de nous, s'assurer que les bouches sont tendues vers nous, de prières et de faim, de soif d'or et de soif d'eau. *J'ai soif*, dit la petite fille, mais les armes ne donnent pas d'eau, elles tuent. Qui pourrait croire qu'elles aident à donner la vie. Pharel temporise parce qu'il veut pacifier les mémoires et les corps, tendre un fil entre les âmes ougandaises et congolaises. Il refuse qu'on lui reproche sa naïveté, son manque de clairvoyance. C'est que Pharel a ses partisans, prêts à basculer doucement dans la rébellion, prêts à assumer le poids des mots et des armes. Remuer le couteau dans la plaie, cela veut-il forcément dire enfoncer pour de bon le couteau dans la paix. Broyer les os de toute l'Humanité, *si vis pacem para bellum*¹ ; il a tant détesté cette citation qu'il la fait sienne, à présent, pour le principe.

C'est ainsi, il l'a compris, son frère en est persuadé, les soldats ougandais doivent se rebeller, comploter s'il le faut, pour que les puissances comprennent, pour qu'elles entendent : nous ne voulons pas coller nos armes sur les tempes de nos frères et de nos sœurs. Nous ne voulons pas pleurer sur des tombes que nous aurions pu tout aussi bien creuser de nos mains, à cause de notre lâcheté, de nos renoncements, de cette résignation qui nous condamne.

Il s'illusionne tant qu'il peut.

J'ai tendu des fils de clocher à clocher, voilà ce que chante sa bien-aimée. Et il l'aime aussi pour sa culture et sa clairvoyance, son éducation et sa lumière. Il veut bien tendre des fils entre les voûtes célestes qui séparent Rwandais, Congolais et Ougandais, mais cela ne se fera pas sans drame. Doit-il prévenir l'épouse qu'il faudra se préparer à l'éventualité. Il ne mettra rien derrière ce nom ; *éventualité*. Voilà. Pas de compléments. Juste

une ombre qui plane sur nos projets. C'est toujours quand on veut être remarquable, et agir de manière à se regarder dans la glace avec respect, que la mort nous frôle. Il pèse le pour et le contre : parce qu'il a dans son sac deux êtres chers qu'il ne voudrait pas voir disparaître : Gisèle et Karelle. Mais il se demande. Va-t-il passer le reste de sa vie ainsi, à laisser aller ses jambes entre deux patries, entre deux amours irréconciliables. Vivre entre guerres et représailles jusqu'à ce que sa propre fille soit en âge de se marier et de devenir mère. Que fera-t-il alors, que décidera-t-il. Décider pour soi, c'est aussi décider pour les autres. Pharel ne sait pas que le destin de Gisèle et de Karelle sera tout autre. Il ignore encore, lorsqu'il songe à son complot, que Karelle, un jour, sera une femme admirée pour sa beauté et son talent, mais dans un autre pays que le sien, et qu'elle fera sien.

OceanofPDF.com

La France.

Pharel n'y pense pas un instant. C'est un pays qu'il connaît peu ; sa femme a des amis qui ont des liens avec ce pays. C'est une entité lointaine, fantomatique. Pour le moment, il est persuadé que tout se passera pour le mieux, qu'il conservera ses êtres chers auprès de lui. C'est sa famille et il n'est rien qui puisse détruire cela : une famille. Il faut protéger les frontières, chasser les rebelles qui fuient le Rwanda et massacrent dans le Kivu, pister les déserteurs de l'armée qui se cachent sur le territoire congolais. Il faut tuer pour étendre la paix. Personne ne semble dérangé par cet oxymore infect, la gâchette prête à être pressée : pour garantir la sécurité, il faut tuer, et pas qu'un peu. Pharel, s'il se rebelle, s'il ose dire qu'on n'en peut plus de tuer à tout va, non pour protéger les villageois mais pour servir les intérêts de gouvernements avides, sera-t-il rebelle, déserteur, terroriste. Que risqueront les membres de sa famille. Plusieurs sont à ses côtés, dont son propre frère. Ils sont des deux côtés de la frontière ; la région des Grands Lacs est leur condamnation. Pharel ne s'en sort plus de ce territoire qui ne cesse de grouiller de rebelles et d'assassins. Il faut que cela cesse, d'une façon ou d'une autre.

On se donne des rendez-vous à la nuit tombée ; la nuit, c'est le moment où les langues se délient, où l'on ose dire que l'on ne comprend plus. On a trop pris l'habitude de faire parler les armes quand on n'y arrive plus soi-même. Les gâchettes et les balles tiennent lieu d'onomatopées quand on s'en voudrait de faire claquer sa langue sur son palais et d'offenser Dieu. Les armes hurlent mieux que nous un désespoir que l'on ne contrôle plus. Les armes se nourrissent de la colère et de l'éternelle frustration qu'elle engendre car jamais satisfaite. *Qu'est-ce que je fais là*, voilà ce que chacun d'entre eux finit par se dire. *Qu'est-ce que je fabrique dans ce monde-là*, à

obéir aux ordres, à régler des problèmes provoqués par ceux qui demandent de les réparer. Et le cliquetis des armes devient comme une ritournelle qui berce la langueur des pensées. Les mots pèsent trop lourd, surtout le jour, durant lequel les murs ont des oreilles si longues qu'elles arrivent toujours jusqu'au commandement.

Alors on privilégie la nuit, qui comporte son lot de risques. Les déplacements suspects, la parole feutrée qu'on ne doit pas surprendre. La nuit croit nous cacher, elle abrite cependant deux camps aussi habiles l'un et l'autre dans leur jeu de cache-cache. La nuit écoute les paroles discrètes de Pharel et des siens, mais elle prête aussi l'oreille à ceux qui se terrent pour écouter, pour fouiner, pour dénicher les traîtres et les conspirateurs. La nuit est un terrain de forces et de conquêtes et chacun y voit un avantage dont il faut savoir profiter.

Pharel dit à Gisèle, *Je me lance, je prends ma décision,*
Gisèle dit à Pharel, *Je l'accepte, même si j'ai peur.*

Commence alors un jeu de dupes, de faux-semblants au sein de la hiérarchie. Pharel et son frère entrent dans l'aventure, ils quittent les sphères des ordres connus, attendus, pour des eaux plus sombres, où les complots se chuchotent, parce que les projets avortés sont légion du fait des menaces et des représailles. Que décide-t-il exactement, quel est l'intitulé exact de son projet, son déroulé concret dans le temps et dans l'espace pour que nul ne soit en danger. Gisèle ne sait rien, se demande ce qu'il va bien pouvoir arriver. Elle ne s'affole pas, elle a confiance en sa patrie, en sa famille, tout peut encore être sauvé. À 8 ans, Karelle ignore tout cela. Elle aime son pays, son école, sa nounou, ses amis. Elle n'est que tendresse et attente tranquille du lendemain, comme cela devrait être le cas pour chaque enfant.

Pourtant, la parole se fait ricochet, les langues se délient.

Qui a ébruité leur affaire, qui a éventé leur lassitude et leur envie de rébellion. Les conséquences sont là ; une grenade dégoupillée au cœur de cette famille sans histoire, dans la vie de cette femme éduquée, suffisamment riche et bien assise dans la société pour bénéficier des services d'une domestique. Le monde s'écroule. Les arguments des uns ne valent pas les arguments des autres, la raison du gradé est toujours la meilleure. On a parfois tout à perdre, à parier sur le mauvais cheval ou le

mauvais bonheur. Gisèle commence à comprendre, quand les rumeurs d'assassinats et d'enlèvements vont bon train. Elle se dit que sa patrie se dérobe sous ses pieds. Le sol est meuble, il va les engloutir, elle et sa fille.

La panique monte et s'enroule ; elle n'a pas encore atteint son paroxysme. Pharel se fait toujours rassurant. Les ouï-dire ne tiennent pas lieu de preuves. Alors une inexorable attente nous malmène, harcèle nos nerfs, stimule notre imagination. Nos angoisses se nourrissent si bien de nos incertitudes. On entend par-ci, par-là que des gens disparaissent – soldats ou membres de la famille des soldats. Ça s'approche, tout doucement, puis ça fonce droit sur nous et il n'est rien qu'on puisse faire pour stopper cette machine trop bien rodée. Pharel pressent qu'il sera le prochain. Il peut encore compter sur certains de ses amis. Jusque-là, il n'a jamais commis le moindre impair, ni fait la moindre vague, jamais.

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

Pharel ne connaît pas cette phrase et ses conséquences inéluctables. La raison du plus fort est toujours la meilleure et les fables savent enrober leurs mensonges de quelques affreuses vérités. Il sait pourtant qu'à vouloir blesser quelqu'un en profondeur, au point de remuer ses convictions et le ramener dans le droit chemin, ce n'est pas lui qu'il faut viser, mais l'amour à travers lui. Il se savait surveillé sans savoir toutefois qu'on peut tirer juste à côté du viseur pour mieux atteindre sa cible.

La rumeur frappe comme un uppercut en plein poitrail.

Elle devient certitude, engendre la peur, les reproches, les tentatives de fuite, les plans B, les demandes de pardon, les envies de tout abandonner, de prendre son arme et de tirer dans le tas, de faire un carnage pour reprendre ce qu'on nous a pris. Mais on est sage, trop sage et raisonnable pour risquer de perdre encore plus. Si ce n'est pas la femme ou la fille qu'on a prise, cette fois-ci, cela ne saurait tarder.

Regarde, réponds-moi, Seigneur mon Dieu ! Donne la lumière à mes yeux !

Pharel envisage l'inenvisageable lorsqu'il sait.

Des profondeurs je crie vers Toi, Seigneur.

Il rentre chez lui seul. Il rentre chez lui sans son frère. Il rentre chez lui pour annoncer qu'il ne rentrera peut-être pas toujours chez lui. Il rentre chez lui et ses yeux se confrontent à leurs yeux. L'épouse, la belle-sœur, les neveux, les nièces.

Éloigne de moi tes coups : je succombe sous ta main qui me frappe.

Il n'est pas là, le frère. Il n'est pas chez lui, il n'est pas chez elle, il n'est pas aux champs. Il n'est nulle part, le frère. Sans doute pas mort, non, mais dans un endroit caché, où l'absence est un coup de chaos qui remet les idées à leur place. Il a été enlevé, le frère, et il faut soutenir les regards de toute la famille.

Maintenant, que puis-je attendre, Seigneur ? Elle est en Toi, mon espérance.

Soutenir le regard de sa femme et sentir le poids des décisions à prendre, l'éloignement qui désormais ne fait plus de doute, la douleur du déracinement qu'il faudra se planter dans le cœur pour ne pas risquer pire qu'un aller simple vers un autre continent. Soutenir le regard de sa femme et se dire qu'on risque de ne plus le voir si souvent, ce beau regard-là, de ne plus jamais le voir... Jamais, est-ce possible seulement : la suspension de l'amour, la fin de la vie à trois, le lit vide et le cœur lourd, ivre des mots qu'on ne se dira plus.

Connaît-on dans les ténèbres Tes miracles, et Ta justice, au pays de l'oubli ?

Alors quoi ! Ce sera l'avion, Western Union, le téléphone et quelques lettres. Ce seront les adieux à ma reine, ma Congolaise belle et fière, courageuse et vivante. Alors quoi. C'est la vie mais l'absence, plutôt que la peur et la peau contre soi. Il faut renoncer, il faut tout boire de son désespoir, parce qu'on voulait la paix, rien d'autre que la paix. Et ma petite fille. Huit ans, ce n'est rien, elle n'a pas eu le temps de bien pousser pour que je me fasse une idée exacte de ses traits. Il faudra se l'imaginer aussi grande et aussi belle que la déesse qui lui tient lieu de mère. Il faudra se contenter des photographies, de la poste et des images numériques, pour tenter d'envelopper de réalité cette enfant tant aimée qui deviendra la femme qu'on n'a pas vue grandir.

Qui parlera de Ton amour dans la tombe, de Ta fidélité au royaume de la mort ?

Renoncer,

Tu éloignes de moi amis et familiers ; ma compagne, c'est la ténèbre.

Déchirure.

Ma famille va s'en aller.

Kinshasa se sépare de Kampala.

Gisèle n'a plus le choix. L'amie sûre vient la conseiller, et jusqu'à la veille, Karelle n'est au courant de rien. Les amies vont et viennent, les sourires se crispent. Il n'y a rien de grave puisque le quotidien n'est pas ébranlé. Le toit est toujours là, la terre est toujours là, nounou est toujours là, mais maman sourit moins. Même, hier, elle ne souriait pas du tout. Karelle ne sait pas, à 8 ans, comment quantifier son bonheur à l'aune des ombres évanescentes qui se dessinent sur le visage des gens. Rien ne bouge alors tout est stable. L'amie vient et commence la longue explication. Karelle ne l'entend pas, ne soupçonne rien. On ne l'a pas élevée à espionner les conversations des grands. Elle entend des bavardages diffus qui la bercent, ce sont les voix de la mère et de l'amie.

Des amis en France.

La liste des *choses*, la liste de la vie qui dérive :

Argent, valises, avion, train, attente, foyer d'hébergement, espoirs, papiers à demander, papiers à fournir, hygiène, école, perspective d'emploi, avenir, avenir, avenir...

La liste des *choses*.

Gisèle ignore ce qu'il lui faudra combattre, ce qu'elle devra dire pour convaincre, ceux qu'il faudra persuader. Elle tente d'imaginer sa petite coulée dans cet immense océan qu'elle ne connaît pas. C'est vertigineux de tout quitter. Elle se dit qu'on ne peut pas partir comme ça. Mais si, c'est de plus en plus réel, à mesure que l'organisation prend forme et trouve son rythme. La liste s'agrandit. Elle trace une croix quand elle a accompli une tâche, pour le moment les plus menues : trier le linge puisqu'on ne peut pas tout prendre, trier les papiers, les lettres, les photos, réduire à l'essentiel nos

souvenirs, partir avec si peu, alors qu'on a tant construit. *C'est injuste.* Cette petite litanie-là ne quitte plus Gisèle ; *c'est injuste, c'est injuste, c'est injuste.*

Elle se souvient que la Justice est l'affaire de Dieu : il ne lui appartient pas de juger des embûches et des obstacles que l'on dépose le long de sa route. Dieu lui demande d'être forte. Soit, elle sera forte, du moins dans les yeux de Karelle. Route de la survie. Voilà ce qu'elle visualise dans son esprit qui s'éclaircit : une route unique, droite, sans sinuosités sur lesquelles s'appesantir, sans impasses et sans bifurcations. Route de la survie.

Être congolaise, c'est être digne, il n'y a pas de tumulte assez fort pour l'empêcher d'accomplir cette tâche. Elle emporte le strict nécessaire, ne se fait pas remarquer – assez de soucis comme ça –, dit adieu sans emphase. De toute manière, ce n'est pas dans son caractère.

Elle est digne jusque dans ses larmes qu'aucun n'a le droit de voir couler.

Elle est digne et il n'est personne pour la détourner de ce chemin-là : la dignité.

Elle ne sait pas ce qu'elle trouvera en France. La pauvreté, un accès aux libertés les plus fondamentales, le repos, la sérénité, ou les désillusions qu'il faudra porter comme une veste chaude.

Elle ne sait rien mais elle part.

L'aube congolaise se lève et Karelle n'a pas encore saisi qu'elle ne la verra plus. Dès demain, c'est un autre bout de ciel qu'elle contempera. Pour le moment, ses draps sont encore chauds de sa nuit, une nuit de petite fille durant laquelle les heures s'écoulaient vers des lendemains familiers dans leur éternel recommencement. Ça bouge beaucoup dans la maison. Elle fixe le ciel qui joue les divas et change de robe de bal toutes les minutes ; rose, violet, rouge, orange. Elle n'a plus envie de dormir mais elle ne se lèvera pas tant que le ciel n'aura pas enfilé sa dernière robe, la bleue. Comme d'habitude, elle a imaginé sa petite journée ; l'arrivée chez la nounou, la rencontre des autres enfants, le plaisir de la lecture. Rien ne pourrait ébranler ce schéma classique et rassurant. Elle note à peine que certaines choses ont disparu dans sa chambre, elle se posera des questions quand son esprit sera un peu plus éveillé au jour naissant.

Gisèle vient la chercher et lui demande de s'habiller. Rien d'anormal en soi. Sans doute note-t-elle un léger tremblement dans la voix, une fatigue

inhabituelle au bord des yeux, un pli sur le visage qui n'existe pas en temps normal. Nous avons tous le droit d'avoir passé une mauvaise nuit.

— Habille-toi, ma chérie, le temps presse.

Ah.

Karelle ne perçoit pas tout à fait cet empressement. Sa mère n'est pas si différente des autres jours ; elle se dit encore qu'on a le droit de se lever du pied gauche. Papa nous enlace plus fort qu'à l'accoutumée. Ça aussi, c'est quelque chose à noter dans le coin de sa tête, qui ne fera surface que bien plus tard, quand les souvenirs éclosent et prennent enfin la place qu'on avait du mal à leur accorder. Papa la serre tout de même très fort dans ses bras et l'amour est cette petite chose instable qui la rend grande et forte pour toute la journée.

Karelle, des années après, ébouriffant ses cheveux devant le miroir de sa loge, se dira qu'il faut toujours prêter attention à ce genre d'embrassades mâtinées de force et de soupirs chagrinés, elles sont souvent le signe d'un adieu qui se cache et qu'il faut savoir découvrir à temps.

Karelle saisit la main de sa mère et prend le chemin qui mène chez la nounou. Elle se laisse guider par sa mère mais ses jambes la poussent à tourner vers la droite, puisque c'est là qu'il faut prendre. Son corps rencontre alors une curieuse résistance lorsqu'elle s'aperçoit que sa mère continue tout droit.

— On va où ?

Gisèle ne répond pas. Elle poursuit sa marche.

Que répondre à cela. Que se passe-t-il dans l'esprit de Gisèle, lorsque l'heure du départ sonne de plus en plus fort et que la petite fille pose les questions qu'elle redoutait. Les mots s'imposent à nous, et ceux que l'on choisit ne veulent pas s'offrir naturellement. C'est qu'on ne va nulle part, en fait. Dans un lieu inconnu que l'on voudrait croire plein de promesses et qui maintient notre espoir vivant. Que dire de plus. Dans un lieu de déracinement, ma chérie. Dans un lieu de déracinement. Alors on presse le pas dans l'espoir de gagner du temps. Une fois sur les lieux, les bons termes s'offriront. Karelle s'accroche plus fort à la main, son cœur ne sait plus s'il doit s'accélérer ou si, au contraire, il doit cesser de battre. Devant tant de désarroi, elle se tait. On finira bien par le lui dire.

On prend la route jusqu'à Kinshasa, la capitale, la ville de maman, mais pourquoi.

L'amie est là, nos affaires avec elle. Tiens, c'est vrai qu'elle avait oublié ce détail-là, des affaires avaient bel et bien disparu. Tout s'est passé tellement vite, depuis le moment où elle s'est levée. Elle prend conscience du puissant symbole qui se cache derrière la présence de ses affaires.

— Dans ta situation, tu seras régularisée, je ne vois pas comment c'est possible autrement, lui murmure l'amie.

Gisèle croit en cette affirmation. La parole de l'amie qui a de l'expérience et qui sait ce qu'elle dit. C'est doux et reposant de s'appuyer sur des mots comme ceux-ci. Ça donne du courage pour prendre cet avion qui nous tend les bras quand on sait ce que nous abandonnons. Gisèle cache sa hantise tout au fond d'elle : être sans papiers. Qu'y aurait-il de pire, après tout ce qu'elle a construit, après sa lente ascension vers le bonheur et la plénitude. Qu'y aurait-il de plus humiliant que cette défaite de la vie, ce désaveu de l'existence. Alors si l'amie sûre, celle qui connaît ces choses-là, lui dit qu'elle sera régularisée, c'est que son destin sait où il met les pieds.

Karelle ne ressent qu'une chose, la panique qui prend possession d'elle. Cet inconnu qui nous givre et nous assomme de mille questions auxquelles personne ne daigne accorder une réponse. Elle a peur, tout à coup : elle sent que ce qu'on lui cache est le genre d'information qui change une vie. Elle presse la robe de Gisèle entre ses doigts, et elle la tire ; il faut que sa mère la regarde.

— Maman, on va où ?

Gisèle s'agenouille pour être à sa hauteur. Elle caresse les magnifiques tresses de sa petite fille, faites avec patience, le temps d'un après-midi entier. Elle se souvient du jour où elle y a ajouté des perles et des rubans – de beaux bijoux de cheveux qui magnifient encore un peu plus la beauté de son enfant. Elle se souvient que ce jour-là naissait déjà en elle l'idée de partir.

Entre deux tresses, Gisèle planifiait leur départ.

— On s'en va. Ne me demande pas si tu reviendras.

Elle la serre dans ses bras, autant par tendresse que pour éviter la moindre question à laquelle elle n'aurait pas le début d'une réponse.

Elle ajoute, parce qu'elle sait combien le verbe est important, sinon Dieu ne l'aurait pas créé :

— Désormais, nous vivrons en France.

L'avion.

Cette chose immense et blanche. Karelle n'a pas envie de s'y embarquer, elle sent une résistance dans son corps qui se niche une petite place au milieu, là, à la naissance des côtes. S'il est quelque chose de stable et de puissant pour une petite fille de cet âge, c'est la certitude des parents. Ils savent mieux que nous ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire. Parfois ça ne colle pas avec nos propres souhaits – comme celui de ne pas quitter sa terre – mais maman a toujours raison, et qu'on le veuille ou non, c'est inéluctable, on montera dans cet avion.

À travers la baie vitrée où attendent les autres passagers, Karelle prend le temps de lever la tête et de se dire qu'elle est moche, cette chose blanche et immense. Elle ignore ce qu'est la relativité du temps, mais elle en saisit l'importance, lorsque quelques minutes valent des siècles. Elle ne s'échappera pas, c'est fini. Il faut simplement attendre que la vie suive son cours. Partir de Kinshasa pour s'en aller à Paris, mot qu'elle ne connaît pas, ça ne se fait pas en un claquement de doigts. Il ne suffit pas de fermer les yeux et de faire une petite sieste, les peluches contre soi, pour espérer s'y trouver.

Neuf heures d'avion.

Karelle les engloutit sans sourciller, le nez collé au hublot, avec ce tout nouveau ciel par-dessus les nuages, qu'elle n'avait jamais rencontré. Neuf heures à se demander à quoi ça ressemble, la France. À quoi ressemblent les parcs, les fleuves, les maisons, les animaux. Qu'est-ce qu'on mange, en France ; va-t-elle trouver les fruits dans lesquels elle aime croquer mais qu'on lui a assurés rares. Ce n'est pas très clair mais elle sent qu'elle va devoir abandonner, au creux de son ventre, sur sa peau, enfoui dans son âme, une partie d'elle-même. Que va-t-elle devoir apprendre à aimer. Que va-t-elle recracher, sur quoi ou de qui devra-t-elle sourire, quelle sera la part de ciel à laquelle elle aura droit.

La grande dame qui est sa mère et qui lui tient la main se pose des questions plus incisives et plus insidieuses. Elle pense papiers, elle pense administration, elle pense acceptation, elle pense logement, santé, nourriture, inscription à divers organismes pour lesquels il te faut être en règle avec cette Société qui t'accueille : une obligation à laquelle elle ne

peut se soustraire. C'est une pierre dans l'estomac qui ne la quitte plus, désormais. Y aller étape par étape, en respectant un ordre chronologique qu'on s'est imposé à soi. C'est la clé de la survie, dans un monde instable où il faut savoir saisir sa chance avant qu'elle ne s'échappe.

Chacune d'elles est prise dans le tourbillon de ses pensées. Chacune voit l'avenir différemment, avec son lot de questions et d'incertitudes, ce flottement désagréable à l'endroit du cœur, où l'on sent que l'on se déchire en deux morceaux distincts faits de larmes et de sourires. Ce destin qui dorénavant est le nôtre, on ne l'a pas choisi. La colère cède la place à l'incrédulité, la peur et la part du mystère de ne pas savoir ce qui nous attend. Il y a toujours de l'agréable dans le désagréable. Une légère complaisance dans la souffrance quand l'esprit humain y trouve un motif d'ascension et de relative fierté.

Les heures passent ainsi, dans la langueur des événements inéluctables à venir ; le corps n'a plus qu'à dormir et se laisser porter, vers l'ailleurs promis par la décision de celle que l'on respecte avant quiconque : la mère. De temps en temps, Karelle sent le regard de Gisèle peser sur sa nuque et ses épaules. Ce regard de mère qui ne sait pas exactement où elle va mais le saura toujours assez pour les protéger. Gisèle tient contre elle son papier où sont notées ses instructions dont dépend leur survie : c'est écrit, il ne peut en être autrement. Puis c'est la descente de l'avion. Karelle s'accroche à son siège comme son cœur s'accroche à son buste. Quand l'avion se pose enfin sur le sol, avec ses soubresauts et ses crissements de pneus sur le ciment, elle se jette sur le hublot et découvre. Le béton gris et les grandes baies vitrées, la prédominance de la peau blanche, les doudounes et les pulls en laine. Elle ignore qu'elle aura froid ; ce froid qui sans doute sera l'obstacle le plus puissant qu'elle aura à surmonter, son Everest personnel, dans ce quotidien qu'elle devine implacable. Les couleurs sont si ternes, le ciel est si gris, empli de gouttes de pluie prêtes à tomber. Les gens ont l'air au bord de l'asphyxie. Mon Dieu comme vivre n'est pas toujours drôle. Elle sent un nœud qui se forme dans sa gorge, ce nœud qui disparaîtra, un jour ou l'autre, grâce à sa lumière, ce phare personnel : sa vitalité.

Elle suit sa mère, docilement. Gisèle est pressée, elle cherche ses points de repère, fixe les panneaux suspendus aux plafonds et s'arrête enfin :

— Voilà, on va prendre le train !

Karelle ne pose aucune question. Elle se contente de trotter aux côtés de sa mère, et s'accroche de toutes ses forces à ce poignet qui l'empêche de tomber. Tout tourne autour d'elle ; les gens pressés qui cherchent leur chemin, les gens pressés qui cherchent leur famille. Ça se presse et s'entasse comme des fourmis, le visage grave et concentré. Karelle n'a pas le temps de bien les observer, puisqu'elle marche vite, elle aussi. Ce n'est pas dans un aéroport qu'on prendra le temps d'aimer la vie. Elle reprend son souffle quand sa mère s'arrête enfin, les billets de train bien en évidence dans sa main.

— Strasbourg, ma chérie. Strasbourg.

Soit.

Karelle se laisse guider vers le train qui va l'engloutir après l'avion.

Monter,

Chercher la bonne place en lisant les numéros inscrits sur les sièges,

Caler les valises,

Se prendre un petit coup de coude en passant,

Pardon,

Petit sourire affable,

Ça y est, on s'adapte.

Descente du train.

Voilà, nous y sommes, dans ce lieu qu'il va falloir apprivoiser. Ce sentiment d'être un étranger qui nous fait suffoquer, cette méfiance des gens qui marchent vite. Gisèle repère l'escalator, on suit le troupeau, on réfléchira quand on sera dans le hall, et qu'il n'y aura plus besoin de piétiner. Karelle ne dit rien, la peur au ventre lui interdit de parler. Elle observe ces lieux nouveaux si loin de chez elle, et qui dorénavant seront son « chez-elle ».

Mère et fille restent au centre, un instant, se contentant de faire leurs ces lieux. À droite, un grand couloir qui mène vers la police, les toilettes et, au-dehors, les chauffeurs de taxi. À gauche, l'accueil, les lieux de rafraîchissement. Devant elles, un autre escalator qui mène vers les trams, sous terre – et cette pensée fait rire Karelle, qui se dit qu'après avoir voyagé au-dessus des nuages, pourquoi ne pas voyager au-dessous du sol. Plus loin, bien en face, la sortie. Le *dehors*. Imprévu, opaque, pas maîtrisable. Que faire. C'est un instant en suspens où tous les chemins sont ouverts, toutes les possibilités sont là, au carrefour de leur existence.

Gisèle sort de son sac l'adresse de son amie installée en France et qui lui a promis de l'accueillir avant que la préfecture ne régularise leur situation. Oh cela sera une affaire de quelques petits jours, quelques petites semaines, tout au plus. Gisèle part vaillante et déjà sûre de sa victoire sur ce destin qui lui a balancé une droite. Elle considère comme son devoir de se débrouiller seule, sans l'aide de personne. Alors elle consulte les cartes, suit le réseau des lignes de tram. Tram D, bien, on va finir par trouver. L'amie les attend sûrement, avec une table pleine et un canapé déplié.

En fait, l'amie est déjà là, prête à les guider dans les méandres d'un nouveau pays. L'amie sait la dévastation que cela représente, l'arrivée dans un pays étranger et les repères perdus qu'il faut savoir retrouver.

Monter dans le tram et affronter le regard des autres, leur questionnement lourd et silencieux, parce qu'on vient à peine d'arriver et qu'on sent l'étranger à mille kilomètres. Et l'amie volubile, heureuse, parle fort, montre du doigt les beautés alsaciennes. Gisèle est timide, moins bavarde, en elle se battent la peur et la honte. Elle voudrait baisser la tête, mais sa fierté l'en empêche. Elle devine la différenciation qui s'empreint sur sa peau ; une marque au fer rouge, une flétrissure avec laquelle on apprendra à vivre. Elle sait que certains lui reprocheront la place qu'elle a prise, une paria, un moustique, un insecte. Qu'est-ce qu'on y peut si, quelque part sur le territoire africain, on se bat. Ce n'est pas notre faute et ce n'est pas une raison pour venir chez nous. Karelle s'accroche à sa mère comme à une bouée de sauvetage. Elle remarque les enfants comme elle – parce qu'il y en a, dans ce tram – accrochés au coude de leur mère ou à la poussette qu'on a bloquée au centre, là où il n'y a pas de sièges. C'est une douce douleur, une gêne qu'elle fera sienne, parce qu'elle se rendra vite compte qu'il faut toujours avancer dans la vie. Les coups du destin sont la marque d'une bénédiction qu'il faut savoir prendre comme le signe d'une élection. Oui, j'ai été élue digne de cette épreuve, ma mère a été élue digne de cette épreuve, parce que Dieu sait que nous aurons la force de la surmonter et qu'une vie merveilleuse nous attend.

Le déracinement, un obstacle majeur qui sonne comme la promesse d'un monde meilleur.

Pourtant, à ce stade, elle ignore que cet obstacle va grandir, grandir. Il ne va pas éprouver sa foi, non, ça, jamais, mais il va laminer sa patience, grignoter la confiance qu'elle avait placée dans l'être humain, escamoter cette définition de la France qu'on lui avait donnée, pour la rassurer, *pays*

des Lumières, pays des droits de l'Homme et du Citoyen, là où, du lointain de mon Afrique adorée, tout n'est que luxe, calme et volupté.

— Quand nous serons arrivées, tu poseras tranquillement vos affaires chez moi et tu peux rester le temps qu'il faudra. Ensuite je vais t'indiquer le chemin pour aller à la préfecture.

La préfecture.

Ce mot sonne comme une prière exaucée. Karelle sent que ce passage obligé est la porte qui ouvre sur un monde qui ne se donne pas tout à fait. Elle sent sa mère pleine d'espoir et d'entrain. Ça la contamine. Être déracinée, elle en comprend la nécessité à travers les gestes de sa mère, sa respiration, l'intensité de certains mots qu'elle prononce, lorsqu'elle parle de « la guerre de son pays ». Quand elles arrivent chez l'amie, Karelle se contemple un instant dans le miroir de la salle de bains et tente de comprendre la totalité de ces mots, de saisir une réalité qui n'était pas la nôtre, la veille encore : *je vais devenir française*. Ça prend forme, ça se modélise en un concept concret acceptable, puisque de toute manière, à présent, nous sommes là, et nous y resterons.

Gisèle déplie le convertible dans le petit salon, si petit qu'on croit voler l'air qu'on respire. Karelle la regarde s'affairer, droite, fière, prenant son parti, avec dignité. Il n'y a pas de plainte dans son silence, il n'y a que la nécessité. La petite fille devine ce qu'il faut de courage pour être grand. Elle comprend le sacrifice fait par sa mère. Entrer dans ce monde opaque des adultes la laisse au bord d'un chaos intérieur. Elle voudrait crier mais elle se retient, c'est un cri de frustration qui n'a pas sa place dans l'urgence de reconstruire leur vie.

Elle est présente auprès de sa mère, mais elle n'est pas actrice du scénario que Gisèle écrit seconde après seconde, dans lequel elle tient pourtant une place prépondérante qui la culpabilise, puisque, si on est parties, c'était avant tout pour la protéger, elle.

Gisèle souhaite que les choses avancent vite. Elle aime son amie, mais en aucun cas elle ne veut lui être redevable. L'amitié est gratuite, si elle devient une béquille sur laquelle s'appuyer, il faut que la blessure guérisse vite, sinon l'amitié s'abîme. Alors, à peine posée et remise des neuf heures d'avion, Gisèle décide de se rendre à la préfecture. Mais elle n'a pas prévu que c'est à présent que le voyage commence. Un voyage fait de paperasses, de rendez-vous reportés et de réunionites aiguës. Un voyage fait d'espérances et de désillusions, de craintes pour l'avenir à mesure qu'elle voit se succéder les « cachets faisant foi » et les pièces à fournir.

Elle attend. Longtemps.

Comme les « cachets faisant foi », il y a les femmes entassées les unes sur les autres, dans ce petit couloir de la préfecture où chacun rêve à des jours meilleurs. Il y a toutes celles qui s'amoncellent, dunes d'espoir et de rancunes, forêts d'injures qu'on remballer proprement et de dignité qu'on enveloppe sous cellophane. Il y a toutes celles qui se recouvrent de miel, prêtes au combat de sourires et de promesses, pour obtenir ce certificat, ce Saint Graal approuvé : le Cerfa n° 12753*02.

Demande d'acquisition de la nationalité française,

Je souhaite obtenir la francisation de mes nom et prénom, oui / non

Je souhaite recevoir des informations relatives au suivi de l'instruction de mon dossier,

J'accepte que d'éventuelles demandes de pièces complémentaires me soient demandées par messagerie électronique à l'adresse que j'ai indiquée, oui / non

Combien de fois me suis-je mariée,

Combien ai-je d'enfants *vivants*,

Je déclare sur l'honneur et je soussigné.

Je signe tout ce que vous voulez, mais vous me laissez vivre et travailler en paix.

L'attente semble interminable, c'est une ligne droite qui ne finit jamais de s'étirer. Tous les sentiments y passent, quand on observe ces femmes qui n'en peuvent plus de faire les cent pas dans leur tête. Elles ruminent ce qu'elles ont à dire, cherchent le bon mot, celui qui pourrait expliquer l'injustice et l'unicité de leur situation. Chacune se bat pour sa peau. Une barre plie leur front en deux, une barre de souci et de chagrin, de ne pas pouvoir faire une chose aussi tranquille que s'exprimer dans notre langue maternelle. Devoir aller puiser tout au fond de nous-même la plus petite dose d'imagination et d'adaptation, pour que l'autre enfin nous comprenne. C'est cette frustration, cette haine de la difficulté grandissante qui créent un hiatus entre ces femmes et l'administration. Ce sentiment rampant de l'incontrôlable et de l'inexcusable.

Par chance, Gisèle parle français. Son accent est palpable, ses mots ne se trouvent pas toujours aisément, mais elle se débrouille, elle *comprend*, elle nage la brasse rapide dans une mer infestée de requins. Son accent chante, roule, heurte certaines consonnes. Elle ne comprend pas toujours l'utilité de baisser la voix à la fin d'une phrase déclarative. Elle esquive comme elle peut les incompréhensions et les larmes qui pourraient couler trop facilement. *Ma dignité*, songe-t-elle, *en tout temps et en tous lieux, ma dignité*. L'homme assis en face d'elle lui explique les choses avec clarté, avec une certaine lassitude qu'il tente de camoufler, devant la calme prestance de cette dame incroyablement belle. C'est qu'il en perdrait contenance, dans ce chemin pourtant balisé de terre et de cailloux.

La femme qui tient dans sa main celle de sa fille a des questions précises et pressantes.

Je dors où.

Je trouve un travail comment.

J'inscris ma fille dans quelle école.

Je mange comment.

Je viens d'un pays en guerre, monsieur.

Tout le monde sait ce qu'elles signifient, des phrases comme celles-ci. Le droit d'occuper ce sol, le droit d'y vivre et d'y bâtir des projets, le droit de profiter des droits que tous les autres ont ; manger, se soigner, dormir, lire, écrire, compter, travailler. Gisèle veut travailler, elle ne demande que cela. Elle a trop conscience de sa valeur pour s'imaginer vivre ici sans contrepartie.

— Les choses ne vont pas se faire tout de suite, madame, il faut compter avec la lenteur administrative. En attendant, la procédure est de vous loger provisoirement dans un hôtel, en fonction de la place que l'on va trouver. Vous comprenez ?

Gisèle baisse la tête une demi-seconde. Elle espère et redoute. Elle croit en ce pays et se dit qu'on va prendre soin d'elle :

— Oui, je comprends.

Gisèle rentre chez son amie, avec dans son sac l'adresse de l'hôtel dans lequel on leur a réservé une chambre. Hôtel géré par l'État, gérance confiée à un homme qui administre toutes ces petites familles pour que les règles soient respectées à l'intérieur des « quatre murs ». Personne ne comprend le sens de cette expression, tant les *murs* sont multiples et changeants, instables et agressifs dans leur manière d'imposer une relative confiance.

— Ça y est ? Tu as fait les démarches ?

— Oui, je dois prendre mes affaires pour être logée dans un hôtel.

Le sourire de l'amie se crispe. Elle serre fort Karelle et Gisèle dans ses bras et leur fait une promesse :

— Je ne vous lâche pas. Si vous avez besoin, vous savez que je suis là. Vous savez où me trouver.

— Oui, bien sûr.

Gisèle sent-elle l'urgence dans la voix de son amie. C'est qu'elle est arrivée avant ; elle a plus d'expérience. Elle a parcouru les kilomètres, pris l'avion, patienté sans fin sur une chaise de la préfecture, coulé son corps dans le lit de ces hôtels. Son expérience fait autorité. Elle préfère se taire et laisser Gisèle découvrir cela par elle-même.

Karelle ne dit rien ; elle sent la modération contenue dans la joie. Quelque chose ne colle pas tout à fait, dans ce scénario qui déroule ses lettres, pour le moment sans anicroche.

Dans quelques années, Karelle se souviendra des mots prononcés par la bouche de certains.

*L'Afrique est sale,
L'Afrique est pauvre,
L'Afrique sent, des odeurs qui ne sont pas de chez nous.*

Or, que penser de ces hôtels dans lesquels on les fait dormir, sa mère et elle, mais aussi toutes les autres ; les Maliennes, les Soudanaises, les Syriennes, les Yéménites, les Burkinabées, des femmes, quasiment que des femmes, avec leur marmaille bruyante et nombreuse. Des petits gosses à la peau noire et aux cheveux frisés, la morve au nez et les couches sales, le ventre creux de ce qu'on a du mal à manger, parce que ce n'était pas cette nourriture-là, chez nous.

Karelle se demande, *Est-ce que je mérite ça, après le sol fertile de mon Congo bien-aimé ?*

Gisèle se dit, *C'est là que je fais dormir ma fille, c'est là qu'elle mange, qu'elle dort, qu'elle étudie, qu'elle respire.* Son instinct lui murmure les paroles des autres, comme des coups de poignard ; *ils ramènent leur Afrique par ici.* Elle n'a rien ramené, elle, si ce n'est sa soif d'obtenir un monde meilleur pour sa fille. Si elle a ramené quelque chose, ce sont ses couleurs, ses espoirs, ses chansons et ses prières : elle les garde tout au fond de son cœur, elle qui croit si fort en la Providence.

Ce premier hôtel est au cœur de la ville.

À quel moment s'est-on dit qu'on pouvait laisser périliter un tel lieu, quand des femmes et des enfants y vivent. Karelle se confronte à la misère humaine. Et ce n'est pas en Afrique. C'est dans cette petite chambre d'hôtel, celle dans laquelle on se demande tous les jours de quelle manière on va bien pouvoir manger, puisqu'il n'y a ni cuisine ni éventuelle salle commune. C'est dans cette petite chambre d'hôtel qu'elle discerne les contours de la définition du terme *accueil*.

Encore que, d'ici peu, Karelle et Gisèle se diront que celui-ci était correct, voire assez joli.

La pièce est agréable, elle donne sur le centre. Par la fenêtre, Karelle voit les gens passer, pressés, emmitouflés dans leur doudoune, l'oreille saturée de musique pour ne pas entendre les bruits de la ville. Elle les contemple et se prend à espérer, à rêver. Sera-t-elle comme eux, d'ici à quelques jours, quelques semaines, quelques mois. Combien d'années lui faudra-t-il, pour se fondre dans la masse, aimer leur musique, leur nourriture, leur culture. Elle n'est pas inquiète : son esprit est une abeille qui butine partout, goûte à tout, avec un plaisir non dissimulé. Elle a hâte de découvrir les mots d'ici et les lettres d'ici, les chants d'ici. Elle les aimera, elle en est certaine. Ils seront sa béquille quand le ciel coulera trop noir et trop dru, quand ce ne sera pas facile de se nourrir, encore moins d'être aimée. Il y aura les livres, le théâtre, la musique. Elle ne le sait pas encore, mais il y aura les mots comme l'arme la plus redoutable jamais créée ; ces mots rebelles qui leur valurent, à elle et à sa mère, la fuite du Congo. Elle ignore qu'elle trouvera sa voie, qu'elle affinera son style, que des femmes aussi puissantes et controversées que Phèdre, Iphigénie, Antigone, Roxane, Camille, seront sa passerelle vers la lumière, et qu'elle n'aura plus peur de rien.

Pour l'instant, accoudée à la fenêtre, à deux pas de la gare, elle a faim. Elle a faim et cette pensée lui fait peur. C'est qu'elle n'a jamais eu à s'en soucier, ni à se demander comment cuire des aliments pour pouvoir les manger. Lorsque le *patron* des lieux leur a fait faire le tour du propriétaire, les mots *Interdiction de cuisiner* ont bien retenti dans toutes les pièces.

— Ici, pas de nourriture. Il faudra vous débrouiller autrement. On ne cuisine pas dans les chambres.

Karelle repense au sourire crispé de leur amie et sait, tout à coup, le parcours qu'elle a emprunté avant elles.

— On va lui demander si on peut cuisiner chez elle.

— Elle dira oui, maman, à mon avis, elle nous attend.

Elles repartent, le pas hésitant entre la honte et la faim, emplies de ce sentiment de devoir composer avec un destin qui n'est pas le leur, ce sentiment de devoir demander, encore et toujours, là où elles voudraient réussir seules. Gisèle sait qu'entre amies de cœur, entre sœurs, on se serre les coudes, on ne s'abandonne pas comme ça. Toute la communauté est là pour nous prêter main-forte dans les moments les plus déterminants de notre existence. La communauté se réunit autour de Dieu. Elle prie, paume contre paume, elle soutient, elle console, elle sèche les larmes et essaie, malgré tout, d'avoir foi en l'avenir. Gisèle sait au moins ça : la communauté est là. L'amie, c'est la communauté. La porte est déjà ouverte, sur un tupperware de riz et de poulet, la porte est toujours ouverte pour les amies qui ont faim et qui ont froid, ce froid dans le cœur qu'il ne faut pas laisser s'étendre.

— Vous savez comment les réchauffer ?

Gisèle baisse la tête quelques secondes, elle n'avait pas pensé à ce détail.

— Dans ces hôtels-là, je le sais, il n'y a rien pour cuisiner, et tu n'as pas le droit d'acheter un réchaud.

— Comment tu faisais, toi ? demande Gisèle.

— Le mieux est de les réchauffer sur le radiateur, parce qu'au moins, le radiateur, tu peux l'allumer comme tu veux, répond son amie. Il faut être patient pour que ça chauffe, mais c'est efficace. En revanche, attention à l'odeur, ajoute-t-elle en esquissant un vague geste de la main.

On écoute les conseils de l'amie.

On rentre dans la chambre d'hôtel. On prend soin de cacher les tupperwares dans nos sacs. Même s'il fait froid, on aère, le chauffage à

fond, pour que l'odeur de la nourriture ne se répande pas dans la chambre. *Nourriture interdite*, on ne va pas le répéter. On ne sait pas si on va mourir de chaud ou de froid, le dos collé au radiateur, la nuque exposée au vent qui pénètre dans la chambre à travers la fenêtre grande ouverte. Karelle a froid, Karelle a faim, elle ignore quelle sensation prédomine en elle. Ce froid, il lui faudra des années pour s'y habituer, elle ne s'en accommodera jamais tout à fait. Elle préférera l'été, à la rigueur le printemps. Mais l'hiver sera toujours la plus grande source d'angoisse et de souffrance. Le froid, toujours, qui déchire.

Pour l'heure, sa mère et elles restent adossées à la fenêtre, laissant le vent labourer la base de leur cou, raidir leurs muscles jusqu'à la naissance des omoplates, tout en dégustant le repas de leur amie, qui mériterait mieux qu'un sol et un rebord de fenêtre. Elles fixent la porte à l'opposé, avec obstination, avec l'appréhension que le gardien débarque et qu'il hurle : il en aurait toute légitimité. Est-ce cela, manger, se demande Gisèle. Gésir à même le sol, se hâter d'engloutir les aliments, avec fièvre, avec empressement, risquer de se rendre malade, à force de tout faire entrer dans le gosier avec une énergie de désespéré. Est-ce cela, la vie qui nous était promise, quand Dieu nous a déposées sur cette terre, ma fille et moi. Gisèle ne formule pas ces questions à haute voix, elle les engloutit comme son repas, les absorbe sans faim, et tâche que cela n'ait pas la moindre importance. Nous sommes en vie, nous avons un toit sur la tête, nous mangeons... qui peut croire de bon cœur à ce genre d'argument, se demande-t-elle. Elle n'a pas envie de se contenter de vivre, elle veut exister.

Ces pensées-là contaminent. Karelle sera animée de cette volonté d'exister, de ne pas se contenter des murs qu'on veut bien nous octroyer, de ne pas se contenter de Pôle emploi, d'une place de serveuse dans un restaurant, *bonjour monsieur, bonjour madame*. Karelle veut toujours plus, Karelle a toujours voulu plus, et elle n'en démordra pas, le tupperware sur les genoux et la nuque offerte au vent, elle aura plus. Il y aura d'autres repas bien meilleurs, il y aura des restaurants où nous serons consommatrices, parce que nous aurons travaillé et que nous gagnerons notre argent. Il y aura le salaire, les contrats, un compte en banque, des diplômes en poche. La fourchette bien plantée dans la bouche, Karelle se le promet, toute petite qu'elle est, elle se fait une promesse qui durera autant que sa vie ; *partir, c'est réussir*.

Voilà, se répète-t-elle en léchant le fond du tupperware, *partir, c'est réussir.*

Elles ne se sont pas fait attraper, mais à présent, elles ont froid. Il faut digérer dans l'obscurité d'une chambre glaciale, s'allonger sur le lit, entre les draps, pour fabriquer de la chaleur, le temps que le radiateur fasse son office. Sortir tout de suite serait dangereux, on n'est pas sûres de savoir où l'on est, nous n'avons pas le moindre papier, et c'est une détresse si abyssale qu'on préfère le froid de la chambre à celui du dehors. Gisèle et Karelle s'installent dans le lit et rabattent la couverture sur elles. Elles se blottissent l'une contre l'autre et attendent que la chaleur se répande, elles attendent que la vie reprenne là où elles l'avaient laissée, elles attendent que le *nouveau* puisse enfin commencer. Parce que pour Gisèle, il n'y a pas plus insupportable que cette existence qui s'écoule lentement avec l'impression de ne rien faire, de ne servir à rien.

Gisèle ne veut pas ne rien faire.

Gisèle ne veut pas ne servir à rien.

Et pour Karelle, partir, c'est forcément réussir.

Pendant deux longs mois, elles vivent chaque jour à ce rythme-là.

Pendant deux longs mois, elles se rendent chez l'amie pour cuisiner, elles ont froid puis chaud dans leur petite chambre qui les protège du monde extérieur, elles jouent à cache-cache avec le gardien qui contrôle les entrées et les sorties et qui, s'il le pouvait, s'il en avait le droit, contrôlerait bien l'intérieur des sacs, juste pour voir si des fois, une de ces petites malignes n'aurait pas planqué un peu de repas froid dans l'attente d'être réchauffé.

Gisèle se rend à la préfecture, à la mairie, surveille des annonces pour lesquelles elle ne peut pas postuler, puisqu'elle est sans papiers.

La vie s'écoule ainsi, laborieusement, sans que ni Gisèle ni Karelle puissent se dire que là n'est pas le pire, que les véritables épreuves n'ont pas encore commencé.

Cet hôtel, dans le fond, c'est une sorte de petit paradis, par rapport à ce qu'elles auront à vivre par la suite. Mais cela, elles ne peuvent pas encore le savoir. Elles ne peuvent qu'en concevoir la perspective : l'instinct demeure là, intact, et elles sentent qu'elles ne sont pas au bout de leur peine.

Pour Karelle, il n'aura fallu que trente secondes, lorsqu'elle aura sondé le regard de la meilleure amie de sa mère, pour entrapercevoir tout ce qu'elle

se refuse à leur dire, tout ce qu'elle préfère les laisser découvrir par elles-mêmes.

Deux longs mois, avant de découvrir que la salissure, ce n'est pas cela.

OceanofPDF.com

Gisèle quitte la préfecture sans les informations qu'elle avait espérées. Aucune nouvelle de sa demande de régularisation, aucune possibilité de louer un appartement rien qu'à elle, de prétendre accéder de plein droit au marché de l'emploi. Attendre, attendre, attendre, Gisèle a l'impression de n'être bonne qu'à cela. On lui fait des promesses illicites qui ne sont jamais tenues. De prétendues âmes charitables qui se préoccupent du sort des immigrés ou qui, paraît-il, sont passées par là, lui donnent des rendez-vous à la nuit tombée pour lui proposer du travail au noir. Chaque fois, elle y croit, chaque fois, ce n'est qu'une désillusion de plus, quand elle s'aperçoit que la personne ne vient pas. Pourquoi. Pourquoi proposer des emplois qui n'existent pas, pourquoi se spécialiser dans les promesses non tenues, pourquoi se rire de la femme qui se déplace la nuit, l'espoir chevillé au corps, chaque fois, qu'une rentrée d'argent viendrait tout solutionner. Gisèle ne comprend pas la motivation de ces gens. Elle se résigne à se rendre sur le lieu du rendez-vous en se disant que cette fois-ci sera la bonne. Elle y croit, malgré tout, elle essaie de toutes ses forces parce que l'Humanité n'est pas si mauvaise.

Puis la nouvelle tombe.

Changement de lieu.

Madame, vous et votre fille, on vous change d'hôtel.

Ah.

Ce n'est plus un hôtel en centre-ville, il faut prendre le bus et se rendre dans la *banlieue*. C'est terrible, ce mot ; la banlieue. Gisèle entend dans la bouche de certains comme ce mot pue, comme ce mot hurle. Comme il vous stigmatise. Comme il vous dessine de mauvaises étiquettes sur le milieu du front. Comme il sent fort le paria, la mauvaise recrue, les âmes

laides qui trafiquent et qui distillent leur virus un peu partout dans la ville, au mépris des *gens bien*.

Banlieusardes. Vraiment.

Elles prennent le bus et comprennent, à peine ont-elles pénétré le hall d'entrée, que les cailloux qu'elles ont semés derrière elles vont tomber dans la lave.

Oui, c'est un hôtel de banlieue qui pue. Un hôtel pour immigrés, un hôtel pour *sauvages* où la crasse le dispute à la promiscuité, où la chaleur et l'énervement génèrent un tourbillon de bactéries et de maladies. Un hôtel pour Gisèle et Karelle.

Karelle lâche la main de sa mère et contemple le désastre de la tapisserie qui se décolle, des coins de murs noircis d'humidité et de moisissures, de la couleur de la moquette, approximative, inquiétante – a-t-on vraiment envie d'y marcher, même en chaussures –, des plinthes décollées de moitié. Et cette odeur, se dit Karelle. Qu'est-ce que ça sent. La pauvreté, la vie des uns et des autres qui devient la vie des uns sur les autres. Elles se dirigent vers la chambre qui leur a été attribuée. Elle a l'allure du couloir. Elles contemplent le lit, valises encore aux bras, et aucune d'elles n'a envie de toucher ne serait-ce que le rebord de la couette, un peu blanche, un peu brune, parsemée de minuscules taches noires dont elles ne saisissent pas l'origine. Dormir. Se disent-elles. Nous allons dormir là-dedans, manger là-dedans, respirer là-dedans.

Gisèle pousse un long soupir avant de poser leurs affaires sur le lit. Elle se résigne : il n'y a que cela à faire, en attendant les jours meilleurs que la préfecture voudra bien nous annoncer. Alors Karelle fait de même, dépose ses bagages en se demandant quelle couche invisible de microbes viendra les recouvrir. Elle imagine un nuage qui se dépose, enveloppe son nounours, son pull, son sac à dos, sa brosse à cheveux, sa brosse à dents.

Un stratagème identique se met en place pour la nourriture, à ceci près qu'il faut en plus affronter le bus, un long trajet à cacher les tupperwares dans le sac, à les protéger, à ne pas les exposer dans le hall de l'hôtel. Entrer rapidement dans la chambre, s'occuper du radiateur, se résoudre à s'asseoir par terre, contre la fenêtre ouverte, le bas du dos contre la plinthe humide, à cet endroit du sol où il faudra poser la paume des mains pour espérer pouvoir se relever.

C'est un coup à ne plus avoir envie de manger, un coup à se laisser crever de faim, le nez rivé à la moquette, pour tenter de dénicher

l'in vraisemblable, la bactérie visible à l'œil nu, celle qui, pour on ne sait quelle raison, grimperait jusqu'au tupperware, se hisserait jusqu'à la fourchette, et alors, on mourrait d'on ne sait pas trop quoi, d'une maladie inconnue née dans un hôtel lugubre pour *immigrés qui font chier*, à toujours squatter. *Ce n'est tout de même pas ce qu'il y a de plus grave au monde, parole de préfecture.*

Le lendemain, Karelle entreprend de visiter les lieux.

Elle rencontre les enfants, parle aux mères, celles qu'elle comprend, du moins. Il y a autant de nationalités que d'individus, et contrairement à ce qu'elle a déjà entendu, l'Afrique n'est pas un pays, encore moins constitué d'une seule langue. Non, madame, je ne parle pas l'africain, à moins que toi, tu ne parles l'européen. Les enfants se grattent, les cheveux, la peau. Karelle scrute son propre épiderme, sa chevelure, fouillant de la pulpe de ses doigts la moindre trace d'une quelconque invasion. Elle a peur – une peur terrible – et chaque jour, elle scrute avec attention ses bras, ses cuisses, ses mollets, la naissance de sa nuque. Elle craint le moindre picotement, prête à lancer de grands coups de ciseaux dans ses longs cheveux plutôt qu'endurer un seul pou, une seule lente. Les bestioles deviennent son obsession.

Les petits garçons se promènent torse nu dans les couloirs, profitant de l'absence de surveillance pour courir à leur aise, frapper à toutes les portes, s'amuser, les pieds nus sur la moquette ravagée. Karelle observe leur ventre d'un peu plus près et ne comprend pas ce qui s'étend sur leur buste, sur leurs omoplates. De grandes plaques rouges se déposent sur la quasi-intégralité de leur corps, y vivent et y meurent, transformant la douceur de leur peau en tissu rugueux aussi rigide que du carton.

Elle s'approche de l'un d'entre eux, Imran, plus rouge encore que les autres enfants réunis :

— Ça te fait mal ?

— Oui, ça brûle par endroits. C'est quand on sort du lit, il y en a tous les jours un peu plus, répond Imran en se grattant avec énergie.

En s'approchant de plus près, Karelle s'aperçoit que ce ne sont pas des plaques, mais des sortes de petites piqûres qui s'étendent de façon anarchique sur tout le buste. Elle voit, non sans en ressentir un certain malaise, que les piqûres rouges ne s'arrêtent pas à la naissance du pantalon.

— Tu enfiles un pyjama, pour dormir ?

— Maintenant je mets un slip, parce que j'ai déjà eu des mauvaises surprises, dit Imran avec un petit sourire gêné.

Karelle se surprend à penser tout haut :

— Des piqûres ou des morsures ?

— Tu crois qu'on se fait bouffer par des bestioles ? répond l'enfant, que l'habitude de la douleur ne trouble plus.

— J'en ai l'impression. On dirait bien que ce sont des insectes, qui font ces choses sur ton corps.

Karelle ignore l'existence des punaises de lit, des vermines invisibles qui prolifèrent dans ce genre d'endroit et mangent la peau des enfants. Elle fait le tour de toutes les femmes pour leur demander d'habiller les petits la nuit, leur explique, comme elle peut, qu'il vaut mieux crever de chaud que se faire dévorer. Elle, pourtant si jeune encore, se surprend à inspecter ses camarades chaque matin, de plus en plus inquiète, de plus en plus agacée devant cette fatalité : personne ne peut rien y faire.

Elle serait prête à s'enrouler dans du papier toute la nuit, à dormir en tenue de ski si elle en trouvait une, mais jamais plus elle ne s'allongera dans son lit en laissant le moindre centimètre de sa peau dépasser. Instinctivement, elle se gratte par mimétisme. Elle comprend l'origine des minuscules traces noires sur les draps, le matelas, la petite lampe sur la commode. Ce sont leurs déjections. Cette pensée effleure à peine son esprit. Elle aurait honte de la formuler à haute voix. Chaque nuit, tous autant qu'ils sont, ils dorment dans la merde des punaises.

Lorsque Gisèle s'allonge sur la couette, les yeux fermés sur les taches qu'aucun lavage ne pourra plus atténuer, elle visualise Pharel. Son esprit redessine la silhouette de son époux ; le large contour de ses épaules, son front bombé et ses cheveux rasés, ses mains douces et fermes. Elle convoque le souvenir de sa voix, puissante et rauque, habituée à la parole brève et efficace. Elle se concentre sur son rire, éclatant, cuivré, si communicatif que tout le monde finissait par rejoindre sa jovialité. Comme il lui manque, ce rire, au sein de cette chambre froide où son unique source de chaleur est la main de sa fille. Elle sait que Pharel trouverait les mots pour lui rendre un peu de sa force, pour l'aider à sortir de ce lit, jour après jour. Elle a accepté de vivre sans lui, pour cette chambre-là.

Elle entend ses douces paroles :

*Il n'y a pas de peur dans l'amour ; l'amour parfait chasse la peur*¹.

Se préserver de la peur de l'échec, pour Karelle.

*Fais de moi comme une empreinte sur ton bras, car l'amour est aussi fort que la mort*².

Il y aura peut-être d'autres hôtels. Ou, dès demain, la vie changera du tout au tout, qu'en sait-on. En attendant, elle puise dans l'amour niché au fond de sa poitrine le courage de mener Karelle à bon port.

Une autre question la taraude ; l'école.

Être scolarisée lorsque l'on change de lieu quasiment tous les mois, ce n'est pas une mince affaire. Cependant, Karelle y tient, elle sait que l'école est obligatoire. Ici, on te laisse dormir dans la crasse et la vermine, mais il n'est pas question que tu manques un jour d'école. Karelle sait qu'elle est douée, elle a – comme le lui a dit sa nouvelle enseignante – des prédispositions. Elle est en CM1, elle apprend l'accord de l'adjectif, le passé composé, les fractions, les triangles isocèles et équilatéraux, elle apprend le royaume des Francs, les Carolingiens et les Mérovingiens, le sacre de Clovis, *nos ancêtres les Gaulois*. Elle apprend les scribes, les chevaliers et, bien avant eux, les hommes préhistoriques, elle apprend l'homme de Neandertal, l'*Homo sapiens*, l'*Homo sapiens sapiens*, elle apprend le traitement des eaux usées, le nom des feuilles des arbres, elle apprend les multiplications et les soustractions, elle apprend qu'il faut respecter les horaires, les croyances et les non-croyances, elle célèbre la fête des Mères puis la fête des Pères, sans que personne lui demande pourquoi ça lui fait si mal, de fabriquer un objet que son père ne recevra jamais, elle apprend les principes fondateurs de l'hygiène, pourquoi faut-il bien se laver les mains, se laver les dents, se laver les cheveux ; pourrait-elle avouer que, tandis que ses camarades font la chasse aux microbes avant de prendre leur petit déjeuner, elle fait la chasse à la vermine qui pourrait ronger sa peau et les racines de ses cheveux. Elle apprend, elle ne fait que ça. Elle prend tout ce qu'on lui offre, organise les méandres de son esprit à défaut de rendre hommage à son corps. Elle veille à son aspect, prend soin de ne jamais se gratter, ni les cheveux, ni les poignets, elle tente de se fondre dans un moule qu'elle juge confortable voire agréable. C'est qu'elle en oublierait presque que le retour de l'école implique de regagner la chambre d'hôtel.

Elle lit.

Elle découvre que le temps de lire un *Chair de poule*, un *Astérix* ou un *Boule et Bill*, la chambre d'hôtel s'oublie, s'apaise, s'amoindrit pour céder la place au mystère et à d'autres mondes où le bruit du froissement des pages vient à peine troubler nos pensées et nous rappeler à la réalité. Elle fait la lecture aux gosses ignorant ce qu'est une BD, elle leur fait peur en leur lisant les pires histoires de R. L. Stine. Les mères ne s'en plaignent pas, parce que, pendant ce temps-là, la marmaille débraillée ne court pas dans le couloir en cognant à toutes les portes. Elle se concentre sur sa lecture en espérant ne pas voir le pli de souci et de chagrin sur le front de sa mère, lisible comme les parchemins reproduits dans les manuels qu'elle a découverts à l'école. Elle voudrait la serrer dans ses bras, se laisser aller, rien qu'un court instant, à juger cette vie qu'elles n'ont pas choisie, mais elle a la certitude que sa mère ne lui en laisserait pas l'opportunité. La dignité, ma fille, la dignité. Non pas qu'elle lui interdirait la moindre marque de tendresse, l'estime présente et légitime entre une mère et sa fille. Aux yeux de Gisèle, cet amour, indispensable, omniprésent, ne doit pas se teinter de la couleur du regret, il ne doit pas porter le masque de la colère et du désœuvrement. Il faut s'en remettre à Dieu, à Ses jugements, à Ses plans les plus sacrés et les plus indiscutables. Pourquoi a-t-Il fait Gisèle si batailleuse, pourquoi a-t-Il fait Karelle si intelligente, si perméable à la découverte de ce nouveau monde. C'est parce qu'Il sait qu'elles possèdent dans leur cœur toutes les qualités pour *survivre*. Voilà vraiment ce qui intéresse Gisèle, ce qui soigne son âme et lui donne la force d'avancer : vivre, exister, être de couleur et de chair dans le regard de ceux qui nous entourent, naître à leurs sentiments, naître à leur intelligence, leur faire oublier que nous sommes des Noirs, leur faire oublier que nous sommes des Africains. Être simplement humains, doués de paroles et de sensibilité, doués du cœur et de l'âme, aussi désireux que tout un chacun de réussir notre vie en participant à celle de la communauté, en payant nos impôts, en consommant et en contribuant ainsi à donner du bonheur aux commerçants.

Gisèle a longuement réfléchi au but de sa vie en France, elle ne fait que ça. Elle n'est pas animée du désir de s'approprier un territoire tout en se vautrant dans l'oisiveté et le mépris des institutions. Elle veut travailler, payer, voter, lire les journaux et connaître l'histoire de ce pays qui est devenu le sien. Elle ne considère pas la France comme un asile provisoire, un faire-valoir pratique en attendant de trouver mieux. C'est le pays qui lui tend les bras pour une durée indéterminée, ce pays qui lui donne la force

d'espérer que, peut-être, elle aura un jour le droit de renouer avec ses racines. De retrouver ce mari qui lui manque, qui chaque jour la hante, parce qu'elle sait qu'il n'y aura jamais personne d'autre que lui. Il n'est qu'un seul cadeau que Dieu puisse offrir : c'est Pharel. La France, c'est ce havre de paix avant de retrouver l'âme sœur.

La France, c'est avant tout pour sa fille. C'est la destinée de Karelle, bien plus que la sienne, et elle voit déjà grandir dans le cœur de son enfant l'amour et la reconnaissance pour sa nouvelle patrie. Un amour démesuré.

Il en est ainsi de Karelle, Gisèle le sait bien.

Démesurée.

Tout en elle est grand, assoiffé, affamé, puissant, invaincu, maltraité. Karelle souffre de cette lumière qui s'échappe d'elle et qui la rend si agaçante aux yeux de certains de ses camarades. Ils ne peuvent pas comprendre – ne le pourront jamais, ni au secondaire, ni à l'université – que grandit en elle une soif de revanche qui tend à la dévoration. Être la première, être la Victoire, la tenir au bout des doigts et la déposer aux pieds de sa mère. *Voilà, la vermine a été traitée.* Ça lui vaudra d'avoir mal, elle le sait, même si elle ne mesure pas les conséquences d'un tel acharnement. Ça lui vaudra de ne pas supporter l'échec, de devoir apprendre à contrôler sa peur de la défaite puis d'appeler comme une bénédiction ce débordement d'émotions, le jour où elle saura les contrôler et leur donner toute la puissance artistique qu'elles recèlent. Karelle sait au fond d'elle que la succession de ces hôtels insalubres, la torpeur des corps, l'endolorissement des esprits, sont autant de rouages qui articulent sa mécanique théâtrale. Elle s'en servira, elle grandira ainsi, vaillante et parfois prisonnière de sa lumière qu'on prendra pour de la prétention. Elle n'oubliera jamais ce qui rampait en silence sur les corps des petits enfants. Elle fera siens la douleur et l'endurance, le goût de l'obstacle qu'on peine à surmonter mais qu'on franchit sans y prendre garde. Elle lira pêle-mêle ce qui fait ce qu'elle est ; un mélange, une originalité. Victor Hugo, Aimé Césaire, Nathalie Sarraute, Sony Labou Tansi, Beaumarchais, Sartre, le théâtre, encore et toujours, le théâtre.

C'est dans cet état d'esprit qu'elle aborde la suite, et, pour commencer, ce nouvel hôtel que la préfecture leur a attribué.

Recommencer les mêmes gestes.

Dire au revoir aux enfants pour lesquels on s'était pris d'affection, saluer les mères, chaleureusement : on partage leur angoisse et leur sensation de stagnation, en ces temps où semble figée l'éternelle indifférence des hommes pour ces femmes qui pourraient passer trente ans dans cet hôtel sans qu'il y ait à y redire, pour cette marmaille bruyante et gênante qui a eu la mauvaise idée de naître.

Refaire la valise, avec cette sensation de ne jamais avoir réussi à la défaire. On nettoie comme on peut, avec ce sentiment diffus de se sentir un peu sale, avec cette appréhension d'emporter avec nous ce qui rampe dans cet hôtel, de le déposer à l'avance sur le prochain lit. On essaie de se persuader, après quatre mois passés ainsi, que tout sera mieux, dorénavant. Que l'avenir promet du beau, qu'il faut y croire plus que jamais. Un nouvel hôtel, une nouvelle espérance, avec cette conviction que plus on change d'hôtel, plus la perspective de notre régularisation approche. Puisque l'on s'occupe de nous. Puisque l'on s'occupe de nous loger.

Elles sortent le cœur léger, à mille lieues de penser à cette expression qu'elles ont déjà entendue, *tu sais ce que tu quittes, mais tu ne sais pas ce que tu trouves*. Elles retournent s'installer en centre-ville, près de la gare, où tout est plus accessible, y compris l'amie dévouée, c'est un avantage. Le premier hôtel, qui n'était pas loin de là, était, après mûre réflexion, très correct ; il remplissait les promesses les plus élémentaires : l'hygiène.

La propreté.

Elles se disent que le centre-ville est sans nul doute un gage de qualité. On va retrouver un sol propre, sur lequel on peut s'asseoir s'il nous en prend l'envie, poser ses paumes pour se relever, s'y allonger pour lire un livre. Un lit qui sent le frais, un lavabo blanc, une moquette qui approche de l'impeccable.

— Aïe, je connais, dit l'amie. Il va vous falloir du courage, beaucoup de courage.

— Comment ça ?

L'amie ne répond pas. Que répondre à ça. Elle se contente de baisser la tête, en même temps que Gisèle, de la saisir par les épaules, parce qu'un geste de la main a parfois plus de force et de valeur que tous les mots que l'on pourrait prononcer.

Karelle se joint à cette communion d'amitié.

Jusqu'ici, ce n'est pas son esprit qui a souffert. C'est bien son corps. Emprisonné, sali, recouvert de poussière et de couches protectrices de vêtements. C'est son corps qui refuserait presque de retourner au combat, face à la crasse, à la promiscuité, face à tous ces fluides corporels inconnus jusque-là qu'il faut apprendre à tolérer. Son esprit, lui, vaque à des occupations plus nobles, parce que l'école existe, parce qu'elle est gratuite. Sans cela, on se laisserait aller. À ne pas se laver. Pourquoi pas.

Son esprit la protège, Karelle le sait.

Les yeux rivés sur la façade de l'hôtel qui ne paie pas de mine, elles savent que tout est à recommencer. Tout. Prendre son courage à deux mains, ne serait-ce que pour puiser en soi la volonté d'entrer dans le bâtiment. C'est comme passer à l'ennemi, serrer le cœur d'un Maï-Maï, faire la bise à un militaire. Il en faut, du courage, pour effectuer le premier pas. Chacune un bras emprisonné par ses affaires, elles se donnent la main qui leur reste libre, et avancent ensemble, toutes deux avec cette boule dans leur gorge qui grossit à mesure que leurs pas les mènent vers le hall d'entrée.

Elles y entrent.

Gisèle donne son nom et le papier de la préfecture, signé et tamponné. L'homme les regarde un petit moment et dit *Je vous attendais*. Il leur adresse un léger signe de la main, ça signifie *Suivez-moi*. Par ici on ne prend même plus la peine de parler. L'odeur monte, vous envahit, minutieusement, étape par étape. Ce n'est pas une odeur très forte, quand vous restez dans le hall d'entrée. Elle s'empare de vous à mesure que vous montez les étages. Elle vous prend à la gorge, vous serre les tempes, l'odeur du corps qui se laisse aller, l'odeur du corps qui se mélange à d'autres corps, l'odeur du corps qui se répand, qui s'oublie, en tout lieu, en tout temps. C'est à vomir. Karelle est à deux doigts de n'y plus tenir. Si Gisèle ne lui tenait pas si fort la main, qu'advierait-il. Finirait-elle par se courber, le corps plié en deux, pour faire jaillir d'elle le dégoût qu'elle ressent d'être là.

— C'est ici, dit l'homme.

Il ouvre alors la porte qui donne sur ce que nous appellerons une chambre.

Partout la même odeur qui épouse les murs, se colle à la tapisserie, glisse sous les portes pour que chaque pièce en soit imprégnée. Mais qu'est-ce que ça sent, exactement. Karelle n'est pas en mesure de le dire. C'est une odeur

qu'elle ne connaît pas. Une odeur qu'elle a respirée dans le précédent hôtel, mais qu'elle n'identifie pas.

C'était si propre chez elle, si lumineux, entretenu, protégé, choyé. À présent, elle respire *ça*, un lieu qui se décrit difficilement ; elle n'est pas certaine de trouver les mots. C'est une odeur de nourriture, de repas mal digéré, d'urine, de coliques, d'humidité, de moisissure, de transpiration ; tout ça à la fois. Il faudrait demeurer là des heures, s'entraîner, trouver la force de dissocier chaque odeur, connaître leur emplacement et leur provenance, savoir les coins à éviter, le morceau de sol et de mur à ne surtout pas toucher. Qui aurait la force de faire endurer un tel supplice à son nez.

Une pensée fugace traverse Karelle, tandis que sa mère discute des règles à respecter avec l'homme qui les a accueillies : et si la reconnaissance venait avec l'expérience. Sans doute qu'en vivant ici suffisamment longtemps, l'habitude de l'odeur est telle qu'on la détecte et qu'on la nomme : ceci est une odeur de nourriture, ceci est une odeur de pourriture, d'ailleurs, l'une n'empêche pas l'autre. Cette pensée l'angoisse.

Mon Dieu, combien de temps vont-elles rester.

Gisèle perçoit-elle la détresse qui naît dans le regard de sa fille. Elle se retourne vers elle, tandis que l'homme referme la porte, après être sorti de la pièce, à l'aise en ces lieux, comme si son costume et sa chair avaient épousé tout ce qui constitue les caractéristiques de cet hôtel, les avaient faites leur. Il ne souffre pas, cet homme, il en a pris son parti, en bon travailleur qui accomplit la tâche pour laquelle il est payé. Sans doute ne s'aventure-t-il pas trop longtemps dans les étages, et reste-t-il sagement à son poste dans le hall d'entrée. Il laisse les femmes de ménage s'activer dans les couloirs et les escaliers, il ne consent à monter que s'il y a urgence, du genre vital. Il n'est pas bête, l'employé, il a trouvé la bonne planque.

Karelle sent les larmes monter mais elle se retient, elle mord ses lèvres jusqu'au sang. Jusqu'à présent, elle n'a jamais pleuré, hors de question de commencer aujourd'hui. Ne pas pleurer devant sa mère, ce serait pire que tout. Le mot *dignité* est gravé dans sa chair, même si Karelle ignore encore qu'un jour il se désintégrera, ce mot, qu'il la laissera chancelante pour mieux la faire renaître, en tant que jeune femme à l'esprit brillant.

Elle n'en est pas encore là.

Son esprit n'est qu'une chimère trop occupée à s'armer de volonté pour surmonter cette épreuve, la pire de toutes : l'odeur. Comment vivre avec ça,

matin et soir. Comment surmonter son dégoût pour réussir à manger, avant de se rendre à l'école. Comment ne pas avoir honte des limites du corps, quand il faut accomplir un geste tout bête, si simple, que ce contexte rend honteux : se rendre aux toilettes.

Les toilettes ne sont pas individuelles. Gisèle et Karelle l'ont vite compris en parcourant la chambre. L'homme n'a pas pris la peine de leur expliquer, sans doute a-t-il pensé qu'elles s'en rendraient compte bien assez tôt. Les toilettes sont collectives, avec leur lot de règles qui ne sont pas respectées, les mesures d'hygiène que l'on oublie de prendre. Être payé pour nettoyer nécessite-t-il de plonger les bras tout entiers dans la crasse de ceux qui ne respectent pas les lieux. Les agents d'entretien ont décidé que non, à en juger l'état des sanitaires aussi désespérants qu'une fosse commune. Un véritable anéantissement.

Voilà ce que pense Karelle, quand, la vessie pleine, elle se décide à s'y rendre, ne pouvant faire autrement. L'humiliation n'est pas qu'olfactive. Quand elle aperçoit une jeune fille un peu plus âgée se débattre avec ses longs voiles pour pouvoir uriner, elle l'observe soulever les tissus, une main pour celui du dessus, une main pour celui du dessous. La fille s'accroupit le plus possible, espérant par là que l'urine tracerait le chemin qu'elle lui destine. C'est peine perdue, Karelle aurait pu le lui dire, si elles avaient parlé la même langue. L'urine, par à-coups, vient se déposer sur les voiles, à la limite des chevilles. Elle ne semble pas en être affectée. Karelle la voit se relever, l'urine gouttant encore le long de la cheville, et rabaisser ses voiles avant de s'enfuir, sans avoir pris le temps de laver ses mains. Pour faire quoi, après ça, songe Karelle. La jeune fille évolue donc en ces lieux en laissant derrière elle une légère odeur d'urine, rance au fil des jours, et il n'est personne pour se dire que c'est écœurant. Karelle se plie à certains horaires, pour espérer ne croiser personne. Baisser son pantalon et uriner devant d'autres, même des jeunes filles de son âge, c'est au-dessus de ses forces. Elle est prête à endurer beaucoup, à commencer par une dégringolade sociale encore plus forte, sans céder la moindre parcelle de sa dignité.

C'est un petit quelque chose qui restera, pour toujours. Être en phase avec son corps, lui offrir le meilleur, à commencer par l'hygiène, une hygiène irréprochable. Ne jamais se négliger, en aucune façon. Ne rien accepter qui irait au-delà des limites qu'on a imposées à notre corps. Des

ongles aux cheveux, Karelle choisira la coquetterie, l'arme d'un sourire aux dents impeccablement blanches et ce ne sera pas une marque de superficialité, au contraire, ce sera le refus d'un certain aspect de la pauvreté, la crasse. Plus jamais les poux, plus jamais les punaises de lit, plus jamais l'urine le long des chevilles, plus jamais les tupperwares placés sur une moquette poisseuse, plus jamais la nourriture posée à terre avec la fenêtre ouverte et le radiateur brûlant, plus jamais l'odeur de la défécation, de l'urine encore tiède, plus jamais le constat implacable de l'abandon des corps et des âmes. Parce que oui, Karelle en est certaine, oublier à ce point le respect de son corps, c'est oublier de choyer son âme, son esprit, la profondeur de ses pensées. Au final, que reste-t-il de notre petite Humanité, si on pue sans s'en apercevoir, si l'odeur de la peau qui s'oublie devient si banale qu'on la trimballe partout sur soi, jusqu'au dégoût que l'autre ressent pour toi.

Elle sent dans sa chair chaque fois qu'elle croise quelqu'un dans cet hôtel que la pauvreté est une étiquette à la colle puissante. Une étiquette visible au milieu de ton front. Si tu n'y fais pas attention, elle s'étend, s'étend, jusqu'à prendre possession de l'intégralité de ton visage avant de dévorer ton buste et ton ventre. Tes mains suivront, tes jambes, tes chevilles, tes pieds, et alors, sans que tu y prennes garde parce que tu y seras habituée, tout ton corps respirera la pauvreté, ton langage sera le langage de la pauvreté et les autres liront sur toi la pauvreté : ton néant social page après page.

Karelle choisit la lutte.

Karelle choisit d'être absente à ce monde tant que ce monde durera.

Elle se demande.

Combien d'hôtels, combien d'indignités à subir avant de naître enfin, dans ce pays qui fait tant de promesses. Deux mois se déroulent dans ce nuage d'insalubrités avant que la préfecture ne les contacte à nouveau : il faut encore changer d'hôtel.

Le cafard.

Karelle en a fait le tour. De son symbole à son anatomie en passant par les romans qu'on lui consacre, au fil des années, Karelle a tout lu. Elle connaît par cœur leur forme oblongue, leur carapace en arceaux et leurs

longues antennes. Leur grouillement dans les coins de murs, leurs dérapages contrôlés dans les sanitaires. Les cafards aiment l'humidité et dans cet hôtel, ils sont servis, c'est un paradis. Sur la moquette, sous le lit, dans la baignoire, dans les sanitaires communs, l'endroit le plus sale de la planète, et le plus savoureux pour les cafards. Elle les observe se déplacer en ligne courbe le long des plinthes dans le couloir qui mène aux W-C, s'amonceler les uns sur les autres et se nicher derrière la cuvette. Si bien que se soulager devient un enjeu sportif qui consiste à uriner avec la nuque retournée à soixante degrés pour vérifier qu'un des leurs n'aurait pas la bonne idée de se hisser jusqu'à tes épaules, ta nuque, tes cheveux. Karelle passe son temps à glisser sa main contre sa nuque, à la naissance de ses cheveux, terrorisée à l'idée d'y sentir une patte ou un morceau de carapace. Il y aurait peu de chances que ça arrive, mais l'angoisse confine à la paranoïa, dans ces lieux où tes pieds et tes mains rencontrent des insectes grouillant à chaque pan de moquette ou de mur. Uriner devient un stress quotidien.

Les cafards aiment l'humidité, ne cesse-t-elle de se répéter. Partout dans l'hôtel, elle repère des choses collantes sur le sol, sur lesquelles, prisonniers, ils se laissent mourir. Dans les chambres, les pensionnaires déposent des boîtes de conserve badigeonnées de vaseline. Ils y ajoutent un peu de nourriture pour attirer la vermine. Peu cher et efficace ; Karelle leur est reconnaissante pour tant de débrouillardise. Il y en a tellement qu'on les retrouve morts, plats et secs, à l'entrée des plinthes ou des trous dans les murs. La nuit, Karelle les entend se déplacer, gratter le long des fissures, et ce petit froissement qu'on aurait voulu prendre pour les ailes d'un papillon lui soulève le cœur. Elle n'en dort pas. Elle a peur. De ce qui pourrait entrer en elle, de ce qui pourrait galoper sur elle. Elle a peur de se gratter le bras en pleine nuit et que son doigt, tout à coup, entre en contact avec la petite chose noire et froide. C'est un cauchemar et ses yeux restent ouverts, toute la nuit, lorsque l'angoisse est à son paroxysme. Elle se concentre sur la respiration de sa mère, tente de s'apaiser comme elle le peut, le cœur au bord des lèvres, parfois, quand les frottements contre les murs se font trop insistants.

Quelques années plus tard, lors de ses pérégrinations à la bibliothèque, elle est tombée sur un livre. Un livre qu'elle ne voulait pas lire. Une longue nouvelle plutôt qu'un roman. Elle en a caressé la couverture, attentive à ses

souvenirs, convoquant les plus durs d'entre eux, les plus sales, surtout. Elle s'est mise en état de le lire. Il lui fallait l'angoisse, la panique au bord des yeux, le vertige de découvrir qu'on pouvait écrire sur un tel insecte. Il lui a fallu se mettre en condition d'accueillir ce texte comme il se devait, avec l'expérience qui était la sienne, avec sa connaissance intime des blattes et des punaises de lit, la manière de les repérer, les contourner, les éradiquer. Il lui a fallu faire fi de ses préjugés et de son dégoût, aller au-delà de ses souvenirs les plus répugnants, pour comprendre l'essence de ce texte, pour aimer Gregor Samsa, pour entrer dans le *corps* de ce héros mort avant d'être né, mort à la vie sociale, à la vie professionnelle, mort à l'amour. Kafka a fait de ses plus grands dégoûts de la littérature. Elle se souvient s'être installée à même le sol – une habitude prise de longue date. Elle a soupesé le livre, en a contemplé la couverture quelques minutes, puisant en elle le courage d'y retrouver la saleté, la rage, le dégoût, le sentiment d'humiliation, mais aussi la paresse, la passivité, l'envie de laisser couler, de laisser la vie suivre son cours jusqu'à nous mener tranquillement vers la mort. Elle en a lu le titre, puis le nom de l'auteur, avant d'attaquer la première page.

Kafka, *La Métamorphose*.

Pour l'heure, elle est au milieu de la nuit.

Karelle vient de se réveiller.

Ça commence par une gêne, un frottement désagréable qui semble provenir de l'intérieur de sa tête. De légers acouphènes la mettent en alerte, elle n'en comprend pas la provenance. Il ne se passe rien de plus, elle finit par s'endormir à nouveau. Faire sa toilette, petit-déjeuner, se rendre à l'école, déjeuner, retourner en classe, revenir de l'école, dîner... Les heures passent accompagnées de maux de tête qui la terrifient. Elle sent qu'il y a quelque chose dans son oreille, ou plutôt, elle a la certitude que quelque chose pèse dans son oreille. Ce quelque chose ne bouge plus, l'intense besoin de gratter est moins lourd, mais la gêne persiste, douloureuse. Elle tient encore deux jours ainsi. Tétanisée de honte, elle préfère ne rien dire. Elle n'arrive pas à en parler, se mure dans le silence, et constate, heure après heure, qu'elle n'entend plus rien de l'oreille droite. Quelque chose est dans sa tête, c'est évident. Quelque chose est dans sa tête et elle comprend bien qu'elle va devoir parler, si elle veut être soignée – qui sait –, sauvée.

Quelque chose est dans sa tête, mais la morsure de la honte est plus forte que le reste.

La douleur devient si intense qu'elle dévore tout le reste, anéantit son appétit, sa curiosité. Elle finit par se plaindre à sa mère :

- Maman, il y a quelque chose dans ma tête.
- Comme tout le monde ma chérie, ça s'appelle un cerveau.
- Non, maman, j'ai quelque chose dans l'oreille, j'ai mal.

Aussitôt mise en éveil, Gisèle prend le visage de sa fille entre ses mains. Elle ne dira rien, Gisèle, inutile de l'alerter, de faire naître la panique, dans cette chambre, mais aussi, par ricochet, dans tout l'hôtel. Elle n'a pas de lampe de poche et encore moins de téléphone portable pour éclairer le fond de l'oreille de Karelle. Sans savoir de quoi il retourne, Gisèle sait qu'elle va finir aux urgences, avec toute l'humiliation qui en découlera. Karelle a mal et sa concentration est tournée vers sa douleur. Gisèle voit plus loin, et ce qu'elle comprend de la suite des événements lui retourne le cœur. La sans-papiers mène sa fille vers les urgences pour retirer un insecte mort qui s'est niché la nuit à l'intérieur de son oreille, dans un hôtel insalubre loué par l'État à destination des migrants. Quoi de plus humiliant.

Pour Gisèle qui n'a rien d'autre que la dignité pour boussole, c'est l'humiliation la plus cuisante qu'il lui soit jamais arrivée. Déjà elle dresse le buste, consciente de sa force et de sa valeur, au moins pour apaiser la douleur de sa fille.

L'amie les mène aux urgences.

Commence une attente rythmée par le tambour au fond des tympanes et les noms appelés les uns à la suite des autres, jusqu'à ce qu'enfin, *Dia* résonne dans la salle d'attente. Karelle se lève, ruisselante de honte, et cette douleur intérieure la courbe plus encore que cette présence encombrante dans le creux de son oreille. Dans les conditions où elles se trouvent, offrir son oreille au médecin chargé de l'ausculter, c'est comme devoir montrer un pan de son intimité. C'est donner accès à son corps, devoir accepter qu'une barrière cède, pour être sauvée. Résignée, Karelle tend son cou vers le médecin, qui lui soulève gentiment le menton pour trouver une meilleure posture de travail. Sentant combien Karelle souffre de ce qu'elle considère être une entaille à sa dignité humaine, il procède avec lenteur et mesure ses gestes, tout en leur parlant, à elle et à sa mère, pour leur expliquer ce qu'il compte faire, dans les moindres détails.

— Il y a effectivement un corps étranger qui s'est logé dans ton oreille, c'est un insecte.

— Un cafard, murmure Karelle, qui estime à ce stade ne plus devoir prendre de gant.

Le médecin est surpris par la violence contenue dans la voix de cette petite fille, tout à coup. Il s'émeut de cette dureté. *Elle a quoi... 8 ans et demi*, songe-t-il, *c'est mieux pour survivre*. Lui n'aura jamais à endurer la honte d'un cafard dans l'oreille parce que chez lui, pour commencer, il n'y a pas de cafards. Alors il se contente de faire preuve de la plus grande bienveillance, de ne rien laisser paraître dans son regard, surtout pas l'ombre d'un jugement, lui qui ne connaît que trop bien les conséquences physiques de la misère, pour voir défiler des dizaines de patients chaque jour, dans cette pièce où se côtoient toutes les strates de la société. Il accompagne les mouvements de tête de Karelle de la paume de sa main, lentement mais avec détermination, pour la libérer au plus vite de cet insecte mort, le symbole le plus pur pour représenter sa pauvreté et les limites de ce que son corps peut endurer. Karelle se laisse bercer par cette main ferme mais douce, consciente qu'elle n'a rien d'autre à faire qu'abandonner ses forces et sa volonté, nier sa chair quelques instants seulement, et ne plus jamais parler de cet incident. Elle sent l'intrusion de la pince dans son oreille, pour tenter de déloger de quelques millimètres l'insecte mort. Rien n'y fait, il demeure au chaud, se décomposant à mesure que la fièvre augmente.

— Ça va être froid et désagréable, mais je te promets que ce sera efficace.

Elle sent aussitôt le liquide qu'il injecte dans son oreille, et le surplus qui sillonne un fleuve le long de sa joue fait couler ses larmes. Il a pourtant raison, le médecin, c'est efficace : déjà la pince s'achemine vers le conduit auditif et déloge l'insecte inerte, que le médecin dépose sur une lingette stérile dans le fond d'une coupelle. Karelle se relâche tout à coup, elle se rend compte qu'elle avait presque suspendu sa respiration le temps que le cafard, enfin, soit délogé de son corps. Gisèle fixe du regard sa fille. Elle ne supporte pas la vue de l'insecte mort dans la coupelle, qui lui rappelle combien elle a tout perdu, combien aujourd'hui elle est pauvre, elle qui avait tout construit et pouvait prononcer cette phrase, *Je suis heureuse*.

— Tu nettoieras ton oreille avec ce produit pendant une semaine, et ensuite je te promets que tu pourras oublier cet incident.

Il fait un effort pour s'accorder au rythme de ses pensées, Karelle le sent et voudrait l'en remercier. Les choses ne sont pas aussi simples que ce que le médecin voudrait lui faire croire. Dans moins d'une heure, elle sera à nouveau dans son hôtel infesté de cafards et de punaises de lit. Dans moins d'une heure, elle retrouvera ce lieu qui lui troue le ventre, la puanteur, la moiteur, les insectes qui violent ton corps, te colonisent et t'infectent avec je ne sais quelle maladie. Il semble lire dans ses pensées ; en posant délicatement la paume de sa main sur l'épaule de Karelle, il ajoute :

— Vous pouvez aller en pharmacie ou dans le commerce le plus proche acheter une petite boîte de boules Quies. Ça vous tranquillisera.

— Merci, docteur, répond Gisèle en s'efforçant de ne pas baisser la tête, cette fois-ci.

Ce que l'on prend pour de l'humilité ailleurs est ici une marque de rabaissement, d'humiliation, de petite honte à dissimuler, de remords, de chagrin passager. Ce n'est pas ce que Gisèle veut qu'on lise sur son visage qu'elle dissimule en fixant le sol, par politesse et modestie. Ici, les signes qu'elle envoie sont interprétés d'une tout autre manière, elle décide de garder la tête haute, au sens propre du terme. Elle saisit l'ordonnance tendue par le médecin qui lui adresse un sourire. Elle essaie d'y répondre, mais c'est au-dessus de ses forces. Le médecin n'insiste pas et les laisse s'en aller, retrouver cet hôtel insalubre dont il a déjà entendu parler et qu'il ne connaît que sur le papier.

Que conservera-t-elle de tout cela, Karelle. Que restera-t-il dans son cœur de ce sentiment cuisant d'humiliation.

Il restera la volonté de *propreté*, dans son corps, social et physique, un besoin de transparence, *montrer patte blanche*, exposer sous les yeux des plus dubitatifs ce qu'elle a dans le ventre, ce qui gît de plus vivant, de plus dur, de plus intransigeant dans le fond de ses tripes. Faire oublier que l'étudiante, la comédienne, l'artiste brillante insérée dans la société, put un jour avoir à retirer un cafard du fond de son oreille. Faire oublier les toilettes sales et les plinthes noires, faire oublier l'odeur qui imprègne les vêtements, ce qui se digère lentement, ce qui ne se vomit jamais.

Là, sur le devant de la scène, Phèdre va récolter les honneurs. La vermine est loin, ne demeurent que sa passion inassouvie, son désir de vengeance insensé, les cheveux ébouriffés et le corps luisant sous sa chemise blanche.

OceanofPDF.com

Il faut avoir expérimenté la collectivité pour en comprendre tous les secrets, les codes, les ombres et les enfermements. Il faut avoir goûté à ce que l'on nomme un placement. Qu'il soit ordonné par la DDASS, par l'État ou par l'entremise d'une assistante sociale ne change rien à l'affaire. Six mois d'hôtels insalubres pour arriver là, dans un *quartier difficile*, comme il se dit entre initiés, une *zone prioritaire* avec son collègue où l'on apprend la valeur d'un poing plus sûrement que la valeur des temps. Tous ces gens qui voient débarquer un Noir en hurlant *Pas de ça chez nous*, mais en faisant semblant d'ignorer que les codes des quartiers sont plus injustes et monstrueux que ce que Karelle a vécu durant ses huit premières années dans son pays. La petite fille ne comprend pas où elle vient d'atterrir. Gisèle, elle, observe cette immense tour grise constituée de fenêtres ridiculement petites, ce que les habitués des lieux nomment des *cages à lapins* – autrement dit des barres HLM. C'est gris, pluvieux, bétonné, triste à en crever, avec son lot de matelas à même le sol, de pisse dans les cages d'ascenseur, de murs tagués et de trottoirs troués. Les ascenseurs sont plus souvent en panne qu'on ne compte de beaux jours en été, on s'insulte de *pute* et se tape dans le dos à coups de *frerot*. On installe des quartiers crades au pied des prisons et on se campe bien droit, les mains sur les hanches, pour dire aux gosses qu'il ne tient qu'à eux de préparer leur avenir. Ça dégueule de condescendance tout en créant des cartes scolaires et des politiques territoriales qui ne donnent d'autres choix aux nouveaux arrivants que s'installer *entre gens de la même tribu*.

Karelle se contente d'arpenter la rue de son « foyer », un appartement situé au troisième étage de la tour grise. L'endroit est propre, ce qui est un avantage sérieux. Elle s'habitue à grimper les étages sans accorder un regard à l'ascenseur ; elle s'habitue à la rue qu'elle arpente de long en large

et qu'elle commence à connaître par cœur. Elle sait quel coin éviter, quelles heures privilégier. Elle s'habitue, parce qu'on s'habitue à tout, dans la vie. Son existence se rythme des allers-retours à l'école, des visites de l'assistante sociale qui les aide à préparer leur dossier de demande de régularisation, pour devenir des citoyennes à part entière. Elles y croient dur comme fer : elles s'intègrent, elles travaillent avec acharnement, après tout ce qu'elles ont traversé, elles veulent cette vie qu'elles méritent. Karelle se sait une excellente élève, Gisèle, quant à elle, n'attend qu'une chose, pouvoir enfin prétendre à un métier en toute légalité.

Ce foyer sera leur vie durant quatre longues années. Quatre années passées à se battre, à espérer, à blinder leur dossier, à suivre les démarches pas à pas, à solliciter l'administration lorsque la demande de régularisation sera rejetée la première fois. Malgré la sensation de n'être nulle part au bon endroit, Karelle s'accroche, continue à travailler comme une acharnée, offre à sa mère des bulletins scolaires impeccables. C'est de là que naîtra cette fierté immense qui empêche d'accepter toute idée d'échec. Karelle n'est pas du genre à se contenter de la seconde place, à faire sien un adage aussi ridicule que *l'important, c'est de participer*. Elle observe le béton, contemple les ruissellements amples qui se déversent sur le bitume et forment des flaques brunâtres les jours de grosses pluies, les bordures de fleurs systématiquement saccagées, jonchées de mégots, les parcs pour enfants dans lesquels les toboggans et les *tape-culs* sont tagués ou brûlés. Elle ne comprend pas.

Elle est africaine. Elle le revendique. Elle le revendique d'autant plus que la pauvreté se vit autrement dans son Congo natal.

Elle ne comprend pas cette volonté de détruire le peu que nous ayons, cette volonté d'écraser, de salir, d'humilier l'environnement dans lequel de jeunes mères tentent de construire une vie avec leurs enfants. Les vitres des abribus explosées, les flaques de pisser dans les escaliers, les joints dans les parterres de fleurs, quand ce ne sont pas des seringues et des gants. La pauvreté fait le décompte de son lot de trésors sur lesquels on veille farouchement, sans saccages et sans carnages. Elle ne comprendra jamais cette volonté d'arracher à la vie le peu de biens que les plus démunis possèdent.

Le bien le plus précieux d'entre eux : une voiture.

C'est le spectacle le plus étrange auquel sa mère et elle aient jamais assisté.

Nous sommes le soir du Nouvel An. C'est la fête dans le quartier comme partout sur le territoire. Les cris de joie ; les youyous des femmes en liesse ; les pétarades à chaque coin de rue, avec leur lot de hurlements quand le gamin a fait éclater un pétard un peu trop gros pour ses bras trop maigres et qu'il se retrouve à SOS mains ; les bagarres et les insultes éclatent partout parce que beaucoup d'entre eux ne sont pas capables de se réjouir sans finir par se taper dessus. Et, à minuit, la flamboyance, le spectacle ultime auquel Karelle n'a pas été préparée.

Elle est dans le salon avec sa mère quand elle entend l'explosion. C'est intense et surprenant dans son immédiateté. Le souffle est si puissant que les vitres ont tremblé, laissant mère et fille stupéfaites au milieu de la pièce. Aussitôt, Karelle se précipite vers la fenêtre pour observer ce qui se passe en bas. Elle n'a jamais vu un spectacle aussi incompréhensible. Dans quelques années, lorsqu'elle aura à défendre le sujet *Y a-t-il de la beauté dans la destruction* ? Elle songera à cette dévastation, aussi poétique que monstrueuse, lorsque les flammes montent très haut dans le ciel, dévorent la carrosserie des voitures et lèchent les façades environnantes. Le bruit des pneus et celui des vitres qui explosent, les cris des jeunes qui exultent de leur connerie. Karelle compte quatre voitures et trois poubelles. Elle mesure déjà les conséquences auxquelles les ados du quartier n'ont même pas songé.

Dès demain, des travailleurs, jeunes et moins jeunes, plus ou moins diplômés, perdront leur emploi parce qu'ils n'auront plus de voiture. Dès demain, des familles entières descendront dans la rue en se tenant le visage, les joues rouges et ravagées par les larmes, des cris de désespoir plein la gorge, comprenant tout à coup que cette nouvelle année en cours leur réserve un lot de misère et de chômage. Au Congo, une voiture est un luxe qu'on ne peut se permettre de détruire. Au Congo, tout signe de réussite sociale, d'ascension vers plus de prospérité est un luxe qu'on ne peut se permettre de détruire. Alors Karelle ne comprend pas. Elle ignore la cause d'un tel acharnement, refuse d'imaginer qu'on puisse déceler un quelconque symbole dans cette destruction organisée, dans le saccage de la vie des gens qui ne nous ont rien demandé, lorsqu'à la pauvreté s'ajoute la stupidité des jeunes de quartiers. *Tradition populaire*, répliqueront-ils, *qu'est-ce ça peut foutre, de toute façon on n'a rien*. Si, vous avez, aurait

envie de répliquer Karelle, mais vous cassez, vous salissez, vous détruisez ce que les gens construisent.

— Ferme la fenêtre, c'est dangereux !

Gisèle est affolée par cette violente agitation en ce soir de fête où tout le monde devrait s'embrasser et se serrer dans les bras. Elle a été habituée à plus d'amour, à plus de ferveur spirituelle, plus d'entraide et moins de carnage. Gisèle ne comprend pas non plus de tels comportements. C'est donc en France, pays des Lumières, qu'on se permet de tout cramer. C'est dans ce pays qui s'autorise tant de leçons de morale que l'on trouve des animaux prêts à brûler ce qui ne leur appartient pas. Gisèle ne peut s'empêcher de penser qu'en se comportant de cette manière, ils correspondent exactement à l'idée que se font d'eux les Français dits *de souche*. Ils leur obéissent au doigt et à l'œil, donnent chair aux pires clichés qui courent sur eux, se conforment en tout point aux lieux communs sévissant sur les chaînes d'information continue. Ils ne deviennent ainsi que des délinquants de quartier qui, immanquablement, échoueront dans la prison la plus proche.

Karelle colle son front contre la vitre de la salle à manger. Ce spectacle la fascine. Elle n'a jamais vu des incendies de cette ampleur. Ça illumine tout le quartier jusqu'aux façades en face. Les gens se précipitent pour fermer leur appartement et leurs volets. Elle ne tarde pas à comprendre pourquoi. La fumée monte alors, noire et opaque, chargée de particules qui se collent dans la gorge et les narines. Ça sent un mélange de goudron et de plastique brûlé, une odeur qui se répand et s'incruste dans les vêtements.

C'est inoubliable.

Le lendemain, lorsque Karelle descend pour constater les dégâts, elle est fascinée par les formes qu'ont prises les voitures, fondues et noircies, éclatées, des pneus aux vitres. Les poubelles ne sont plus qu'un amas fondu et éventré dans le caniveau. Près d'elle commencent à pleurer des mères de famille et des pères désemparés, balançant des coups de pied de dégoût dans la carcasse de ce qui était, la veille encore, leur voiture. Karelle se contente de les observer, trop jeune pour trouver les mots qui réconfortent. Existe-t-il un vocabulaire assez fort, assez imagé, assez expressif, pour soulager des travailleurs pauvres, des gens humbles et capables d'accepter beaucoup, du moment qu'on ne leur prend pas de quoi faire chauffer leur marmite. Tout cela sent la honte, la victimisation, Karelle sent à quel point

être né dans un quartier ne donne pas un passeport pour les larmes et les cocktails Molotov. Elle se demande s'il ne faut pas être né ailleurs pour prendre conscience de la valeur de ce que nous avons.

De là vient sa force, son obstination.

À se rendre au collège chaque matin, lire, *La Farce du cuvier*, *Les Fabliaux du Moyen Âge*, ingurgiter le programme de cinquième, se faire l'honneur d'être ce qu'on appelle une tête de classe ; les professeurs, eux, disent : *une élève moteur*. Elle en oublie parfois sa situation au milieu de ses camarades, au seuil de son adolescence. Avec les centimètres en plus, les goûts musicaux et les sensibilités littéraires qui s'affirment, les bavardages et les éclats de rire. Être une jeune sans-papiers en quête de perfection scolaire n'empêche pas le bonheur d'être une enfant qui ressemble à n'importe quel autre enfant. Elle sait que sa mère a régulièrement rendez-vous avec l'assistante sociale qui se charge de leur dossier, dans l'attente d'une nouvelle procédure. Elle s'en préoccupe de loin en loin, davantage concernée par sa vie sociale, ce qui, dans le fond, est le rêve de beaucoup de mères, parce qu'il n'y a pas plus agaçant qu'un adolescent épanoui.

Karelle n'a pas idée, en rentrant chez elle ce jour-là, que l'administration l'attend au tournant.

Elle s'observe dans la glace, l'eau froide goutte encore le long de son visage qu'elle vient d'asperger d'eau. Elle reste un instant penchée au-dessus du lavabo, les omoplates paralysées par la peur qui la prend tout à coup, elle qui a commencé à se construire en France, elle qui connaît à présent les dangers de revenir au pays. Elle sait que tant que son père ne sera pas retraité de l'armée, il n'est pas question – au moins pour sa mère – de rentrer. Elle a goûté à la France, à ce pays qu'elle aime désormais, à sa culture, ses auteurs, ses idées, ses occasions multiples et sans cesse renouvelées. Elle se murmure : *Je suis une étrangère, je dois être expulsée*.

C'est en tout cas ce qui est écrit sur la feuille blanche glissée dans le dossier avec lequel est venue l'assistante sociale. Elle lit rapidement des mots tels que *préfecture* ou *séjour*. Du haut de ses 12 ans et demi, Karelle sait que c'est grave. Il suffit d'observer le visage de sa mère se décomposer, ses traits se figer et ses yeux s'humidifier. C'est un vent violent, une tempête qui s'annonce.

Je suis une étrangère, je dois être expulsée.

Je suis.

Je suis Karelle.
Je suis noire, certes, bon.
Je suis gourmande.
Je suis rigolote.
Je suis cultivée et réfléchie.
Je suis une force qui va.
Je suis sociable et solidaire.
Mais voilà,
Je suis une étrangère, je dois être expulsée.

Elle apprend au passage ce qu'est un acronyme, lorsque l'assistance sociale leur explique que la demande a échoué en leur présentant la décision de Justice qui a été prise quelques jours auparavant : *Obligation de Quitter le Territoire Français*. Gisèle et Karelle se demandent pourquoi. Elles ont fait tellement d'efforts, elles se sont accrochées à tout ce qu'elles pouvaient. Karelle est une excellente élève, Gisèle est une femme exemplaire qui mène sa vie de manière simple et réglée. Elle repense aux paroles de son amie et elle cherche où est la faille. Dans sa situation, dans la mesure où sa famille est en danger au pays et qu'en plus, Karelle s'adapte merveilleusement, pourquoi ne peuvent-elles pas être régularisées.

OQTF

Quatre lettres abattent les frontières de l'espoir et de l'imagination. Quatre lettres insaisissables, face à la réalité de ce qu'on se construisait petit à petit, avec patience et discrétion. Quand faut-il partir, dans quelles conditions, avec quels moyens, aura-t-on le droit de dire au revoir aux nouvelles relations que l'on s'est faites, avant de renoncer à l'école, aux copains, retrouver un pays en guerre où nous ne sommes pas certains de ne pas finir enlevées.

OQTF

Devant ces quatre lettres qui pulvérisent tout ce en quoi elle commençait à croire, Karelle se console en écoutant la voix de son père. Le téléphone n'abolit pas la distance et les frontières. Mais il a le mérite de créer un pont entre elle et Pharel qui la rassure. Elle a besoin d'envisager toutes les possibilités. Si on ne lui accorde pas le droit de rester en France, quelle place aura-t-elle dans son pays d'origine, après toutes ces épreuves. Elle a

besoin de la voix chaleureuse et accueillante de son père, cette voix qui aura le pouvoir de rendre la perspective du retour moins tétanisante. Assise à côté de sa mère qui entortille entre ses doigts le fil du combiné, elle attend que celle-ci ait fini de parler. Elle lève la main vers Gisèle, pour être certaine qu'elle comprend pourquoi elle attend à ses côtés.

— Ne quitte pas, crie presque Gisèle. Ta fille veut te parler !

Karelle saisit le combiné à la volée, avec avidité, comme si sa vie en dépendait.

— Papa, tu me manques beaucoup !

Elle sanglote en s'accrochant à la jambe de sa mère. Elle ne sait plus pourquoi elle est triste : parce qu'elle ne veut plus rester, parce qu'elle ne veut pas partir, parce que demain semble à la fois proche et lointain.

— Ma petite Karelle, pourquoi pleures-tu ?

— J'ai peur.

— Il ne faut pas avoir peur, ma chérie, ça va s'arranger. Ça s'arrange toujours.

— Mais s'ils nous disent de partir, répond Karelle.

— Il faut que tu sois forte, ma Karelle. Je crois en toi.

Les mots qui rassurent, les mots qui réconfortent.

Karelle ignore ce que son père a dit à sa mère. Gisèle tremble moins, elle semble plus apaisée. C'est leur petit secret, à tous les deux, leur bulle d'amour qui protège des agressions, un rempart efficace contre les désillusions. Karelle aimerait que ça fonctionne sur elle. Elle a pourtant la conviction que la nuit sera blanche. Elle laisse les mots de son père couler dans ses veines, l'apaiser. Puis elle se décide à choisir le camp de l'espoir, comme le lui a demandé Pharel.

— Tu as entendu ton père, ma fille. On garde notre courage.

Karelle se laisse aller à son autre refuge, plus proche, plus concret : les bras de sa mère.

OQTF

Karelle se souviendra de ces quatre lettres et les prononcera encore devant le miroir de sa loge, lorsqu'elle se préparera à jouer Phèdre. Elle en accentuera la prononciation, distinctement.

O – Q – T – F

Un entraînement de la langue et des zygomatiques, pour une meilleure articulation quand elle sera sur scène.

O – Q – T – F

OceanofPDF.com

Je jette une bouteille à la mer.

Voilà ce qu'écrira sa professeure principale, lorsqu'elle apprendra qu'une jeune fille aussi remarquable risque de reprendre l'avion et tout recommencer. Comment est-ce possible, une éventualité pareille.

Je jette une bouteille à la mer.

Et cette bouteille, minuscule, si fragile en son centre, à deux doigts de s'emplir et de sombrer dans l'océan, sera repêchée par un député. Karelle, serrant fort la main de celle qui aura jeté la bouteille aux pieds du député, raconte son histoire. Elle l'a écrite et reformulée pendant des soirées entières. Ne rien laisser au hasard, tout dire sans omettre le moindre détail, du plus insignifiant au plus sordide, même le cafard, tiens. Elle retrace son parcours, la voix plus faible qu'à l'accoutumée, les yeux fixés sur ses pouces qui se tiennent l'un l'autre, comme pour y puiser la force de ne pas se laisser enchaîner. Elle narre les enlèvements, la peur de ses parents, la montée dans le grand avion blanc, la succession des hôtels dans lesquels elle n'aurait jamais cru respirer, manger, dormir, grandir, ce petit appartement qui est comme une renaissance, ses études qui lui tiennent tant à cœur, le travail, l'apprentissage des leçons, l'avenir qu'elle imagine.

Le député est clair avec Karelle, et à 13 ans, elle conçoit l'importance de cette vérité. Il lui dit qu'en de telles circonstances, un contrôle policier finirait par une reconduite immédiate à la frontière, il lui dit qu'en de telles circonstances, il prend la responsabilité d'appeler lui-même la préfecture pour demander que la procédure soit suspendue et que Karelle et sa mère ne soient plus inquiétées. Il lui dit qu'en de telles circonstances, il s'engage pour elle, pour sa mère, parce que tant de détermination, tant de talents, de travail et d'éloquence, ne doivent pas être abandonnés à leur sort. Et Karelle ignore que cette éloquence sera sa pierre angulaire, son pilier dans cette

existence qui se définit par notre capacité à parler, à expliquer, à conter, et à comprendre, notre propre vie et celle des autres.

Ce sera sa première prise de position, sa première tentative d'argumentation en public.

Elle a plaidé une main sur le cœur, et l'autre dans celle de la professeure qui s'est battue pour elle, parce qu'enseigner ne signifie rien si cela consiste à trier sur le volet les bénéficiaires de cet enseignement et à fermer les yeux lorsque celle qui apprend est aussi celle qui s'en va. Pourquoi enseigner les valeurs de la vie, les valeurs de la République, si elles s'évanouissent aussi vite qu'un arrêt de reconduite à la frontière apparaît.

OQTF

A dit l'assistante sociale quand elle a estimé qu'elle ne pouvait plus rien faire pour elles, quand elle a refermé le dossier puisqu'un ordre comme celui-ci n'a pas à être contesté. Adieu l'appartement, puisqu'il ne peut plus être à disposition dans la mesure où c'est l'État qui l'attribue.

OQTF

Ce n'est pas le monde entier qui le clame. La bouteille finit dans les mains d'une association. Gisèle et Karelle quittent leur appartement, avec dans le ventre l'incertitude des jours meilleurs, la peur des contrôles, la volonté de rester là où nos projets nous poussent, où les lois nous construisent, où la culture nous bâtit une personnalité et où se trouve notre volonté de lutter.

Gisèle et Karelle ont fait leurs cartons. Elles ont pris leurs maigres affaires, ces choses qui ont l'avantage de leur appartenir à elles et à personne d'autre.

Elles ont pris leurs maigres affaires et s'en sont remises à l'association.

Commence alors la vie chez les autres. Ce sentiment de ne pas t'appartenir, dans ce monde où tu squattes, où tu dois te montrer gentille, affable, souriante, où tu n'as plus le droit à la solitude, à *une chambre à soi*, à cet espace clos dans lequel tu peux te réfugier et ôter le masque, sourire à ta tristesse, pleurer tout ton soûl les soirs où l'envie t'en prend, où le collectif implique un lourd tribut à payer, celui de devoir plaire à tous, en tout temps et en toute occasion. Il n'est plus de place pour l'intimité, la tentation de la médiocrité les soirs où l'on n'a envie de rien. Ton corps est

un lieu où la frontière est perméable, où l'attente est la règle ; pour te laver, pour uriner, pour manger, pour dormir, pour étudier. Tu deviens patience et endurance face aux bruits de la promiscuité. Tu sais les odeurs qui ne t'appartiennent pas, tu sais les noms sur les aliments, dans les placards où l'on tente d'instaurer un peu d'individualité au sein de la collectivité, tu attends ton tour pour effectuer chaque geste du quotidien, et les soirs, lorsque tu reprends ton sac à dos après la dernière heure de cours, quelque chose pèse dans ta gorge lorsque tu dis *Je rentre chez moi*. Cette phrase sonne si faux que tu en as des hoquets de surprise chaque fois que tu la prononces. Non tu ne rentres pas chez toi, ni chez les autres d'ailleurs, tu rentres dans un lieu qui n'appartient à personne à force d'appartenir à tout le monde. Un lieu pour les gens perdus comme toi, un lieu où l'on peut être trois comme on peut être dix, ce qui ne changera rien au fait que les pièces ne s'agrandiront pas. Un lieu de transition qui devient la norme, où l'on gère son petit budget compensé par les Restos du cœur.

Et dans ce chaos fait de compromis, on trouve un relatif bonheur. On te répète à longueur de journée que la plus grande preuve d'intelligence est la capacité d'adaptation et la flexibilité de l'esprit, cette capacité à sortir de la binarité, à percevoir le monde comme un bloc : composé de grandeurs, de monstruosité, de bassesses et d'héroïsmes, il n'est rien que tu ne puisses surmonter, si à ton indignation, tu ajoutes le rêve et la création.

Tu encaisses, tu serres les dents, tu attends ton heure comme d'autres attendent un train en retard, et tu te demandes à partir de quand tu pourras vraiment relâcher tes épaules parce que tu n'auras plus rien à craindre de personne.

Karelle n'est pas dupe au point de croire que cela va durer des années. Elle sait qu'on va la balloter, de-ci, de-là, de papiers administratifs en contrôles d'identité, entre deux devoirs sur table et trois sorties scolaires. C'est à peu près à cette époque que Karelle commence à découvrir sa vocation, lorsqu'en classe de quatrième, un projet intitulé « projet procès » la propulse avocate de l'accusation. Elle invente alors un procès avec le reste de sa classe et chacun y joue un rôle. Elle se mesure à la rédaction d'un réquisitoire, confronte ses talents à l'écrit et ses facilités à l'oral. Elle s'entraîne, répète les mêmes phrases, inlassablement, pour ne pas buter sur les consonnes, ne pas précipiter son rythme, contrôle son souffle, cherche des yeux ceux du public. Elle apprend, et pendant qu'elle développe une

nouvelle facette de sa personnalité, elle ne pense pas aux sempiternels changements de lieux, à cette absence de *chez-soi* qui pèse lourd. Elle oublie qu'elle va devoir empaqueter ses affaires pour atterrir dans un nouvel endroit trouvé grâce à l'association. Mais confrontée à la nouvelle hôtesse, elle ignore si dans le fond, elle ne doit pas regretter les anciens hôtels.

Très vite, Karelle sent peser sur elle deux billes noires qui la transpercent. La vieille hôtesse qui croit en des choses ancestrales auxquelles même Gisèle n'a jamais cru la dévisage, tantôt avec crainte, tantôt avec haine, le plus souvent avec dédain. Karelle a beau s'observer dans le miroir, se palper, le corps, les cheveux, approcher son visage le plus près qu'elle peut du miroir, écarquiller ses yeux pour distinguer la lumière de son âme, dessiner le contour de ses narines et de ses lèvres avec la pointe de son index, elle n'arrive pas à comprendre ce qui cloche chez elle, au point d'inspirer une telle horreur à *la vieille hôtesse*. Elle ne pourra jamais l'appeler autrement, d'ailleurs, encore moins par son prénom. Pour toujours, ce sera *la vieille hôtesse*. Et un soir qu'elle rentre du collège, un soir de fatigue où Karelle pose son sac à dos dans l'entrée, le temps d'ôter sa veste et ses baskets, voilà qu'elle entend l'insulte qui devra la poursuivre pendant des mois.

SORCIÈRE !

Karelle se relève, surprise, la basket pendant encore au bout de ses doigts. Elle écarquille les yeux en comprenant tout à coup que c'est d'elle qu'il s'agit.

SORCIÈRE !

La vieille hôtesse pointe l'index vers elle, accusateur, vengeur et Karelle recule vers la porte d'entrée, se demandant tout à coup si la vieille dame en face d'elle n'est pas en train de lui lancer une malédiction.

SORCIÈRE !

Gisèle aussitôt se précipite dans le couloir, alertée par ces imprécations. Elle se sent si impuissante, dans l'incapacité de la remettre à sa place car elle lui est redevable. Tandis que Karelle se débat avec ce mot,

SORCIÈRE

Quelles étincelles font naître ce genre d'injustices dans le cœur d'une jeune fille.

Elle tente de comprendre ce qui dans son comportement a bien pu provoquer une telle insulte.

Puis elle se ravise. Rien ne peut justifier une telle insulte. C'est juste une vieille folle et il va falloir serrer les dents un peu plus fort, pour que la douleur passe. Il va falloir ranger dans un coin de sa tête cette nouvelle étiquette,

SORCIÈRE

En faire un jeu, pourquoi pas.

La jeune sorcière se rend au collège, encore plus ensorcelante et malicieuse que d'habitude. Elle excelle, dans toutes les matières, brille sur scène en tant qu'avocate de l'accusation. Elle hésite un temps, le théâtre... le tribunal... La jeune sorcière est d'autant plus lumineuse qu'elle ne brille pas chez elle, pointée du doigt sans cesse pour une prétendue magie noire qu'elle ne connaît pas. Ce que d'aucuns prennent pour de la suffisance n'est qu'une tentative de se hisser à bonne hauteur de la vie, d'être en mesure de concrétiser les promesses que Karelle s'est faites à elle-même ainsi qu'à sa mère. Elle brille un peu trop, sans doute. Qu'importe, elle ne sait pas faire autrement. Elle aura mal, plus tard, quand viendra l'heure des premiers échecs, puisqu'il faut toujours finir par en encaisser au moins un. Qui n'est jamais tombé ne connaît pas la valeur d'une réussite. Qui n'est jamais tombé n'a pas dans le ventre la fierté d'avoir su se relever. Il ne faut jamais tomber trop tard. Elle tombera suffisamment tôt dans sa vie pour y puiser ce qu'il faut de force et réaliser d'autres projets de plus grande envergure.

Alors bon

SORCIÈRE

pointe du doigt *la vieille hôtesse*, tous les soirs quand Karelle rentre du collège. Elle ne s'en offusque pas, n'en pleure plus, évalue ces paroles à l'aune de ce qu'elle commence à comprendre du genre humain. Elle ne lui en tiendra pas rigueur. L'insulte sera au mieux un souvenir sucré-salé, une légère mélancolie liée à la dureté de l'accueil et à l'exaltation intellectuelle. Un chemin fait de frustrations de toutes sortes, entre la haine du temps qui ne passe pas et l'envie de dévorer le monde. *La vieille hôtesse* contribuera à forger certaines clés de sa personnalité. Karelle n'ira pas jusqu'à la remercier, mais elle saura reconnaître ce qu'elle doit à ce type d'agressivité. Elle saura que les critiques acerbes viennent équilibrer les louanges, pour éviter de s'envoler vers les hautes sphères de la prétention, comme tant de jeunes talents qui se sentent pousser des ailes. Ils n'en finissent plus de dorer leur image, de s'immortaliser sur pellicule, Narcisse prêt à se

demander en mariage, la main dans les cheveux pour des selfies toujours plus nombreux. Karelle n'a pas envie de leur ressembler.

SORCIÈRE

C'est un retour à la source, pour ne jamais oublier de ne pas se perdre dans l'ego des autres, dans ce qu'ils projettent sur nous, de leur haine ou de leur idolâtrie,

SORCIÈRE

C'est la garantie de ne pas s'oublier, de ne pas se donner à l'excès par peur d'être mise de côté au profit d'une autre, qui ne serait pas plus talentueuse, mais qui saurait comment se garantir la meilleure place.

Alors Karelle accepte l'imprécation de sa vieille hôtesse, parce que

SORCIÈRE

C'est ce qui restera quand l'âme aura besoin d'une béquille pour ne pas sombrer dans la folie.

Elle a déjà beaucoup vécu. C'est dur d'attendre d'être régularisée, en répétant *Ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort*. Elle ne la supporte plus, cette litanie. Elle a de la force à ne plus savoir qu'en faire, elle voudrait bien qu'on la laisse un peu pleurer, aussi.

Karelle a conscience d'être un abîme de démesure et d'incarner à la perfection l'adage *ça passe ou ça casse*. On l'aime ou on ne peut pas l'encadrer, il n'y a pas de juste milieu. Ce que les gens n'imaginent pas, c'est que le fossé est si abyssal entre la sorcière immigrée et la brillante collégienne survoltée que son comportement est nécessairement un peu schizophrène. Où caser, dans ce mélange de noirceur et de lumière, des sentiments aussi mesurés que la tempérance, la patience, la raison, la discrétion. Comment imaginer un instant qu'elle puisse se sentir « normale », alors que tant d'odeurs et de couleurs sont encore présentes en elle, alors que son cœur connaît le désespoir du déracinement et l'amour d'un nouveau pays. Elle a mal quand on la dit hautaine ; elle ne sait être autrement que ce qu'elle est.

SORCIÈRE

dit la vieille hôtesse.

Elle promènera cet habit longtemps comme une seconde peau, le choisira parfois en long manteau, ou l'ôtera à loisir quand elle se parera d'autres

vêtements en d'autres occasions. Porter un vêtement, c'est déjà choisir sa propre histoire, se dessiner son propre chemin.

OceanofPDF.com

Karelle aura endossé son identité de sorcière longtemps, et Dieu sait ce qu'il en reste au fond d'elle, lorsqu'elle monte sur scène les larmes au bord des yeux, capable d'accepter sa mort après avoir provoqué celle d'Hippolyte. La sorcière amoureuse à en crever qui vient de connaître la plus grande des défaites, celle du cœur. La sorcière prête à lacérer, éventrer, expulser ce trop-plein de colère après la perte de celui en qui on avait tout investi. Elle va se le répéter en montant sur scène, son souffle dans celui de Phèdre : ne jamais tout donner, ne jamais offrir son cœur en tendant ses paumes comme une offrande au ciel. Toujours se garder une petite part pour soi, toujours réserver un petit morceau pour renaître si un jour tout s'écroule.

Sa quinzième année, Karelle n'est plus appelée *sorcière*. Elle et sa mère ont enfin quitté l'appartement de la vieille hôtesse. Elles ont dormi dans de minuscules logements et des voitures, elles ont supporté la folie et la promiscuité. Au sortir de l'église, elle est heureuse de savoir qu'elle entre dans un bon foyer, chez une jeune femme au cœur si large qu'elle est prête à offrir son lit et dormir sur son canapé. Ce n'est pas encore leur *chez-elles*, mais la place est douce, la jeune femme si bienveillante, qu'on accepte de bon cœur ce lit qu'elle leur offre, pour que Karelle et Gisèle s'accordent un peu de repos. Quelle femme extraordinaire, celle qui donne à ce point sans rien demander en retour. Faut-il avoir vécu la misère, faut-il avoir connu ce sentiment si fort de perdition qui relie l'Humanité dans sa souffrance commune, pour faire preuve d'une telle générosité. N'y a-t-il que la violence du vécu qui ouvre à ce point les yeux sur la nécessité de l'entraide et la solidarité d'une communauté dans laquelle on se sent bien.

C'est le cadeau que fait la jeune femme à Karelle et Gisèle, celui de la tranquillité d'esprit, de la sérénité.

Voilà ce qu'elles sont parvenues à construire autour d'elles. Une communauté.

Karelle s'émancipe et trouve sa force au contact des jeunes femmes chrétiennes. Elle les écoute, se confie à eux, grandit à leurs côtés, fait des voyages, organise des projets. Elle trouve enfin – c'est ce qui la réconforte – des soutiens sans faille sur lesquels elle peut compter.

Karelle découvre une discipline dont elle n'avait encore jamais entendu parler, et qui sera un point d'orgue dans sa vie : *l'art de bien parler*. On lui apprend qu'une association, chaque année, organise des concours d'éloquence entre les collèges du réseau classés REP. Elle a conscience de ce qu'elle doit à l'école, et voit comme une opportunité ce projet qui l'effraie et l'attire à la fois. Est-elle à la hauteur. Est-elle en mesure de représenter la langue de ce pays. Certains n'en doutent pas une seconde. Elle s'y plonge de la même manière qu'elle a de se plonger dans tout, avec démesure. Les mots sont encore plus beaux quand on les prononce avec aisance à l'oral, quand on les fait danser, le corps incliné vers l'avant, les poings battant l'air, les yeux rivés sur les membres du jury, pour leur transmettre cette passion qui nous habite et ne nous quitte plus. Karelle est douée pour se mettre la pression : elle pleure certaines nuits mais ne le montre à personne. Ce concours d'éloquence, c'est son bâton de maréchal personnel, celui que les hommes acquièrent à la fin de leur carrière, mais qui serait pour elle le symbole d'un changement radical.

Ce concours d'éloquence serait une apothéose, la preuve qu'il faut savoir endurer les coups bas de la vie avant d'avoir la capacité d'en accepter le meilleur. Se confronter à ce que nous avons dans le ventre. Suis-je faite pour cette lumière, suis-je capable de les emporter, ces adultes – avocats, inspecteurs académiques, professeurs de droit –, alors que j'ai seulement 15 ans.

Et dans cette loge avant d'être Phèdre, elle est encore capable de réciter des paragraphes entiers de ses discours. Ils demeurent en elle, bien au chaud, à la même place que les répliques de ses rôles.

OceanofPDF.com

Un texte éloquent, pour Karelle, c'est comme une prière. Elle les récite chaque soir, comme ses discours. Une prière, une relecture de discours : elle active sa mémoire à long terme. Chaque mot est un apport d'oxygène qui circule dans ses veines.

Karelle est une grande gueule et elle le sait ; pour la punir gentiment de l'ouvrir sans arrêt, on lui impose le « meilleur » sujet : *Prouver la supériorité de l'homme sur la femme*. Elle en informe sa professeure de français qui éclate de rire. Comment prouver quelque chose de si insupportablement faux, pour n'importe quelle femme instruite, ou en passe de le devenir. Comment parvenir à s'abstraire, à s'extraire de son âme, de sa peau, de son ventre, de ses luttes, pour envisager d'émettre ne serait-ce qu'un seul argument. Contre toute attente, les voici l'une en face de l'autre, dans le CDI du collège où les autres membres présents – professeurs et élèves – les voient rire aux éclats. Elles se prêtent au jeu, sans avoir besoin de se glisser dans la peau d'un homme. Elles ont compris le principe : il faut être *une bonne comédienne*. Des arguments fusent, d'une parfaite mauvaise foi, mais ils sont là, couchés sur la feuille, qu'il faudra déclamer jusqu'au bout, sans rire, lorsque les membres du jury, pour la titiller un peu, la pousseront dans ses retranchements. Elle a 15 ans et c'est son premier discours, qu'elle écrit de manière spontanée.

Ce n'est pas un hasard si nous vivons dans une société patriarcale. Prenons pater : c'est le père, c'est le patriarche, c'est le chef d'État. Prenons mater : c'est la mère, la matrice au sens de l'utérus, c'est la gardienne du foyer. J'en veux pour preuve, Anne Lauvergeon, première grande patronne française : qu'est-il advenu de son entreprise ? J'en veux

pour preuve, Édith Cresson, seule Première ministre au gouvernement : qu'est-il advenu de son gouvernement, au bout de trois petits mois ? L'homme, c'est la force, c'est la sécurité, c'est la virilité. La femme, c'est la tendresse, c'est la fragilité, c'est la féminité.

Karelle assume ses mots et s'en amuse, si bien qu'elle remporte l'épreuve. Elle sent naître une lumière intérieure qui ne fait que grandir en elle. Karelle se découvre dans l'art de mettre en scène des citations, elle sait combien la maîtrise de son texte, sa connaissance au mot près, est un atout précieux à mettre dans sa manche.

Économiquement.

L'homme rapporte plus à la société que la femme. Les congés maternité ? Parlons-en ! Ses migraines ? Ses règles ? Parlons-en ! Odieuse, malade, incapable de mener à bien son travail. Trois jours par mois d'incompétence !

Elle avance ainsi vers le jury, sans pupitre, armée de sa seule voix, de la toute-puissance de ses mots et de ses émotions. Elle emplit l'espace de sa présence, sans une feuille pour la soutenir, pour se donner l'illusion d'une présence, se rassurer. Elle n'a que son corps qui avance vers un jury attentif. Elle brille. Elle ne vise que la première place, elle vient là pour gagner, c'est ainsi, il ne saurait en être autrement.

Les Misérables, mesdames et messieurs.

Fantine ? Elle n'arrive même pas à subvenir aux besoins de sa fille Cosette. Elle se prostitue, vend ses dents, vend ses cheveux. Mais Jean Valjean – qui a ses propres problèmes à régler, un paria, un ancien forçat, un homme qui doit tout recommencer à zéro – lui, il la sauve.

Sa lumière est si vive qu'il semble évident à tous que la victoire lui appartient. Elle se livre avec talent sur des sujets aussi variés qu'imprévus, comme *Toute passion est-elle destructrice ?* ou *L'avenir est-il meilleur ?* Karelle n'a que 15 ans, elle ne connaît rien à la passion et ignore qu'un jour, elle pourra répondre à cette question gravée dans sa chair. Elle sait que l'avenir est forcément meilleur, il lui appartient. Pour autant, elle s'engage

trop dans la bataille, d'autant plus facilement que tout le monde l'assure gagnante.

Ce désir si ardent, que certains prennent pour de la hauteur, lui coûte, aux dernières minutes de ce concours tant désiré.

Voilà, Karelle tombe, à la dernière marche. Elle est deuxième, et ce qui pour quiconque serait déjà un magnifique résultat devient pour elle la plus difficile des épreuves à surmonter.

Elle tombe.

Au sens propre.

Ses jambes ne supportent plus le poids de cette perfection appelée à toute force, de cette tentative de contrôler son destin, une fois pour toutes.

Elle tombe.

S'affale tout d'abord contre le mur, les larmes brouillent son visage et ses pensées, là tout de suite, elle n'est en mesure d'écouter ni conseil ni parole réconfortante.

Elle tombe.

Tout ça pour ça, pour cet échec si cuisant, la volonté farouche qu'a le destin de la maintenir à sa bonne place – pas la première place.

On la relève.

Sa professeure, celle qui a tant écrit avec elle, celle qui a partagé les espoirs, les souvenirs, les projets, la mène vers le parc attenant, pour la soustraire aux regards, la laver de tous ces yeux où se dessinent des points d'interrogation. Ceux qui ne comprennent pas, ne peuvent pas comprendre que sa rage va bien au-delà de cet échec. C'est un juste tribut à payer, pour une si jeune vie en partie volée ; cette promesse que Karelle s'est faite de ne pas avoir consenti à tant de sacrifices pour rien.

Cette deuxième place, ce n'est rien.

Elle devra faire sien cet échec pour grandir, empoigner à nouveau cette part de ciel qui promet du travail et des projets, à défaut de faire miroiter une éternelle réussite.

Elle tombe encore. Dans l'herbe, cette fois.

Alors la professeure s'allonge aussi. Toutes les deux couchées dans l'herbe, on tente d'abord le silence, que les crises de larmes viennent briser. On tente ensuite les arguments, tous plus vains les uns que les autres ; le chemin parcouru, une superbe demi-finale, d'autres projets qui auront lieu,

un avenir radieux. Inutile, creux, face à cette dévastation. La professeure s'impatiente, a faim, sa robe prend l'humidité, collée à l'herbe un peu trop fraîche. Elle tente le tout pour le tout ; parce qu'elle a compris, son instinct lui a susurré ce mot qui sauve, ce mot qui brûle : la *dignité*.

Lève-toi, il y va de ta dignité.

Sois digne, nom de Dieu !

Ce mot qui brûle, ce mot qui fait se relever.

Ce mot est le plus fort et le plus juste que la langue française recèle en son sein : la *dignité*. Il fait se lever le soleil chaque matin, quand on n'arrive plus à se promettre l'aube, il fait les vagues, il fait le ciel, il fait la texture et la douceur de l'ivresse, il fait l'ombre et la lumière et sait dans quelles eaux vives s'évaporent les nuages qui tempèrent la violence des colères trop longtemps contenues. Il sait de quel sang est fait le corps des hommes, quelles larmes coulent sur les joues des mères seules, de quel soin a besoin la colonne vertébrale après une chute rapide pour se préparer au nouveau combat.

Relève-toi, nom de Dieu, il y va de ta dignité.

Et sans vouloir encore se l'avouer, se redresser fragile et tremblante tout en guettant du coin de l'œil l'étincelle qui déjà rejaillit. Celle de la vie. Celle de la détermination. Le poing ferme pour contrer tout obstacle, parce que la vie n'est rien d'autre qu'une gigantesque pièce antique, une tragédie bien définie en cinq actes, avec ses règles, ses apocalypses et son *kairos*, son karma que l'on déroule sans jamais pouvoir le contredire. Karelle sait, comme l'adulte assise à côté d'elle, qu'elle fait partie de ces êtres qui ont un destin. Un destin bien à eux qu'il faudra vivre intensément, douloureusement.

Si on lui demande quel mot de la langue française peut définir au mieux les contours de sa personnalité, elle peut dire ceci : la *dignité*.

Karelle est debout, les yeux gonflés mais le front haut. Une vague honte la submerge mais ce n'est pas grave, car dès le lundi suivant, elle est prête à livrer une nouvelle bataille. Il faudra assumer cette crise, assumer que tout le monde ne l'aura pas comprise, et reprendre la bonne marche des mots qui claquent comme des coups de fouet, repartir à l'assaut de nouveaux concours d'éloquence et accepter que la gloire ne soit pas toujours au rendez-vous. Grandir. Grandir, c'est aussi faire entrer en soi le regard des gens, leurs incompréhensions et leurs jugements de valeur, leur petite

perfidie quand ils ne boudent pas leur plaisir, même mauvais, de l'avoir vue chuter. *Ça lui fera les pattes, ça lui fera du bien, ça l'incitera à plus d'humilité, elle se mettra moins en avant, dorénavant elle tempérera la confiance qu'elle peut avoir en elle.* Que veut dire tout cela. Que signifient ces paroles vaines et creuses, dans le fond, des paroles de gens à la vie harmonieuse, qui, pour la plupart, ont grandi dans un foyer équilibré, entre bonnes notes et jolis cadeaux de Noël. Des paroles un peu ternes de gens qui n'ont pas eu à se battre pour sortir de la boue, qui ne comprennent pas et ne comprendront jamais que la soif de réussite est le moteur le plus puissant qui soit pour ceux qui sont tombés trop tôt. La marche inexorable de leur temps est comptée, sinon autant crever. C'est ainsi qu'est fait celui qu'on a oublié de regarder, à l'âge crucial où chacun se met en quête de reconnaissance : la soif de grandeur, la soif de tout prendre et de ne rien laisser tomber par terre, même les miettes sauront trouver leur place dans notre cœur trop grand.

Karelle a perdu et gagné à la fois.

Dans les semaines suivantes, c'est elle qu'on vient chercher, pour faire une présentation du concours d'éloquence, pour donner à entendre sa voix, la mélodie de ses mots, face à des adultes venus voir ce qu'est capable d'offrir la jeunesse de France. Elle passe le brevet des collèges, se prépare à faire son entrée en seconde, cumule les concours d'éloquence, se met en scène, se réinvente à chaque représentation. Plus tard, lorsqu'il faudra étudier le texte de *Phèdre* pour le faire sien, pour faire corps avec la reine, s'abreuver de son désir de gloire et de vengeance, elle procédera ainsi en contemplant les talentueuses, celles qui n'ont plus rien à prouver, à l'image de Dominique Blanc, qui meurt sur scène, qui pleure sur scène, qui donne tout ce qu'elle a, sans la moindre retenue, revisitant la notion même de dignité, qu'il faut savoir lire d'une autre manière, debout et tremblante sur une scène de théâtre.

Elle comprendra à quel point sa personnalité et sa force de travail, elle les doit à cette année-là, l'année de sa troisième. Elle comprendra ce qu'est la passion qui va la détruire et faire d'elle une meilleure comédienne.

Karelle n'a pas choisi la facilité. Elle souhaite intégrer l'un des lycées les plus prestigieux de sa ville qui possède une option théâtre.

On n'y entre pas facilement, elle en a conscience. C'est une partie d'échecs qu'elle doit remporter. Il lui faut une lettre de motivation et un entretien pour lequel elle se sent préparée, depuis qu'elle travaille son éloquence. Sa place n'est pas assurée, pour elle, immigrée, étudiante dans un petit collège classé REP qui fait de son mieux, certes, mais qui n'aura jamais la prétention d'ouvrir ce genre de porte. Elle n'est plus très sûre des limites entre obstination, persévérance et acharnement, mais sa soif de réussir est nichée là, au creux de sa poitrine, chevillée au corps. Karelle admet qu'elle ne sera jamais le genre de femme à faire siennes des maximes aussi creuses que *Contente-toi de ce que tu as*.

Ce lycée, c'est sa chance.

Il lui expose de manière très nette sa différence, de culture, de couleur et les incompréhensions sociales qui s'installent entre adolescents qui ne sont pas issus du même moule. Posséder la bonne trousse, se soucier de l'environnement – une gourde en fer sur chaque table, surtout pas de bouteille d'eau ! Le gouffre est palpable, visible à l'œil nu, entre elle et ces lycéens qui ont grandi entourés de bibliothèques et de riches conversations pour des enfants promis à un brillant avenir. En elle croît un sentiment d'infériorité difficile à combattre, lorsqu'elle observe certaines de ses camarades, sûres d'elles, de leur phrasé, de leurs goûts vestimentaires et musicaux, leur certitude d'une culture historique et livresque qui les rend intimidantes. Il lui en faut, du travail sur elle-même, des heures durant, pour comprendre qu'elle a sa place au sein de cet établissement, qu'elle ne la leur vole pas, qu'il y a en elle une valeur qu'elle ignore, ou feint d'ignorer.

Elle trouve sa place dans la certitude qu'elle a de son intelligence, lors des débats sur des œuvres littéraires, lors des conversations relevées en géopolitique et sociologie. Et il y a, bien sûr, l'endroit où elle se sent mieux préparée que quiconque : le théâtre.

Elle ne saurait l'expliquer mais c'est un fait : Karelle est une personne qui fédère. Sans qu'elle le veuille, sans qu'elle l'ait cherché, les gens sont attirés par cette lumière qui émane d'elle. Elle sait que quelque chose en elle pousse les autres à l'écouter, à prendre en compte ce qu'elle a à dire. Parfois, certains la jugent écrasante, parce qu'une telle personnalité laisse des marques, et les plus fragiles, peut-être blessés par cet espace qu'elle prend sans s'en rendre compte, se laissent aller à une certaine forme de rancœur. Elle ne sait pas si elle devrait demander pardon, s'expliquer.

Elle n'a pas le sentiment d'avoir volé quoi que ce soit. Elle se contente d'être la *sorcière* qu'elle a choisi d'être.

Ses 15 ans, l'année de la consécration.

L'entrée dans le lycée tant convoité.

Le CV déjà chargé d'éloquence.

La régularisation.

C'est un éclat brut aussi lumineux qu'un diamant. Une porte ouverte sur le monde, ce qu'on peut encore y découvrir, la possibilité de s'y mouvoir avec plus d'aisance. La régularisation, pour elle ainsi que pour Gisèle. La possibilité, sans que plus aucun doute soit permis, de clamer *Je suis française, Nous sommes françaises*. Pour Karelle, c'est la promesse des études, des combats politiques si elle le souhaite. Une part d'elle hésite entre les planches et le prétoire, entre le costume d'une comédienne et la robe d'une avocate. Pour Gisèle, c'est la possibilité, dès les jours qui suivent, de pouvoir s'inscrire à des organismes, de prétendre à un emploi, d'habiter son propre appartement, sans les tupperwares des autres, sans le linge sale des autres, sans l'hygiène et la nourriture des autres. *Liberté, liberté chérie*, jamais un mot n'a embrassé tant de contours, tant de reliefs, brillé de tant de couleurs changeantes aux multiples facettes. Les aides de l'État, oui, enfin, un travail, surtout. Faire quelque chose de ses dix doigts.

Gisèle frappe à toutes les portes, ne recule devant rien.

Jadis, elle a connu l'indépendance d'une petite boutique de vêtements qui n'appartenait qu'à elle. Jadis, elle a connu l'amour du travail bien fait et la

fierté d'être sa propre patronne. Tout cela n'est plus que cendres d'un passé que l'on sait révolu, cendres d'un pays qui était le sien, d'une langue qui était la sienne, d'une monnaie qui était la sienne. Gisèle est un phénix qui ne renaît pas tout à fait dans les mêmes cendres. Qu'importe. Elle fera le ménage, elle fera la cuisine. Elle donnera aux autres la propreté dont elle n'aura pas bénéficié dans quelques hôtels dont elle n'oubliera jamais le nom. Elle astiquera chez les autres ou cuisinera dans les cantines, en se disant que la dignité qu'elle y trouve ne sera pas perceptible par tous. La dignité change de curseur en fonction des endroits où l'on naît, où l'on habite. *Être né quelque part*, voilà ce qui change tout. Les critères d'appartenance ou de non-appartenance, ceux d'ancrage ou de déracinement, la foi en l'histoire de sa patrie ou la découverte des traditions de son pays d'adoption. Tout cela se heurte et se cogne dans l'esprit de Gisèle et de Karelle qui ont déjà vécu tant de choses.

L'OQTF semble loin, désormais.

Elles sont là et elles y restent. Déterminées, travailleuses, taillées dans le sourire de leur éternelle bonne humeur.

Le plus beau cadeau lié à leur régularisation, Gisèle et Karelle le reçoivent quelques semaines après. Ce cadeau, c'est Pharel.

En pensée, Pharel n'a jamais été loin. Il a suivi chacune de leurs démarches, prié pour elles, pleuré, espéré. Il a souffert de cette incapacité à les reconforter, à mener cette épuisante bataille à leurs côtés. L'idée de se rendre en France pour abolir cette distance qui l'empêche d'être un père et un mari est un baume à ses yeux. Enfin, il peut respirer le même air qu'elles, se promener à leurs côtés, savourer le temps qui passe en compagnie des êtres aimés. Être assuré de la bonne santé de sa fille. Embrasser sa femme. Enfin. La serrer dans ses bras et croire un instant qu'il n'aura plus jamais à relâcher son étreinte. Il sait que leur temps est compté, cette vie à trois est un leurre qui ressemble à une parenthèse enchantée. L'illusion est précieuse : le quotidien d'une famille qui se retrouve et s'apprivoise après tant de temps et de kilomètres. Il profite autant qu'il le peut, ne demande rien, se coule dans cet univers qu'elles ont façonné, prend la place qui lui est destinée et savoure les plaisirs simples que procure ce mot : *famille*.

Gisèle a longuement préparé cette visite pour rendre son mari le plus fier possible. Elle l'a fait étape par étape. Régler le volet financier puisqu'elle

peut enfin bénéficier des aides de l'État qui vont lui permettre de souffler et de reprendre des forces pour le combat final : un emploi. Ensuite, se mettre à la recherche du bien le plus précieux que sa fille et elle puissent posséder : un appartement. Un lieu bien à elles. Sans prétention. Sans partage. Sans compromis. Quelques mètres carrés qui n'appartiennent qu'à elles.

Gisèle ressent un tel bonheur à l'idée d'accueillir son époux dans ce qu'elle nomme *son chez-elle*. C'est à présent que la vie peut vraiment commencer.

Karelle, elle, jubile, respire, se redresse. Ses épaules touchent le ciel. À l'idée que sa vie française s'épanouisse s'ajoute l'allégresse de revoir son père et d'entendre sa voix chaude et rassurante sans passer par le voile d'un téléphone.

Elles décorent leur appartement à leur goût ; elles y disposent leur vaisselle, leurs couvertures, leurs bibelots variés, les livres de Karelle, leurs lits, leur réfrigérateur. Cet épanouissement matériel fait partie de leur réussite. Karelle sourit quand elle songe à ce concept : privilégier le spirituel au matériel. C'est un concept qui se défend quand le manque ne s'est jamais installé dans notre vie. Pour certaines personnes, *avoir* est aussi nécessaire qu'*être*, et il n'est pas un homme pour les juger.

C'est en allant chercher son époux à la gare que Gisèle mesure le chemin parcouru. Quelques années plus tôt, cette gare lui semblait immense, inaccessible, hostile. Aujourd'hui, c'est à elle de jouer les guides touristiques et d'accueillir son mari avec tout l'amour et le respect qu'il mérite.

— Viens près de moi, que je te regarde !

Pharel encadre le visage de sa fille avec ses mains et la contemple longtemps. Qu'elle est belle, avec ses longues tresses et son large sourire surmonté de fossettes. Elle a tellement grandi, ce n'est plus une petite fille. Cette image de son enfant le ravit autant qu'elle le brise ; c'est là qu'il mesure le temps qui passe et ne se rattrape pas.

— Il paraît que tu es brillante !

Karelle est fière de plaire à son père, de lui montrer qu'elles ont été plus fortes que la vie et que tout commence à rentrer dans l'ordre. Chaque élément de leur existence retrouve la bonne place qui lui était destinée.

Gisèle dépose les plats sur la table et Pharel l'attire vers lui. De ses deux bras, il enlace les hanches de sa femme et la remercie pour le repas. Gisèle se penche et embrasse le front de son époux, sa paume plaquée contre sa

joue droite. Cette intimité stupéfie Karelle. Les années passent et rien ne change. Les deux époux se sont quittés la veille, c'est une évidence. L'intimité n'a pas cédé la place à la pudeur, les années passent et ne font pas d'eux des étrangers. Ces retrouvailles rendent Karelle confiante pour l'avenir. Quand sa mère rentrera au pays – car Karelle sait que les vieux jours de sa mère ne se feront pas en France – elle ne sera pas une amie de longue date dans le cœur de son mari, elle sera l'épouse.

Tout est là.

Tout est à sa place.

Rien n'est déconstruit.

OceanofPDF.com

Karelle est passionnée par ses études, elle observe le monde avec un œil nouveau. Elle se tient prête au raisonnement intellectuel et à la passion d'expérimenter son corps et ses émotions sur une scène.

Durant ses années de lycée, elle découvre le théâtre contemporain mais son amour va toujours aux classiques. Ce qui la fait vibrer, c'est la tragédie, ce qui la passionne avant tout, c'est son habileté à lier ce qu'elle a de plus moderne en elle – en tant que jeune femme du ^{xxi}^e siècle – aux racines du ^{xvii}^e siècle.

Mais c'est long à choisir, un chemin pour soi. Karelle réfléchit longtemps à ce qui fera sa destinée. Cela lui semble difficile, de devoir choisir une fois pour toutes. Un chemin sûr et sans anicroche ou une route plus incertaine, pleine d'appréhension pour l'avenir. Combien sont-elles à vivre de leur art, à reconnaître dans leur gloire présente ce qui fait pétiller le regard des gens, ce qui brille, lumineux et fragile, comme une offrande qu'on ne souhaite pas éphémère. Combien sont-elles à vivre des mots des autres qu'elles pleurent, murmurent ou clament sur la scène, sans se demander s'il y aura encore des lendemains aussi chantants. Affronter l'autre la peur au ventre, parce que s'il n'aime pas, s'il ne trouve pas à son goût ce que tu ériges comme ton travail et ton talent, y aura-t-il encore beaucoup d'autres occasions de briller sous les feux de la rampe. Les concours d'éloquence ne lui sont d'aucun secours pour prendre une décision et s'y tenir. Ce talent pour donner du relief aux mots lui servira dans une carrière ou dans l'autre. Elle songe à sa mère qui lui souhaite un avenir aussi solide qu'un mur porteur dans une vieille bâtisse des années trente. Elle songe aux romanciers d'autrefois, fils à papa de petite et de grande bourgeoisie, condamnés à être avocats ou médecins, sous peine de déplaire au patriarche

pour qui les lettres étaient un abîme de perdition et de dépravation. Voltaire, Flaubert, pour ne citer qu'eux. Qui est-elle, au milieu de tout cela, elle qui a le choix. Ça ne la reconforte pas. Jadis, elle n'a pas eu le choix. Le choix de sa mère de quitter leur Congo natal lui en a offert un autre plus lourd à porter qu'elle ne l'imaginait. Il ne lui viendrait pas à l'idée de s'en plaindre, elle qui, un jour de printemps, pleura le nez contre le sol la défaite d'un concours d'éloquence en s'imaginant que là s'achevait son destin.

C'est ce qui la décide, enfin.

Sa prédisposition pour le drame.

La capacité qu'elle a de se jeter au sol, de tirer d'elle les larmes et la peine, d'extraire de sa poitrine le rire et le chagrin. Où peut-elle laisser s'épanouir la totalité de son talent, si ce n'est sur une scène. Elle choisit donc l'incertitude, et malgré la peur, son choix la reconforte. Elle sait enfin où elle va.

Au lycée, elle ne songeait pas à la couleur de sa peau. Les études étaient identiques pour tout le monde, elle ne fréquentait pas beaucoup les filles de sa classe et avait son propre groupe d'amis qui rendait heureuse la succession des jours. Elle a acquis la certitude qu'elle a une aura. Dans son lycée, sa joie de vivre était contagieuse et ses camarades ne s'en privaient pas. Il y avait quelque chose en elle de l'ordre de la force morale, de la ténacité ; ces années de lycée furent un moment de grâce, de culture et de vie sociale. Elle découvrait son potentiel, aiguisait son esprit, affûtait sa plume.

L'après dessille son regard.

Il lui faudra du temps pour comprendre, parce que l'apprentissage ne différencie personne. Les longues étapes qui ont jalonné sa vie, d'école en école, d'hôtel en hôtel, ont façonné sa carapace, endurci son épiderme. Elle est tombée et elle s'est relevée : elle ne voit pas les autres coups venir. Peut-on envisager le pire... Non.

Des remarques sur le grain de sa peau, sur les résidus d'accent qui tapissent encore sa langue et son palais, elle en a entendu. Elle croyait avoir enduré le pire, côté humiliation, après avoir vécu dans des établissements insalubres, après avoir été baptisée SORCIÈRE. Dans le métier qu'elle a choisi, être un peu sorcière, c'est une évidence. Une fierté.

Karelle intègre tout d'abord l'École du théâtre national, rejoignant au passage quelques-unes de ses connaissances. Être au même stade de débutant, c'est une chance, pense-t-elle. Elle ne se sent plus en retard par rapport aux autres. Après être tombée de la dernière marche du concours d'éloquence, après avoir pu intégrer un lycée prestigieux et avoir vécu l'apothéose de la régularisation, le fait de se retrouver ici, dans ce théâtre, face à des gens tout aussi désarmés qu'elle, est un baume.

Tout le monde s'observe, timide, les premières fois où il faut faire les exercices. Un comédien n'est rien sans sa voix, sans son souffle, le déploiement de sa cage thoracique. Parler fort, emplir l'espace, laisser aller le son jusqu'à l'homme du dernier rang. Ils se ressemblent tous lorsqu'il faut s'exercer à articuler du « dis donc dindon » aux « chaussettes de l'archiduchesse ». Il n'y a guère de différence dans leurs tentatives de simuler la colère, la joie, la tendresse, la peur, la haine. Rien ne les distingue dans leur apprentissage. Les amitiés se resserrent au fur et à mesure des émotions échangées, jetées violemment sur la scène avec tant d'impudeur qu'on se sent tous solidaires, dans notre désarroi commun. On se retrouve liés les uns aux autres face à cette introspection nouvelle et involontaire, quand les jeux de rôle nous poussent à nous remettre en question. Karelle n'a pas souci de sa peau tant que son but premier est de se perfectionner. Elle ne lit pas dans l'œil de l'autre, l'ami, le camarade, le jugement et les obstacles. Il y a de la naïveté dans l'apprentissage de son métier. Ils sont tous novices, semblables dans leurs tremblements, leurs hésitations, leurs larmes qui ne coulent pas au bon moment, leurs éclats de rire au milieu d'une scène dramatique. Ce sont des années bénies pour Karelle, qui ne regrette pas son choix. Aurait-elle été une bonne avocate, sans doute. Aurait-elle été une grande avocate, ce n'est pas tout à fait la même chose.

C'est là qu'elle rencontre Wilhelm, Lucie et Mario.

Leurs univers sont différents, leurs sensibilités littéraires et artistiques aussi, mais il reste la passion commune pour le texte qui les lie. Wilhelm est de plus en plus attiré par la mise en scène. Il ne veut pas seulement jouer ; il aime la scénographie, le placement des acteurs, le choix des textes. Tout. Tout l'inspire, tout l'attire.

— Tu vas finir réalisateur et tu vas nous pondre un film par an, lui dit en riant Mario, qui n'a pas cette obsession du contrôle.

Mario ne veut que le texte. Il se sent comme une terre glaise encore informe qui ne demande qu'à être façonnée. Il veut les bons metteurs en scène qui sauront le guider, exploiter son talent et le mener vers les meilleurs choix. Il sent au fond de lui quelque chose d'un peu trop ambitieux qu'il tente de canaliser, pour ne pas se laisser dévorer et finir par approcher la ruine d'un peu trop près. Il est le dernier d'une fratrie de cinq garçons, qui ont les moyens de leurs ambitions. Il n'envisage pas de les décevoir. *Ce n'est pas sérieux, le théâtre*, lui ont répété les parents, les oncles et tantes, les cousins, les frères. *Franchement, ça ne paie pas le loyer*. Ils sont électriciens, restaurateurs, animateurs sportifs ; du concret, rien que du concret. Karelle comprend ça, la peur des parents. Elle comprend que l'on puisse espérer quelque chose de tangible, de solide entre les mains, quand on imagine l'avenir de son enfant. Gisèle n'a pas accepté du jour au lendemain. Elle aurait largement préféré le prétoire. Ainsi en va-t-il de l'ambition, de l'amour et des parents. Cet instinct de préservation de la famille avec lequel il faut savoir composer. Lucie, quant à elle, est une rousse flamboyante, *carotte*, dit-elle, ce qui lui a valu l'affreux surnom de *Fifi Brindacier* tout au long de sa scolarité. Les dents de travers et obligée de porter un appareil pour redresser tout cet attirail peu attirant, elle n'a fait que songer à sa revanche, cultiver sans y penser la beauté de son corps, pour tenter de laver ce surnom qui lui a collé à la peau une quinzaine d'années durant.

— Tu sais, moi je suis une sorcière, alors...

Devant la mine interrogatrice de Lucie, Karelle lui explique ce mythe lointain qui s'est collé sur sa peau à elle, la façon qu'elle a eue de le faire sien.

— Les rousses, on les brûlait pour sorcellerie. Tu es un peu sorcière, toi aussi.

Lucie aime Karelle. De plus en plus. Elle aime son passé, ce qu'elle est capable d'en faire, ce pragmatisme qui l'enveloppe comme une seconde peau et qui lui donne cette puissance incroyable de tout transformer en quelque chose de positif. Elles se rebaptisent, deviennent les *sæurcières*, et créent autour d'elles une forteresse pour les prochains assauts à venir. Elles se constituent un réseau, repèrent les courts métrages, les publicités, les petits rôles, mais rêvent aussi des grands. Elles se façonnent à deux et pansent leurs plaies dans leur rêve d'apothéose. Elles se savent belles, c'est un avantage, mais aussi plus fortes à deux.

Les premiers temps, Karelle a eu peur de s'être trompée. Peur d'avoir pris le mauvais chemin. Peur de devoir faire marche arrière et de perdre quelques précieuses années. La fraternité qu'elle semble avoir trouvée ici, la franche camaraderie qui se dégage des cours la réconfortent. Elle y croit. Passe les castings avec Lucie et Mario, s'entraîne, fait des plans sur la comète avec Wilhelm qui imagine déjà comment il la filmera. Elle songe aux rôles qu'on lui proposera. À ce qu'elle se sentira en mesure d'offrir. Aux différentes phases de son existence : quand elle interprétera, quand elle écrira, aussi, pourquoi pas.

Arrivent les premiers rôles.

Arrive le sentiment de devoir se battre pour prétendre à des rôles plus classiques, ceux au nom desquels on a toujours voulu s'engager. Karelle a l'impression de plus en plus vive d'être enfermée dans une stéréotypie.

Pourquoi vouloir jouer Phèdre, ou Athalie, ou Roxane ? Tu es noire.

Oh ce n'est jamais dit sur le ton de l'agressivité. C'est un simple constat. Voilà tout. Nous ne pouvons pas changer ce que nous sommes. Racine était blanc et écrivait pour les Blancs. Shakespeare, Musset, Beaumarchais, Corneille, Rotrou, L'Hermite, Molière, d'Urfé, Viau. Tous des Blancs. Pourquoi vouloir essayer de changer cet état de fait. Karelle se demande ce que vaut le talent quand il dépend de la couleur de ta peau. Elle ne veut pas se cantonner à des rôles spécifiques, qu'elle acceptera d'autant plus volontiers qu'elle aura aussi le droit d'incarner les plus grandes héroïnes de la tragédie. C'est de son rêve qu'il s'agit. De sa carrière. Elle lit les conversations sur les réseaux sociaux, chaque fois qu'un acteur ou une actrice *de couleur* incarne un rôle d'ordinaire réservé aux Blancs. Un acteur noir incarnerait donc James Bond, quelle horreur ! Karelle lit entre les lignes un sentiment de trahison qui lui fait mal au ventre. Un Blanc est-il un traître à sa cause lorsqu'il propose quelque chose de si incongru que ne pas se soucier de la couleur de peau d'un acteur. Qu'en est-il lorsque Gérard Depardieu incarne Alexandre Dumas, antillais et métisse, qu'en est-il lorsque Angelina Jolie joue Mariane Pearl, afro-cubaine, qu'en est-il lorsque Laurence Olivier joue un Maure dans *Othello*, et que son audacieux blackface lui valut d'être nommé pour un Academy Award en 1965.

Karelle ne comprend pas.

Quelle est donc cette mascarade qui pourrait lui faire avaler qu'un Blanc joue un Noir mais qu'un Noir ne joue pas un Blanc.

C'est parce qu'à cette époque il n'y avait pas assez d'acteurs noirs.

Admettons.

Pourquoi n'y en avait-il pas assez, là où les acteurs blancs ont toujours poussé comme des champignons. Karelle n'attend jamais de réponse, c'est inutile. Ça lui fait mal d'imaginer que les portes pourraient se fermer, là, après tout le chemin qu'elle a parcouru. D'imaginer qu'on pourrait s'asseoir sur son talent, parce qu'une amoureuse telle que Phèdre ne pourrait être que blanche. Comment leur faire comprendre, à ces gens qui réduisent l'art à un mince épiderme, que la passion, la haine, l'amour, les désirs de vengeance et de meurtre, l'entraide, n'ont pas de couleur, puisque ce sont des sentiments universels qui coulent dans toutes les veines. C'est le fond commun de l'Humanité. Quiconque naît partage les mêmes coups du sort, les mêmes doutes, les mêmes chutes et les mêmes demandes de pardon. Pourquoi une femme noire ne pourrait-elle pas montrer les mêmes imperfections et les mêmes grandeurs que Phèdre, Athalie, Antigone.

— En tout cas, moi, je ne te ferai pas concurrence, lui dit Lucie en riant. Je préfère le théâtre contemporain. Phèdre, Roxane, Athalie et toutes les pleureuses, je te les laisse volontiers !

Karelle rit de bon cœur. Elle aime la sollicitude de Lucie qui lui fait du bien. Elle sait que dans le fond, un tel rôle ne lui déplairait pas et qu'elle pourrait l'obtenir. Un soir où elle boit une bière avec Mario, elle est particulièrement morose. Les auditions sont difficiles, les castings sont rares et chers, et si c'est pour rejouer la pub Perrier, à genoux devant une bouteille qui explose dans sa bouche, elle préfère encore pleurer sur les rôles de *pleureuses* qu'elle n'obtient pas. Elle commence à douter. Et si ça avait été plutôt le prétoire, aurait-elle eu plus de succès. Aaurait-elle souffert et sué autant dans la recherche de clients à défendre que de rôles à jouer. Et si elle était née blanche.

Ça, Mario ne l'accepte pas.

— Laisse pisser tous ces phraseurs sur la couleur de ta peau. Ils n'y connaissent rien.

Remonté, il commande une nouvelle bière.

— Regarde, moi je ne suis ni noir ni blanc ! Je suis mi-marocain, mi-italien. On va faire comment ? Des rôles spéciaux pour les cafés au lait dans mon genre ? Seul le talent compte ! Et le tien, il est énorme. Tu iras loin, ma petite Karelle noire.

Pour rire, Karelle fait mine de lui donner un coup de poing sur l'épaule. Elle le reconnaît bien là, honnête et loyal, franc-tireur et ne mâchant pas ses mots. Cette sincérité à fleur de peau qui va de pair avec un vocabulaire fleuri lui posera quelques problèmes un jour, elle en est certaine. Il est comme ça Mario, sans compromis. Il la rassure avec des mots qui tranchent, l'accompagne avec Lucie aux auditions, se partageant les rôles et se donnant la réplique, pour se soutenir et s'entraîner. Ça lui donne du courage, alors elle fonce. Et Mario prend cette main sur son épaule comme les premiers signes d'un rapprochement qu'il espère, lui pour qui Karelle est une promesse.

Karelle songe à Léonie Simaga, sublime Chimène, sublime Esther. Serait-elle *trop noire*. Le Conservatoire lui a donné les ailes nécessaires pour s'envoler vers le théâtre, la Comédie-Française, là où elle rêve de prendre sa place, de la revendiquer. Elle volera vers d'autres histoires. Le Congo, l'avion, les hôtels, les études, les sacrifices de sa mère. Tout cela mène logiquement à cette histoire-là.

Alors elle s'accroche. Mario et Wilhelm la font avancer.

Elle insiste. Lucie la pousse.

Elle montre l'étendue de son talent et s'acharne à faire oublier ce sur quoi on ne devrait pas poser les yeux, lorsque seuls comptent les dons et son travail. Elle force le passage, ouvre les portes, y compris celles fermées à clé.

— Que cherches-tu, Karelle ? s'acharne-t-on à lui demander.

— Comme tout le monde. Avoir ma chance, avoir les mêmes droits au mérite, prétendre à tous les rôles.

Elle songe à Mario, tapant du poing sur la table, la bière à moitié renversée dans l'autre main :

— Je laisse pisser les phraseurs dans ton genre.

Seule l'audace paie. Elle le sait.

En intégrant le Conservatoire national, Karelle est en mesure de répondre à la question qui lui était destinée, lors de la demi-finale du concours d'éloquence, lorsqu'elle avait à peine 15 ans : *Toute passion est-elle destructrice ?* À cet âge-là, qu'en savait-elle. Rien de plus que ce qu'elle avait lu dans les livres, ce qu'elle avait vu dans les films. Elle avait appris

par cœur la déclaration de Phèdre à Œnone, en guise de *narratio*. Devant les jurés, sa voix, forte et convaincue, était partie dans les aigus.

Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler.

Un murmure a parcouru l'assemblée, lorsque son dernier mot s'est perdu dans un souffle trop tôt suspendu, ce qui propulsa sa voix vers des notes qu'elle n'avait pas atteintes jusque-là. Avait-elle conscience que sa voix venait de dérailler. Elle n'en laissa rien paraître. Imperturbable, elle s'empara de la passion, jeta mot à mot le trouble, la haine, la destruction. Pour s'amuser un peu, et ne pas dédaigner tout ce que représente la France à ses yeux, Phèdre fit concurrence au *Requiem pour un fou*, de Johnny Halliday, ce qui fit rire les jurés. La force de Karelle naissait déjà là, dans le balancement entre classique et populaire, dans l'indéniable capacité à tirer le meilleur parti de toute chose, même les plus ridicules d'entre elles. L'écriture d'une passion destructrice lui avait ouvert les portes de la finale, sans qu'elle en eût pensé un mot.

En Abel s'épanouissent les mêmes rêves.

Il se sent habité par une force qui le dépasse. Jadis, cette vitalité lui a coûté cher. Violent dans ses emportements, incapable de maîtriser ses pulsions et de contrôler ses colères, Abel a souffert des conséquences. Impossibilité de rester plus de quelques jours d'affilée dans un centre aéré sans en être expulsé. Impossibilité de supporter la cantine, son bruit, ses trop nombreux enfants. Impossibilité de créer de réelles amitiés tant la maîtrise des codes sociaux lui échappait. Devant l'ampleur du désastre, Abel, plus sportif qu'intellectuel, plus intuitif que cérébral, s'est tourné vers le théâtre.

Abel, c'est l'histoire d'un corps.

Un corps qu'il ne ressent pas tout à fait, et qu'il malmène perpétuellement, pour enfin le *sentir*. Il a conscience que sans le *sentir*, pas de *ressentir*. Il aime le sport parce que ce sont les seules heures où son cœur bat si fort qu'il a l'impression de vivre. Maîtriser sa colère, grandissante par moments, maîtriser ses pulsions mortifères quand il se dit que la vie est bien trop vide : ce n'est pas à l'école qu'il peut apprendre cela. L'école, c'est ce lieu de toutes les frustrations, d'un lissage long et monotone de sa personnalité face à des enfants de son âge qui ne correspondent pas à sa

façon d'être, face à des adultes qui ne comprennent pas qui il est. À l'aube de sa vie, il aurait imaginé être médecin, astrophysicien, sportif professionnel. Or, la longueur des études, la longueur d'un temps tourné vers les livres et les apprentissages ont eu raison de lui. Il s'est demandé, jeune, très jeune, quelle valeur avait la vie, quand il la trouvait lourde, pesante, poussive, monotone et vaine. L'envie d'en finir, avant d'avoir atteint sa quinzième année, lui a plusieurs fois traversé l'esprit. Tout était trop fade, tout était trop laid. Il y eut alors le cinéma, auquel il se rendait avec sa mère et son frère. Ces heures de salle obscure, à souffrir pour l'autre, à s'agripper à son siège, à aimer, détester, s'indigner, rire, s'autoriser l'extrême des sentiments dans une salle plongée dans le noir où personne ne te jugera, la possibilité de continuer le film dans sa tête et dans son corps, la nuit dans son lit, refaire le scénario à l'infini, être le héros, le tueur, être celui qui pleure, celui qui inflige la blessure. Alors il y eut le théâtre, la découverte ultime, là où tu souffres, là où tu transpires, là où ton existence s'écoule par tous les pores de ta peau. Pleurer sur scène, hurler sur scène, c'est l'autorisation la plus violente et la plus jouissive qui soit. Il y eut ce lieu de tous les possibles où la vie devient existence, où le corps n'est plus cet amas de chair qu'il faut sans cesse contrôler. Au Conservatoire, Abel apprend. À jouer de ses impulsions, à se servir de son corps comme d'un matériau inépuisable, plutôt que le voir comme un handicap qu'il faut s'exercer à surmonter. *Othello*, *Le Roi Lear*, *Ruy Blas*, *Figaro*, plus rien ne lui fait peur. Il a levé la barrière du corps, ce tas de cellules assemblées qui semblait inerte, parfois. Cette vacuité permanente, cet *à quoi bon vivre* ont fondu comme neige au soleil. Il retrouve les mêmes sensations que lorsqu'il pratiquait la boxe, ce lâcher-prise salutaire, cette possibilité de surmonter l'autre sans pour autant lui manquer de respect. Il se sent utile, vivant, respecté, oui, c'est cela ; il ne perçoit plus dans le regard de l'autre cette étrange sensation d'être un poids, celui auquel il faut toujours faire attention, toujours surveiller ses réactions, la portée de ses mots. Toujours avoir à l'œil cet hypersensible qui peut partir en vrille aussi facilement que l'on respire.

Abel ressent trop.

Il éprouve tout trop rapidement et de manière trop intense. Cette intensité avec laquelle il aime a son pendant tout aussi destructeur : Abel se lasse vite.

Karelle ne peut imaginer la tempête qui s'agite sous le crâne de ce garçon, le jour où elle ouvre les portes du Conservatoire, et qu'elle le rencontre pour la première fois. Elle ne peut imaginer que chez lui, les explosions sont soudaines, incandescentes et éphémères. De véritables feux de paille. Le sentiment d'être une immigrée est loin, à présent. Le besoin de faire ses preuves, intellectuellement et socialement, loin, lui aussi. Elle est donc disponible, libre pour autre chose, pour l'amour, pourquoi pas. Elle n'a pas la moindre idée de la manière dont on s'y prend. A-t-elle eu quelques vagues sentiments pour des garçons croisés dans sa vie, sans doute. Mais pas la moindre aventure pour l'éclairer sur la démarche à suivre. Elle est intégrée, c'est vrai, mais sa culture reste celle d'une Congolaise. Lorsqu'elle retrouve les siens pour le week-end, elle les entend, toutes ces femmes, amies, familles, proches de sa mère, lui dire *Alors ma fille, quand est-ce que tu te trouves un mari ? Quand est-ce que tu nous trouves un bel Africain pour lui faire des enfants ?* L'ennui, c'est que Karelle ne désire ni époux, ni progéniture. Elle veut le travail, et c'est déjà beaucoup. Si elle se marie, ce sera pour la vie. C'est ainsi qu'elle le formule dans sa tête. Elle est chrétienne, sa foi est chevillée à son corps, ses principes aussi, ceux qu'elle estime être les plus beaux : la loyauté, la fidélité, la mesure du temps qui passe. Elle veut le grand amour qui s'épanouit dans le mariage et avec le temps, ou sinon rien. L'amour pourrait donc venir s'il le désire, elle sait les contours qu'elle lui réserve.

Elle ne l'a jamais dédaigné, l'amour. Si celui-ci se présente sur le seuil de sa porte, elle ne le refusera pas. Mais elle ne le cherchera pas, là est la nuance. Elle n'a pas envie d'aller à sa rencontre. Il doit être une élection. De plus, Abel est un homme blanc, ce n'est pas une information que, pour le moment, elle se sent la possibilité de partager avec les membres de sa famille. C'est encore trop tôt.

Gisèle sent qu'il y a anguille sous roche. Elle connaît trop bien sa fille pour ne pas reconnaître l'exaltation et les tourments qui se dessinent sur son visage, chaque fois qu'elle lui rend visite, comme une carte qui dévoilerait trop facilement l'emplacement de son trésor caché. Karelle diffère l'aveu, encore et encore, met en place tous les procédés dilatoires à sa portée pour ne pas avoir à dire à sa mère *J'aime, mais celui-là, c'est un diamant brut que tu n'aimeras sans doute jamais.* Gisèle est une épouse et, malgré la distance, une amante passionnée. Elle sait le pouvoir de l'amour, ses transports, ses doutes et ses dangers. Elle voudrait la rassurer, ou, au

contraire, la mettre en garde, pouvoir dire à Karelle, *Ma fille, si tu trouves que ça ne coule pas comme une évidence, c'est que ça n'est pas une évidence. L'amour c'est l'amour, trop d'obstacles ne se surmontent pas, sinon ce n'est plus l'amour. L'amour n'est pas obligé de te donner le bon tout de suite, il faut parfois savoir patienter.* Mais elle se tait. Elle attend que sa fille vienne vers elle, fasse d'elle sa confidente, comme au temps de l'enfance, quand les secrets de femme n'étaient pas trop lourds à porter.

Les premiers temps, Karelle ne songe guère aux différents aspects de la personnalité d'Abel.

Elle l'observe, de loin en loin, ils se croisent au Conservatoire, n'osent pas se parler, rougissent et baissent les yeux. Abel n'est pas plus débrouillard qu'elle, bien qu'il ait plus d'expérience. Ce sont les débuts qui comptent, Karelle en a conscience, son instinct la prépare. Laisser faire les événements, ne pas se précipiter bêtement. Ces moments où l'on se surprend à quêter la présence de l'autre, à l'attendre dans le couloir, s'arranger pour s'asseoir à côté de lui, lors des ateliers, à table, pendant les repas. Voir arriver le jour où l'on ne peut plus se passer de sa présence, qu'elle est essentielle à notre regard, alors qu'on ne s'est encore rien dit. Abel, lui aussi, sent une gêne dans leur corps lorsqu'ils doivent travailler ensemble. Ce qui se joue entre eux est perceptible à l'œil nu, mais les autres comédiens connaissent un peu mieux Abel que Karelle. Sans doute savent-ils avant elle les chemins qu'ils vont emprunter, les joies éclatantes, lumineuses, un peu trop fortes par instants – ces joies qui finiront par se ternir, s'émousser, lorsque Abel aura consommé la totalité de l'énergie qu'il lui faut pour vivre une histoire d'amour. Abel s'éteint alors, comme une étoile devient une naine blanche quand toute énergie vitale a été dévorée. Que restera-t-il de Karelle, après ça. Lucie tente de la mettre en garde, parce qu'elle n'est pas concernée par cet amour grandissant, ce qui lui donne la bonne distance pour sonder Abel et s'enquérir de sa réputation, pour s'inquiéter de cette aura qu'il traîne derrière lui, comme un spectre qui ne le quitte pas.

— Méfie-toi quand même, lui dit Lucie avec précaution, je ne voudrais pas qu'il te fasse du mal. Il en a fait à d'autres avant toi.

Nous n'en sommes qu'aux prémices, quand, à la fin d'une répétition, Abel finit par embrasser Karelle. Leur rôle respectif n'a fait qu'accélérer ce qui était déjà en train de se nouer. Contre toute attente, on a confié à Karelle

le rôle de Silvia, qui met à l'épreuve Dorante, pour savoir s'il est un homme digne de foi. Karelle n'a pas imaginé qu'on puisse lui attribuer un tel rôle, puisqu'elle entendait encore résonner dans sa tête les vieilles rengaines entendues autrefois : Marivaux, à classer dans les auteurs blancs qui écrivent pour les Blancs, joués par des Blancs. Or, c'est à elle qu'on a confié le rôle de Silvia, et le metteur en scène – sait-il ce qu'il fait – voit en Abel un Dorante parfait. Karelle sent qu'il lui plaît, mais elle n'est pas prête à cette déflagration soudaine à l'intérieur de sa poitrine. Elle est entière, inexpérimentée, et n'a pas encore appris à retenir, à en garder un tout petit peu pour elle, à conserver une petite lumière au fond d'elle, rien que pour elle, qui ne s'éteindra pas, le jour où tout s'effondrera. Elle n'imagine pas de fin. Elle n'imagine pas de limite à ce qu'elle offre. Elle aussi, à sa manière, est une étoile qui se consume sans y prendre garde. Entre la passion qui la dévore sur scène et la passion qui la retient dans les bras d'Abel, elle ne prend plus garde à rien. Abel, avec ses lèvres, a lentement ouvert sa bouche et caressé sa langue. Elle a su alors que cela était un vrai baiser, que les maigres histoires qu'elle avait vécues avant n'étaient rien. Elle n'avait pas songé au désir. Cette déchirure du ventre, cette brûlure, à l'intérieur des cuisses, cette envie d'être prise, là, maintenant, alors qu'elle n'y connaît rien, c'est sur la scène qu'elle le ressent, dès leur premier baiser.

Mario aurait voulu être Dorante.

Mario aurait voulu être tout aussi bien Christian et Cyrano, les deux réunis en un seul corps de beauté et d'esprit, pour que Karelle ne regarde que lui.

Mario ne supporte pas leurs baisers, ce rapprochement dangereux et inexorable qui le chasse dans l'ombre du bon ami. Du meilleur ami, ce qui est pire. Il aurait voulu être plus. Plus quoi, ça, il ne le sait pas exactement. Plus courageux, plus mystérieux, plus cabossé, plus beau, plus attirant, plus vibrant, plus abîmé par la vie, plus sensible, plus émouvant ; tout ce qui semble attirer Karelle comme un aimant. À mesure qu'il les voit répéter ensemble, sa jalousie, dévorante, envahit son torse et ses jambes. Il reste cependant auprès de Karelle, toujours, fidèle au poste, parce qu'il l'aime, malgré tout, malgré rien, il l'aime et ne conçoit pas de ne pas être là pour elle.

Un soir qu'il a bu plus que d'habitude, il dit à Lucie :

— Qu'est-ce que je ne pourrais pas avoir en moi qu'il a ?

— Tu connais ces personnages : Marianne Dashwood, le colonel Brandon et John Willoughby ? lui répond Lucie.

— Non, je ne lis pas beaucoup de romans, je dois bien l'avouer.

— Eh bien, tu vas lire, mon cher. Et tu vas te dire que tu es le colonel Brandon, au milieu de toute cette passion. Ton heure viendra, patience, patience...

Mario ne comprend pas tout à fait où elle veut en venir avec cette référence littéraire qu'il ne maîtrise pas. Il sait en substance le message qu'elle tente de lui faire passer : patience, passion ne signifie pas qu'Abel soit le bon. Reste dans les parages.

Abel, en amour comme en art, est tout d'abord un corps. Il veut toucher, il veut sentir, les vibrations de Karelle sous sa paume. Il est celui à qui l'on donne tout sans réfléchir. Ils se reconnaissent dans leur recherche d'absolu et Karelle ne voit pas qu'elle pourrait s'y noyer. Elle ferme les yeux sur son pressentiment, refuse de voir que le corps d'Abel est un bois qui se consume vite. Leurs conversations sont nombreuses, elles durent autant que les heures où seuls leurs corps se parlent. Elle pense *Nous sommes un couple*. Il passe sa main dans ses cheveux, tous ces petits gestes quotidiens bâtis de tendresses réciproques, d'attentions et de mots qui donnent à l'autre le droit d'imaginer être quelqu'un de spécial. Que lui faut-il de plus pour établir cette vérité : la construction d'une histoire d'amour. Elle voudrait dire *Je t'aime*, des mots que l'on croit simples mais qui brûlent la gorge. Sa pudeur et sa dignité l'en empêchent, sa peur aussi. Elle voudrait qu'il le dise le premier, mais une voix qu'elle n'écoute pas sait qu'il ne le dira jamais. Qu'éprouve-t-elle lorsque sur scène, Dorante lui donne la réplique

Ma foi, l'amour a plus de tort qu'elle ; j'aimerais mieux qu'il me fût permis de te demander ton cœur, que d'avoir tous les biens du monde.

Quand il le déclame sur scène, dit-il autre chose qu'elle seule est censée comprendre. Est-ce que cette déclaration est une fiction qui perce leur réalité, pour un homme aussi pudique qu'il peut l'être.

— C'est ma mère qui m'a élevé, toute seule, lui dit-il un soir où, nus l'un contre l'autre, la nuit porte à la confidence.

— Tu n'as pas connu ton père ?

— Si, je le vois de temps en temps. Je crois qu'il essaie d'être fier de ce que je suis, même s'il ne comprend pas qui je suis. C'est ma mère qui m'a

élevé, toute seule, comme toi.

Karelle comprend la portée de ces mots. Elle en saisit l'intensité, le respect qu'il a pour les mères, les travailleuses, celles qui restent au foyer, les fatiguées et les énergiques qui, toutes, se retroussent les manches et ne pleurent que la nuit, quand chacun, déjà, a fermé les yeux.

— Je lui offre mes rôles, mes répliques que j'apprends par cœur, avant de monter sur scène, murmure-t-il.

Il lui parle, des sanctions, des mises en garde des adultes, des appels incessants à sa mère qui jamais ne cesse de régler les problèmes, les uns après les autres, barrant les phrases d'une longue liste de charge mentale qui n'en finit jamais. Il l'admire, cette femme dont l'existence l'a toujours tétanisé, cette existence de mère célibataire qui tient à bout de bras un enfant qui trouve ça tellement chiant de vivre. C'est en regardant sa mère qu'il juge la réalité à ce point insupportable, préférant les affres et les rebondissements du théâtre, étirables à l'infini, dans un rejet sans cesse renouvelé des maigres barrières du réalisme de la vie.

Karelle est éblouie. Sa passion creuse chaque jour un champ de profondeur dont elle ne soupçonnait pas l'existence la veille encore. Pourrait-elle dire *Je t'aime*, les mots affleurent de plus en plus chauds, de plus en plus violents, alors elle enserre son torse, mord sa poitrine, son cou, là où son odeur est la plus caractéristique, reconnaissable entre toutes.

Puis la lumière se fait ombre, lentement, sans que Karelle ne puisse rien y faire.

Abel contemple ailleurs. Ses regards se perdent sur d'autres lèvres, s'attardent sur d'autres seins. Tout à coup, il s'arrête au milieu d'une conversation, cesse de marcher pour écouter les mots d'une autre, alerté par les vibrations de cette nouvelle voix à laquelle il n'avait pas accordé d'attention jusque-là. Et cette nouvelle voix lui plaît. Karelle devient mauvaise, c'est plus fort qu'elle. Elle les ressent et elle les nomme, les morsures de la jalousie. Ça la brûle, ça la poignarde, quelque chose pèse lourd sur son estomac, s'évanouit dans le bas de son ventre, quand elle pense à l'autre, à celle qui a une voix différente. Elle n'a jamais eu recours à ses poings, elle ne sait pas se battre, mais elle voudrait frapper. Elle voudrait mordre. Elle voudrait griffer. Elle voudrait rendre le mal qu'elle reçoit, se persuader que cette femelle – même pas bonne comédienne – est entièrement responsable. Que tout est sa faute. Qu'elle l'a délibérément

séduit. Ses mots frappent mieux que ses poings. Elle sait les choisir avec soin parce qu'elle en a l'habitude. Son instinct lui dit que ce n'est pas une bonne stratégie mais c'est plus fort qu'elle, ses mots se font arme. Elle blesse. Plus qu'elle ne le voudrait. Elle ne sait plus se retenir.

— Parle-moi, lui dit Gisèle. Parle-moi comme avant, quand nous étions couchées dans le noir des chambres d'hôtel sales et froides. Parle, ma fille.

Alors, dans un élan dont elle ignorait l'existence chez elle, Karelle dit tout. Elle vomit cet amour qu'elle croyait éternel, ce désir de construction qui s'échafaude la nuit et s'évapore une fois le jour levé. Cette incompréhension ; pourquoi l'homme que j'aime ne veut-il pas faire partie de ma vie. Elle connaît les mots de cette mère tendre et douce qui lui caresse les cheveux tandis qu'elle allonge sa tête sur ses genoux, comme au temps de l'enfance.

*Ce n'était pas une évidence, ma fille,
Ce n'était donc pas le bon.*

Gisèle ne lâche plus son enfant, la serre fort comme lorsqu'elles ont vu pour la première fois les chambres et les toilettes de ces hôtels à jamais gravés dans leur mémoire. Que de chemin parcouru ; les chagrins d'amour font partie de ces chants d'exil qu'elles ont chantés toute leur vie. L'exil du cœur, l'un des pires. L'un de ceux qui nous tourmentent le plus, labourent notre corps, trouent nos nuits sans sommeil, tout au long de ces heures où le désir de l'autre est si fort que l'on voudrait mourir. Gisèle caresse les cheveux de sa fille et pense à son mari, ce mari qui l'aime, lui, mais qui est loin, si loin. Elle pense au manque qu'elle a de lui, à sa voix chaude et grave qui fait vibrer sa cage thoracique, à chaque vocalise. Comme elle comprend sa Karelle, là, tout de suite. L'amour est un ravage, une somme de peurs et de tourbillons, un rivage où l'on s'échoue. Elle ne peut pas apaiser son chagrin, qui s'en ira avec le temps. Elle ne peut qu'être là, présente dans son monde, comme la mère immuable qui demeure, malgré les hommes, les joies et les douleurs.

Mario se tient à distance, ne voulant pas donner l'image d'un homme qui pourrait profiter de la situation. Il laisse Lucie œuvrer, lui changer les idées. Ensemble, elles écument encore les auditions, notamment pour un long métrage, et, au milieu de son chagrin, Karelle sait qu'elle a fait mouche, qu'elle a tapé dans l'œil des producteurs. Elle avance comme en apesanteur, sur la pointe des pieds, gênée par son corps et presque honteuse de ressentir

d'autres émotions que sa douleur. Lucie souhaite qu'Abel soit vite oublié, pour que Karelle obtienne tous les rôles qu'elle mérite :

— On a une vie à construire, lui dit-elle. Indépendamment de l'amour qui reviendra plus tard, quand tu ne t'y attendras pas, et peut-être qu'il viendra de quelqu'un que jusque-là, tu ne regardais pas. Accorde-toi cette chance.

Ce fut trop court.

Qui est responsable de ce laps de temps si court.

Il devait ne regarder qu'elle, n'avoir pas d'autres aspirations qu'elle, enfouir sa tête dans son cou, lui lécher le creux de la gorge. Quand son regard glisse sur elle, dans les moments où il accepte encore qu'elle s'abandonne, songe-t-il à ses mains qui caressent le ventre d'une autre, à sa langue qui remonte le long de la colonne vertébrale d'une autre. C'est à elle, ça lui appartient : cette caresse ultime le long de son dos, de son coccyx à sa nuque. À elle, la longue conversation de minuit, à elle, le corps plaqué contre le mur dans les coulisses, à quelques minutes de jouer, à elle, les paumes qui lissent les cheveux et l'ouverture de l'âme en deux.

Abel devient plus mou dans ses protestations. Il ne songe plus à se défendre avec autant de fougue et de patience. Il n'éponge plus sa rage et ses incertitudes avec des baisers, il ne cherche plus les mots qui consolent, les mots qui apaisent. Il n'en a plus envie. Il aime encore bien, il est encore attaché, avec tendresse, admiration et dévouement, tous ces mots d'union froide qui n'existent pas au bout de quelques mois de relation. La passion, elle, est devenue le feu de paille que tout le monde avait prédit. Les dernières heures d'une histoire d'amour se jouent dans les coulisses d'un théâtre. Avec ce qui meurt et que nous avons soigneusement élaboré. Les projets, les fondations, les piliers. La construction d'une vie à deux. Karelle s'y refuse. Avec obstination. C'est lui le premier, le seul, lui qui a fait taire ses rires. Les dernières heures d'une passion. Tout craque, tout se morcelle. Elle avait déjà trouvé les poutres solides des premières fondations.

— Je rêvais de tout construire avec toi.

Voilà ce qu'elle lui murmure dans les coulisses, à la fin de la représentation, quand chacun regagne les vestiaires, pour se démaquiller, sécher son front luisant, rejoindre sa véritable existence.

— Peut-être que moi aussi, dans le fond. Mais je n'en ai jamais la force. Tout se détache de moi, toujours.

Abel repart en sens inverse, les épaules basses, en laissant Karelle méditer sur cette réplique énigmatique. Que veut-il dire par là. Elle oscille entre des sentiments opposés ; la colère, l'incompréhension, l'indignation, la pitié, le pardon. Quel aveu vient-il de lui faire.

Et la rivale est là, si fière, croyant dur comme fer qu'elle, elle sera la bonne. Karelle en crèverait, si c'était vrai, s'il s'avérait qu'elle devienne la femme de la vie d'Abel. Karelle sait que ce n'est pas le cas. Il n'y a pas de femme de la vie d'Abel, et pour longtemps. Elle se revoit à ses 15 ans, et se demande où est la jeune fille qui riait en recopiant les paroles de *Requiem pour un fou*. C'était léger, pour le plaisir du jeu, teinté d'innocence et de certitudes de l'avenir. À présent, le désespoir qui conduit aux actes les plus cruels, elle l'éprouve. *Le crime passionnel n'existe pas*, hurlent certains. Est-ce si simple. Elle est femme et dans les heures les plus creuses de la nuit, au plus fort de sa douleur, elle ne sait qui elle souhaiterait le plus tuer, lui ou elle. C'est dans sa tête, insidieux, sifflant, omniprésent. Si elle a l'intime conviction qu'elle ne commettra jamais le moindre crime, le fantasme est un baume qui fait survivre à la nuit. Elle se saisit de sa haine et de sa couverture, s'enveloppe du tout, ce qui la réchauffe. Elle ne sait plus si elle aime, si elle hait, si elle méprise.

Karelle n'acceptera jamais de devenir terne. Jamais. La passion, à présent, elle la connaît. Sa déchirure, aussi. Elle s'en est nourrie, en a brûlé, en a pleuré, plus fort que les larmes qui ont coulé dans un lit d'hôtel insalubre. Elle en aurait presque honte si elle ne sentait pas que cette passion est ce qui fait déborder son humanité. C'est elle qui en dessine les contours, elle encore qui donne à sa vie la direction voulue, comme le lui a dit Lucie. Nous ne sommes pas toujours ce que nous avons décidé d'être, les choix se font pour nous, parfois, par d'autres ou le destin. Elle a mal, elle en ressortira grandie.

Quelques semaines plus tard, son père vient à nouveau en France visiter Karelle et sa mère. Il le fait trop rarement, mais ce n'est pas de sa faute, elle le sait bien. Quand elle voit ses parents ensemble, elle se remémore les paroles de sa mère, *une évidence*. C'est fou comme l'amour ne s'éteint jamais entre ces deux êtres dont la distance n'a pas tué la passion, la tendresse, l'attachement durable de deux époux qui savent avoir la force de

finir leurs vieux jours ensemble. Elle comprend la portée des paroles de Gisèle, et quelque part, ça lui brise davantage le cœur. Pourquoi n'y a-t-elle pas eu droit, se demande-t-elle.

Un soir, après le dîner, son père s'approche d'elle.

— Viens, on va se promener tous les deux.

C'est le moment de parler au père, elle l'a compris, et de livrer son chagrin. Karelle se lève et le suit. Il enfle sa veste accrochée à la patère, dans le couloir. Elle le regarde effectuer ces gestes simples qu'elle ne voit pas souvent, et elle se dit que c'est à travers la contemplation des gestes simples du quotidien que l'on connaît véritablement les êtres qui partagent notre existence. Il ouvre la porte d'entrée, avec cette main un peu vieillie qui refuse de tenir encore des armes et qui préfère masser les épaules de sa femme. Une fois dans la rue, ils marchent d'abord côte à côte sans rien dire, laissant le silence apaisant des fins de repas s'installer entre eux, différant l'instant de prononcer les paroles douloureuses, celles pour lesquelles Pharel lui a demandé cette promenade. Épaule contre épaule, ils marchent en se frôlant parfois la main, et Karelle se demande comment il est possible d'aborder une telle conversation avec cet homme qu'elle admire tant.

— Tu sais que je prends bientôt ma retraite, commence-t-il par dire.

— Oui, je sais que maman et toi avez hâte.

— Tu sais que maman, même si elle aime la France, a toujours dit qu'elle rentrerait au pays et viendrait me rejoindre, pour nos vieux jours.

— Je le sais, papa.

Après un court silence, Pharel ajoute :

— D'ici là, il faut que tu apprennes à prendre soin de toi et à faire confiance à tes amis.

Karelle cesse un instant de marcher. Elle ne pensait pas que leur conversation prendrait une telle tournure.

— Pourquoi me dis-tu ça ?

— Tu es très forte, ma petite fille, tu l'as prouvé un tas de fois. Tu as su imposer tes choix, tu as su ce que tu voulais faire de ta vie, tu as su t'adapter et faire de ce pays ton pays. Ce n'est pas un chagrin d'amour, aussi puissant soit-il, qui va te mettre à genoux.

Karelle baisse la tête pour cacher l'ombre du sourire qui naît sur son visage. Parmi ce qu'il y a de plus précieux en ce monde, rendre son père fier figure en bonne place.

— La première histoire d’amour est la plus forte, mais elle n’est pas forcément la meilleure.

Qu’un homme qui a passé la quasi-totalité de sa vie avec la même femme puisse lui dire ça, Karelle n’en revient pas.

— Moi j’ai eu la chance de trouver la bonne assez rapidement, ajoute-t-il. Tout le monde ne bénéficie pas de cette chance. Ça ne signifie pas que le bon n’est pas là, quelque part, prêt à t’attendre. Et tu prendras ce qu’il faut prendre de cette brève histoire d’amour.

Karelle observe son père à la dérobée et le voit différemment, à présent. Elle ne le pensait pas si sage, si capable d’être expansif lorsqu’il s’agit de parler d’amour. Elle a sous les yeux l’image du militaire, du stratège qui protège son pays, sa famille. Une fille ne regarde jamais dans son père l’homme amoureux qu’il peut ou a pu être. Elle a mal partout, ses repas ne passent pas toujours, depuis la débandade de son amour ; elle sait que tous ces mots prononcés par sa mère, par Lucie, par Mario et par son père sont des bouées auxquelles elle doit s’accrocher. Mais ce n’est pas encore le bon moment. Pour l’instant, sans qu’elle puisse l’expliquer clairement, elle comprend qu’elle a encore besoin de cette souffrance et de cette solitude. Elle a besoin de s’y vautrer, d’aller au bout de ses larmes et de vider la plaie de son amertume jusqu’à la dernière goutte. Elle a besoin de pleurer les souvenirs, d’en repasser le film encore et encore : les promenades, le cinéma, les expositions, les restaurants, les fous rires au milieu de la nuit, les projets de fin de semaine, les escapades en voiture. Elle en confie quelques-uns à son père, ce que, curieusement, elle n’avait pas tout à fait réussi à faire avec sa mère.

— Garde-les précieusement, ces souvenirs, ils aident à se reconstruire. Comment crois-tu que j’aie pu tenir toutes ces années, loin de ta mère, si je n’avais pas les souvenirs qui réchauffent ?

Abel pleure.

Il n’aime pas ce qu’il fait. Il ne sait pas être autre chose que ce qu’il est. Sa passion s’est évanouie mais il déborde de tant de tendresse pour Karelle. Elle est sa tendre amie, sa Silvia, ce corps incrédule qui n’imaginait pas que d’une colonne vertébrale puissent jaillir de tels torrents électriques. Sa vanité lui murmure que pour cette raison, il ne sera jamais oublié. Il est de ces amants qui n’aiment plus autant mais qui se refusent à être remplacés. Au final, c’est dans les coulisses que se joue la véritable tragédie, quand

Karelle se compose un visage, celui de Silvia, prête à accorder sa foi à celui qui, lui aussi, se compose un air en incarnant Dorante.

Le corps de Karelle a mal.

Il est fatigué, lessivé par tant de tensions accumulées, de frustrations qui ne s'apaisent pas. Elle ne pensait pas qu'une brûlure d'aimer pût à ce point détruire physiquement. Elle se sent diminuée, dans ses membres, sa nuque, son ventre, qu'elle regretterait presque à présent d'avoir donné. Elle a mal dans toutes ses articulations, dans son crâne. Toute la journée, des maux de tête interminables qu'elle s'efforce d'oublier pour réviser ses textes. Des cernes se dessinent sous ses yeux, qu'elle gomme, avec obstination. Même si parfois elle trouve que cette ombre sous ses cils la rend plus jolie. Une masse chaude et éternelle, dans le bas de son ventre, une sensation de vertige chaque fois qu'elle se remémore leurs conversations. Elle est fatiguée, mais ne dort pas, elle a faim, mais ne mange pas. Elle accepte les mots de Lucie, les bras de Mario, les blagues de Wilhelm qui a sa manière bien à lui de la consoler. Elle accepte cette sensation de tomber dans le vide, les secondes où elle se dit, lucide comme jamais, *Je me suis trompée*. Elle a donné sa virginité, l'a offerte par amour, un amour qu'elle croyait durable, au-delà du théâtre et d'un rôle partagé. Là est la plus grande des blessures. Ce qu'elle a perdu et qu'elle n'aura plus à offrir à celui qui plus tard, l'élira pour de bon. Il lui faut soigner sa jalousie. Ne plus haïr celle qui a pris sa place. Au contraire, la prendre en pitié, parce qu'elle n'aura sans doute pas mieux. Se concentrer sur la faim qu'elle a du monde, de manière générale, pas sur la faim de cet homme en particulier. La jalousie enlaidit tout, tue tout. Il ne faut pas s'y lover. C'est un péché, elle le sait. Karelle souhaite avant tout être fidèle à elle-même. Et sa jalousie, elle en a la conviction, la vieillit, la rend laide. Et ce qu'elle ne voudrait surtout pas, ce serait perdre sa lumière.

Elle reste une professionnelle.

Elle enchaîne les répétitions,
se rend à toutes les auditions,
se maquille,
se sourit dans le miroir,
se dit qu'elle en vaut la peine,
toutes les peines du monde.

— Je ne veux tout de même pas te perdre.

Voilà ce qu'Abel lui dit, tout à coup, lors de la toute dernière représentation, lorsqu'ils raccrochent enfin les rôles de Silvia et de Dorante. Abel ne sait l'expliquer : s'il n'aime plus Karelle avec la même intensité, il ne souhaite pas qu'elle disparaisse de sa vie.

Karelle en reste tout d'abord interdite. Sa première réaction est de se dire que pour survivre, il faut tout éteindre, tout rejeter de son existence. Pour survivre et se relever, il faut qu'Abel disparaisse, qu'elle n'entende plus sa voix, qu'elle ne voie plus la courbe de son dos, la fente de ses yeux, sa démarche nerveuse et rapide, prête à conquérir le monde. Elle ne doit plus jamais rien voir de tout cela. Et voilà qu'il vient au-devant d'elle, voilà qu'il prononce cette litanie inattendue et non désirée, à ce stade de leur relation. Est-ce possible de rester dans le sillage de l'autre, après une telle déception. Karelle doute, recule d'un pas pour avoir une vision d'ensemble de cet homme qui ne veut plus d'elle mais qui ne veut pas la perdre. En la voyant reculer, Abel saisit sa main, parce qu'il sait que s'il la laisse partir, là, maintenant, il n'y aura plus jamais le moindre mot prononcé.

— J'y ai cru, tu sais, c'est mon tort, chaque fois j'y crois. Je n'ai pas joué avec toi.

— Je le sais, trouve-t-elle la force de répondre. Je sais que tu n'as pas fait semblant de m'aimer. Tu te lasses, tu aimes les débuts de l'amour, tu n'es pas capable d'en envisager la construction.

— Tu lis clair en moi, répond Abel, c'est le plus précieux chez une amie. C'est inenvisageable de perdre ça.

Chez une amie.

Que faire avec ça, se demande Karelle. Elle regarde cet homme qu'elle aime encore, qu'il faut savoir laisser partir et qui lui réclame sa précieuse amitié.

— Ça demandera du temps, lui répond-elle.

— Nous avons tout notre temps, lui répond Abel.

Avant qu'elle n'ait eu le temps de réagir, Abel la serre dans ses bras. Karelle sait que cette étreinte n'est que tendresse, il n'y a pas de tentative charnelle en arrière-plan, c'est une étreinte de paix, une étreinte sincère de calme retrouvé et de sérénité. Elle apaise donc comme elle peut la tension de son désir à elle, pour se laisser envahir par cette tendresse qu'il réclame, parce qu'elle comprend tout à coup, en plaquant la paume de ses mains

contre les muscles tendus de son dos, à quel point cet homme souffre. Elle n'en est pas la cause, elle n'est pas responsable de cette rupture inévitable, et lui non plus. Il fera mieux dans une vingtaine d'années, quand la tempête sous son crâne se sera apaisée. Qui sait, peut-être se retrouveront-ils à ce moment-là.

Cette force qui jaillit d'elle pousse au respect. Abel, dans sa sensualité, est passé à autre chose. Elle sera pourtant toujours belle à ses yeux, avec cette aptitude remarquable qu'elle a à se relever. Il en saisit la valeur à travers ces mots d'une importance capitale échangés entre eux deux. Karelle connaît la signification du mot *tomber*. Elle connaît le bruit de la chute, les os qui craquent, le dos qui se fissure, l'âme qui se liquéfie. Elle sait comment consolider les fractures. Elle l'a compris le jour où elle a remporté la seconde place de ce concours d'éloquence. Elle n'a pas gagné cette bataille, c'est vrai, mais elle a remporté toutes les guerres à venir. L'une des blessures les plus éprouvantes à surmonter – la mort du grand amour – n'est qu'un pas de plus vers la lumière qui l'a toujours appelée.

Mais que nous le sachions : de cette blessure naîtra le plus grand de ses rôles.

C'est en acceptant cette conversation que Karelle sait à quel point Abel peut être intelligent. Elle a compris ce qu'il a tenté de lui offrir à travers cette proposition qu'elle aurait pu refuser. Il lui offre la paix, la possibilité d'une renaissance, la découverte de nouvelles sensations quand tout s'apaise, enfin. Désormais, elle se sent prête à tout vivre, à aller de l'avant, à mener ses propres projets, indépendamment de l'amour, comme le lui avait affirmé Lucie. Elle se sent prête à accueillir ce qui suivra, les rôles, la construction de sa carrière, un nouvel amour auquel il faudra croire, sans se laisser influencer par le passé.

Là, dans les coulisses, à quelques secondes de la troisième scène, dans sa robe blanche à la limite de la transparence, lorsqu'il va lui falloir arpenter la scène, le corps douloureux, meurtri par le poids de l'aveu à Œnone, elle a conscience de sa force. Cet abattement physique, les épaules voûtées et le souffle court, la respiration haletante, les omoplates en feu, les genoux qui maintiennent avec peine les jambes au sol, les spasmes du ventre, les cordes vocales tremblantes. Elle en connaît les origines. Elle est plus que convaincante, et le public se demandera comment il est possible de puiser en soi une telle vérité, de manière à paraître si authentique sur une scène de théâtre. C'est dans sa chair. Elle sait être Phèdre, c'est indéniable.

Elle aime Hippolyte au point de souhaiter le voir disparaître.

OceanofPDF.com

Quelques semaines plus tard, Karelle est recrutée.

Elle devient pensionnaire à la Comédie-Française.

Karelle n'a jamais cessé de croire en Dieu, jamais. Malgré les bifurcations de la Providence, quelques périodes de malchance, elle et sa mère n'ont jamais perdu la foi. Elle a conscience qu'elle vient de prendre une place dans un lieu où sa couleur de peau est encore minoritaire. Elle sait qu'ils ne sont qu'une poignée. Peut-être se comptent-ils sur les doigts d'une main. Les premiers temps, sa vieille peur reprend le dessus. Et si, à cause du grain de sa peau, on ne lui confiait jamais les rôles qu'elle désire tant. Elle veut les beaux rôles, les forts, les puissants. Sa carrière débute à peine, il y aura de la place pour le théâtre et le cinéma. Elle commence déjà à se faire un nom de ce côté-là. Mais si par malheur on ne lui confiait jamais un de ces rôles magnifiques, pour rejoindre le panthéon des Sarah Bernhardt, Françoise Gillard, Barbara Schulz, quelque chose qui aurait dû naître s'éteindrait à tout jamais. Elle le sent comme un désir de maternité. C'est de l'ordre de la complétude. Certaines se sentent complètes si elles sont mères, d'autres le sont dans l'épanouissement de leur vie professionnelle.

Karelle sait qu'elle doit agir avec pragmatisme.

Quand on lui propose le plus sérieusement du monde de jouer Phèdre, *la* Phèdre, celle qui l'a tant fait rêver, elle s'y jette comme une désespérée. Lucie est là, qui a ses propres rôles de son côté. Chacune à leur tour, elles s'aident pour jouer mieux, pour jouer juste, pour chercher au fond d'elles les recoins sombres qui éblouiront la scène.

— Tu es Phèdre, lui dit Lucie. Tu as eu envie de le trucider, ton Abel, ne le cache pas.

Karelle éclate de rire. Elle sait que Lucie a eu ses propres chagrins, elle n'est pas si étrangère que cela à ce genre de sentiment.

— Tu as eu envie d'étrangler ta rivale.

— De les empoisonner pendant leur sommeil.

— De salir leur réputation.

— D'être une vraie salope, en somme.

Toutes deux rient de bon cœur, le texte de Phèdre entre les mains.

— Tout est là, en toi, tu n'as plus qu'à laisser rejaillir. Tu vas être Emma Thompson quand elle s'est remémoré son divorce pour faire venir des larmes sincères, dans *Love Actually*. Les gens oublient que parfois, on n'a pas à jouer la comédie.

Silvia l'a suivie comme une ombre, enveloppée. Elle lui a donné le relief qu'il fallait, la juste dose de confiance en elle. Elle a offert à ceux qui se demandaient comment travailler avec elle, la preuve de son professionnalisme, de son aptitude au combat, de sa régularité dans le travail, et surtout, de son talent. Silvia est sa passerelle vers la lumière qu'elle attendait, avec ce qui gît d'Abel, en creux de cette lumière. Elle a changé. Durablement. Et sans retour. C'est nue qu'elle se présente au doyen et à l'administrateur général. C'est nue qu'elle se présente aux autres sociétaires. Elle n'a plus que sa peau qui a déjà traversé des siècles d'existence, craquelée et renaissante. Est-ce là que naît l'idée de la pureté de son accoutrement, de sa quasi-nudité sur scène, lorsqu'elle jouera Phèdre. Cette envie presque charnelle de faire couler la douleur sur sa peau, d'être luisante et offerte, à la mort qui sera sa seule amante. Cette envie de ne rien cacher de ses racines, de revendiquer cette Phèdre universelle qui crève de passion, de jalousie, de désillusion, de la blondeur de ses cheveux à la noirceur de sa peau. Cette Phèdre qui souffre et qui crache pareil. Cette Phèdre qui démolit une réputation aussi vite qu'elle avale le poison, cette Phèdre qui fantasme sur la lacération de sa rivale, cette Phèdre animale, féline, toutes griffes dehors, labourée par ce plaisir qui la malmène. Cette Phèdre est brune, blonde, rousse, petite, ronde et grasse de caresses, sèche et pleine de grandeur, prête à tout cueillir, tout boire, tout manger.

Elle veut être toutes les Phèdre, toutes les femmes qui, un jour, se sont vues dévorées par l'obsession de la perte, l'envie d'en finir, l'envie de jouir, sans plus savoir avec qui. Elle veut que les spectatrices, chacune de ces

femmes qui s'installera dans un fauteuil, puissent se dire sans que quiconque l'entende *Je suis cette femme-là, j'ai été cette femme-là.*

J'ai aimé, j'ai haï, j'ai pleuré, j'ai espéré, j'ai imaginé, j'en ai vomi, je n'ai plus mangé, je n'ai pas travaillé, je me suis caressée, j'ai eu peur de la nuit, j'ai hurlé, j'ai méprisé, j'ai mordu, j'ai pincé, j'ai joui, je me suis écroulée, je me suis relevée.

OceanofPDF.com

C'est l'heure.

La scène deux vient de s'achever. Hippolyte sait qu'elle arrive. Œnone vient de le dire. *Il suffit*, vient-il de répondre. Il la méprise. Sa seule présence fait monter en lui un flot d'amertume qu'il peine à contrôler. Il ne veut pas lui montrer un visage odieux. Est-ce malgré tout le respect qu'il a pour sa belle-mère ou la crainte qu'il ressent pour son père.

Karelle le croise lorsqu'il entre dans les coulisses. Il transpire, radieux. Il lui caresse le bras et lui murmure *À ton tour*. C'est son tour, oui, sa lumière, sous les projecteurs qui vont la réchauffer et la faire transpirer, sur scène. On a chaud sur cette scène mais pour rien au monde on ne la quitterait. Il faut qu'elle y entre fatiguée, elle le sait. Œnone devra la soutenir, l'aider à s'asseoir sur la chaise qui aura été installée au préalable. Elle se prépare à suffoquer, haletante, quand elle comprendra qu'Œnone se trompe en imaginant qu'elle déteste Hippolyte. Il lui faudra arracher l'aveu de sa poitrine, laisser ruisseler les larmes sur son corsage nu, des perles de sueurs coulant le long de sa colonne vertébrale. Elle devra déclamer sa longue tirade, étirer à l'extrême la tension accumulée dans chacun de ses muscles, écraser ses nerfs à chaque mot d'amour insensé qu'elle prononce, jusqu'à la toute fin de la scène trois, jusqu'à ce que Panope lui annonce la disparition de son auguste époux.

Voilà, elle fait son entrée.

Sa mère est dans la salle. Prête à applaudir plus fort que tous les autres. Elle qui a tout donné, tout construit, elle qui attend les quelques semaines qui lui restent ici avant de s'en retourner auprès de son mari, enfin. Elle sait sa fille en paix, sinon, comment serait-elle capable d'interpréter un tel rôle, de le faire sien, si elle n'avait pas pardonné à son passé. Elle revoit un bref

instant la jeune fille de 14 ans, debout sur scène dans le costume d'avocate prêtée par l'association, lors de la finale du concours d'éloquence. Elle l'entend déclamer son discours, avec force et conviction. Et la voilà sur la scène de la Comédie-Française, là où elle a toujours voulu être, dans sa chemise blanche et les cheveux fous, l'œil fou, lui aussi, et cette ferveur dans chacune de ses répliques, ce corps qui s'abandonne sur scène comme si sa dernière heure venait de sonner. *Mais quel talent*, ne peut-elle s'empêcher de murmurer. *Et ce talent brut, là, c'est ma fille*.

Un instant, Karelle se demande. Abel est-il là, lui aussi. Sur scène, la lumière est si crue qu'il lui est impossible de savoir qui est dans la salle. Sa froide raison lui dit que c'est impossible ; pourquoi aurait-il fait le déplacement pour elle. Quelque chose de plus liquide, de plus insidieux, s'abandonne à l'idée qu'il est venu la voir pleurer, qu'il lui doit au moins ça. Que cette amitié qu'il réclame passe par cette rédemption ; venir au-devant d'elle accueillir son triomphe sur scène.

Après tout...

Elle est Phèdre parce qu'il existe.

Lucie la rejoindra plus tard, quand elle aura quitté son plateau de tournage, car sa vie professionnelle débute, à elle aussi. Elles trinqueront à cette nouvelle vie qui les attend, aux drames qui ne manqueront pas de surgir, à cette force en elles, inépuisable, qui sans cesse les fait se relever. Wilhelm les rejoindra, des scénarii toujours plus nombreux dans sa mallette, et qui, mine de rien, commencent à intéresser. Wilhelm ne brille pas sur scène, mais quelle plume, quel sens du spectacle. C'est derrière la caméra qu'on le retrouvera.

Mario est confortablement installé dans son siège. Karelle sait qu'il est là. Il est venu pour elle, rien que pour elle. Hier, il a trouvé la force de lui dire, *Après ta Première, je veux que nous allions boire un verre tous les deux, rien que tous les deux*. Karelle a marqué un temps d'arrêt avant de donner sa réponse, mais elle a dit *Oui*. Il la sait intelligente, elle a forcément compris, quand elle a eu ce silence quelques secondes avant de lui répondre. Et elle a dit *Oui*. Mario connaît l'importance de tous les actes de cette histoire. Il n'est pas la grande passion, il n'est pas l'immense amour qui a jailli de l'innocence et de la sortie de l'enfance, mais il est la renaissance. Il est cette âme tranquille qui rebâtit et reconstruit. Il est le colonel Brandon, comme le lui a dit Lucie.

Et maintenant, plus que jamais, elle peut dire *Je suis Karelle Dia, congolaise, enfant de la République française, éloquente, forte en gueule, que mon courage soit mon talent.*

Voilà. Elle s'écroule plus qu'elle ne s'assied. Une image subliminale qui dure à peine une demi-seconde rembobine le fil qui vient de la mener là, au bord de l'évanouissement, la rage au ventre comme toutes les femmes délaissées. Quelques mots se glissent dans le creux de sa gorge avant la première réplique : la guerre, la fuite, la misère, l'éloquence, l'amour, sa fin, une autre histoire, le théâtre, l'avenir, l'avenir, l'avenir. La brisure est encore là, toute proche, si vive que ça en devient facile. La fluidité de ses mots, de ses gestes, tout glisse comme une longue évidence.

N'allons point plus avant. Demeurons, chère Œnone.

OceanofPDF.com

Quelques mots à l'attention du lecteur

Karelle n'est ni tout à fait une personne, ni tout à fait un personnage. Elle tient de la fiction et de la vie romancée d'une toute jeune femme qui termine patiemment ses années de lycée. Cette jeune femme se nomme Marlaine ; les premières années de la vie de Karelle sont inspirées de son histoire. Elle est congolaise, naturalisée française, brillante, lumineuse, éloquente, promise à un immense avenir, cela ne fait aucun doute pour moi. Je n'ai pas inventé la déchirure de devoir partir, la perte de son Congo natal, l'éloignement de ses racines et de sa famille, son père, qu'elle admire. Je n'ai pas inventé la succession des hôtels insalubres sur un territoire qui oscille entre deux contradictions : rester une terre d'accueil, avoir la capacité d'accueillir correctement. Je n'ai pas inventé sa mère, digne dans sa foi et sa volonté inflexible de donner toutes les chances à sa fille. Elle est comme toutes les mères ; prête au sacrifice pour son enfant. Je n'ai pas inventé sa communauté, forte et solidaire, les jeunesses chrétiennes qui font le bonheur de Marlaine, qui l'aident à grandir et à se construire, dans ce pays qui dorénavant est le sien.

Je n'ai pas non plus inventé son indéniable talent pour l'éloquence. Marlaine incarne le verbe, empoigne une idée et la fait danser devant les jurés. Les passages en italique qui forment le discours sur le sujet *Prouver la supériorité de l'homme sur la femme* ne sont pas de mon fait. C'est son écriture, sa façon de s'emparer du sujet, pour elle déjà si fière de ses convictions féministes. J'ai tenu à insérer dans mon roman quelques touches de ce discours incroyable qui lui avait ouvert les portes de la finale. C'est aussi une façon de rendre hommage à cette association merveilleuse qui offre de belles possibilités aux jeunes de quartiers, alors que tant de

personnes se rengorgent encore de leurs certitudes quand elles sont persuadées qu'un jeune de quartier est nécessairement une *racaille* : l'association D-Clic, et Camille, toujours fidèle au poste, toujours pleine d'entrain et de passion pour ses missions.

Le reste, comme toujours, est littérature.

Un jour que nous parlions d'amour (eh oui...), Marlaine m'a confié qu'elle adorerait vivre une grande passion. Abel est né. Cette passion, qu'elle la vive un jour ou non (ce que je lui souhaite), je la lui ai offerte sur le papier. *La passion est-elle toujours destructrice ?* a-t-elle un jour eu à défendre. Avec elle, si lumineuse dans sa lecture de *Phèdre*, je ne pouvais qu'entrer dans ce jeu pour que Karelle vive le plus grand rôle de sa vie.

Marlaine est inspirante, elle m'a donc inspirée. Elle m'a inspiré ce roman, qui ne reflète en rien son avenir – totalement inventé – mais qui éclaire son passé, sa belle personnalité, sa luminosité. Elle qui ne tolérait pas l'échec, elle pour qui tomber signifiait mourir, s'est relevée de la plus belle des manières.

OceanofPDF.com

L'intégralité du discours
(Demi-finale du concours d'éloquence, 2018)

Prouver la supériorité de l'homme sur la femme
(répondre par l'affirmative)

Un jour mon prince viendra,

Un jour on s'aimera...

Mais heureusement qu'il vient le prince ! Heureusement ! Sinon, elle resterait à l'attendre toute sa vie ! La femme attend, mais l'homme, lui, entreprend.

Tous, petits, nous avons regardé, *Blanche-Neige*, *La Belle au bois dormant*, *Cendrillon*... Elles attendent toutes leur prince charmant, pour être sauvées de la vie misérable à laquelle elles étaient destinées. Cendrillon ne lavait-elle pas les vêtements de ses sœurs ?

SILENCE

Ce n'est pas un hasard si nous vivons dans une société patriarcale. Prenons *pater* : c'est le père, c'est le patriarche, c'est le chef d'État. Prenons *mater* : c'est la mère, la matrice au sens de l'utérus, c'est la gardienne du foyer. J'en veux pour preuve, Anne Lauvergeon, première grande patronne française : qu'est-il advenu de son entreprise ? J'en veux pour preuve, Édith Cresson, seule Première ministre au gouvernement : qu'est-il advenu de son gouvernement, au bout de trois petits mois ? L'homme, c'est la force, c'est la sécurité, c'est la virilité. La femme, c'est la tendresse, c'est la fragilité, c'est la féminité.

Est-ce qu'une femme, une mère, enverrait ses chérubins servir de chair à canon ? Non, évidemment, elle laisse ces décisions pénibles à celui, qui, véritablement, a le courage de les prendre : l'homme.

SILENCE

Justement ! Les hommes qui ont fait l'Histoire, ça vous vient spontanément à l'esprit : Victor Hugo, Napoléon, de Gaulle, Christophe Colomb, César... Réfléchissons aux femmes qui ont fait l'histoire... (*quelques secondes d'hésitation sont marquées*) Simone de Beauvoir... Marie Curie... Rosa Parks... Malala... Il nous faut tout de même prendre de longues secondes pour que ces noms nous viennent à l'esprit ! Et encore, pratiquement derrière chacune d'elles se cache en réalité un homme. Que serait Marie sans Pierre ? Que serait Simone sans Jean-Paul ?

COURT SILENCE

Les femmes veulent l'égalité mais elles ne disent pas non à la galanterie. Que veulent-elles, les femmes ?

Que l'homme paie le restaurant, que l'homme paie le cinéma, que l'homme fasse le premier pas, que l'homme la courtise avec des fleurs...

Égalité, oui, mais avec un homme entreprenant, s'il vous plaît.

Même économiquement parlant, l'homme rapporte plus à la Société que la femme. Ses congés maternité, par exemple. Et on en parle, de ses migraines ? De ses règles ? Odieuse, malade, incapable de mener à bien son travail. Trois jours par mois d'incompétence ! Trois jours ? Que dis-je. Une semaine, oui !

Mais l'homme, lui, même malade, il oublie ses problèmes, il enfile son costume, il va au charbon.

SILENCE

Prenons l'exemple du sport.

C'est imparable ; le sport prouve que biologiquement, l'homme est supérieur à la femme. Quoi que l'on puisse en penser, Elaine Thompson ne battra jamais Usain Bolt à la course ! Si la femme est l'égale de l'homme, pourquoi créer deux catégories ? Rugby féminin, rugby masculin, foot féminin, foot masculin... C'est bien parce que l'homme est supérieur à la femme, qu'il a fallu créer une catégorie inférieure.

Et puis, il n'y a qu'à voir dans *Les Misérables*.

Fantine, elle, n'arrive même pas à subvenir aux besoins de sa fille Cosette. Elle doit se prostituer, vendre ses cheveux ! Mais Jean Valjean, qui a ses propres problèmes à régler : un paria, un ancien forçat, un homme qui doit tout recommencer à zéro... Lui, il la sauve !

SILENCE

Alors, mesdames et messieurs, l'homme est-il supérieur à la femme ?
Bien sûr que oui !

OceanofPDF.com

La littérature française
aux Éditions Viviane Hamy

Marie Capron

Priya, La Fille du boucher

Virginie Carton

Restons bons amants

Cécile Coulon

Méfiez-vous des enfants sages Le Roi n'a pas sommeil Le Rire du grand blessé Le Cœur du pélican

Trois saisons d'orage

Laurent Dutheil

J'ai 7 ans

Céline Lapertot

Et je prendrai tout ce qu'il y a à prendre Des femmes qui dansent sous les bombes Ne préfère pas le sang à l'eau Ce qui est monstrueux est normal Ce qu'il nous faut de remords et d'espérance Les Chemins d'exil et de lumière

Yoram Leker

L'Âme au diable

Odile Lefranc

Le Lac au miroir

Julie Manarra

Rouge cendre

Karim Miské *Arab Jazz*

N'appartenir

Estelle Monbrun / Elyane Dezon-Jones *Meurtre chez Tante Léonie Meurtre à Petite-Plaisance Meurtre à Isla Negra Meurtre chez Colette (avec Anaïs Coste) Le Fantôme du petit Marcel (avec Stéphane Heuet) Meurtre à Montaigne*

Hoai Huong Nguyen

L'Ombre douce

Sous le ciel qui brûle Le Cri de l'aurore

Thomas Oussin

Soleil de juin

François Pieretti

Saltimbanques

Alexis Ragougneau

La Madone de Notre-Dame Évangile pour un gueux Niels

Opus 77

Palimpseste

Dominique Sylvain

Baka !

Sœurs de sang

Techno Bobo

Travestis / Le Roi Lézard Strad

La Nuit de Geronimo

Vox

Cobra

Passage du Désir

La Fille du samouraï Manta Corridor

L'Absence de l'ogre Guerre sale

Ombres et Soleil

L'Archange du chaos Kabukicho

Les Infidèles

Une femme de rêve

Mehtap Teke

Petite, je disais que je voulais me marier avec toi

François Vallejo

Vacarme dans la salle de bal Pirouettes dans les ténèbres Madame

Angeloso

Groom

Le Voyage des grands hommes Ouest

Dérive

L'Incendie du Chiado Les Sœurs Breilan

Métamorphoses

Fleur et Sang

Un dangereux plaisir Hôtel Waldheim

Efface toute trace

La Delector

OceanofPDF.com

La littérature étrangère
aux Éditions Viviane Hamy

Traduit de l'allemand

Ruth Klüger

Perdue en chemin

Refus de témoigner

Traduit de l'anglais

Harriet A. Jacobs

Incidents dans la vie d'une jeune esclave

Yelena Moskovich

Les Natasha

Virtuoso

Charlotte Perkins Gilman *Benigna Machiavelli*

Denton Welch

Voyage initiatique

Soleils brillants de la jeunesse

Traduit de l'espagnol

José Luis de Juan

L'Apiculteur de Bonaparte Les Souffles du monde

Traduit du grec

Christos A. Chomenidis

Niki

Haris Vlavianos *Journal fictif d'Adolf Hitler*

Traduit de l'hébreu

Nissim Aloni

Le Hibou

Traduit du hongrois

Róbert Hász

Le Passage de Vénus

Le Prince et le Moine La Forteresse

Le Jardin de Diogène

Frigyes Karinthy

Je dénonce l'humanité Voyage autour de mon crâne

Dezsö Kosztolányi

Le Traducteur cleptomane Le Cerf-volant d'or

Anna la douce

Alouette

Magda Szabó

Abigaël

L'Instant

Le Vieux Puits

Le Faon

Rue Katalin

La Ballade d'Iza

La Porte

Antal Szerb *Oliver VII*

Traduit de l'italien

Gianni Clerici

Les Gestes blancs

Suzanne Lenglen, La Divine

Traduit du portugais

João Ricardo Pedro

La Main de Joseph Castorp

Gonçalo M. Tavares

Mythologies

Le Quartier, Les Messieurs Une jeune fille perdue dans le siècle à la recherche de son père Matteo a perdu son emploi Un homme : Klaus Klump & la Machine de Joseph Walser Monsieur Swedenborg et les Investigations géométriques Un voyage en Inde

Monsieur Walser et la Forêt Monsieur Brecht et le Succès Apprendre à prier à l'ère de la technique Monsieur Calvino et la Promenade Monsieur Kraus et la Politique Monsieur Valéry et la Logique Jérusalem

Traduit du russe

Gaïto Gazdanov

Une soirée chez Claire Le Spectre d'Alexandre Wolf Cygnes noirs

Le Retour du bouddha Éveils

Chemins nocturnes

Boris Khazanov

L'Heure du roi

Traduit du serbo-croate

Filip David

La Maison des souvenirs et de l'oubli

OceanofPDF.com

Pour découvrir l'intégralité de notre catalogue : www.vivianehamy.fr

Suivez-nous :



www.facebook.com/ÉditionsVivianeHamy



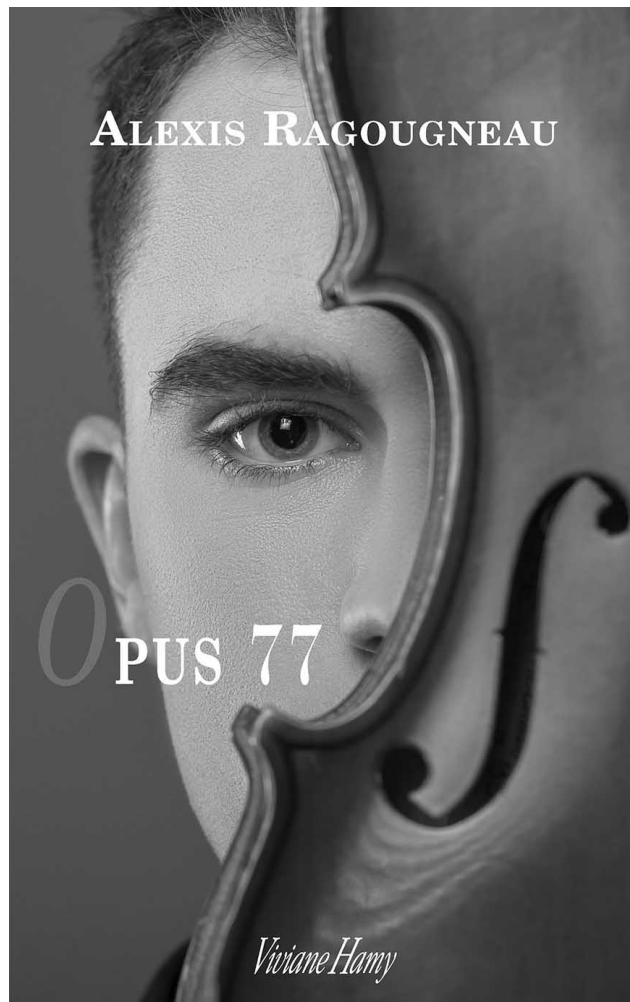
[@ÉditionsVivianeHamy](https://twitter.com/ÉditionsVivianeHamy)



[Editionsvivianehamy](https://www.instagram.com/Editionsvivianehamy)

OceanofPDF.com

Puisque la lecture d'un grand livre est un dialogue
— comme l'a si bien écrit Léon Werth —,
nous vous invitons à le poursuivre
avec un autre titre de notre catalogue :



OceanofPDF.com

1. Marc, 9, 34.

OceanofPDF.com

1. Si tu veux la paix, prépare la guerre.

OceanofPDF.com

1. Jean, 4, 18.

OceanofPDF.com

2. Cantique des cantiques, 8, 6.

OceanofPDF.com